



**HAL**  
open science

## Identité et altérité dans le monde anglophone (XVIe-XVIIIe siècles)

Anne Geoffroy, Julie Corre, Mickaël Popelard, Sophie Lemerrier-Goddard,  
Matthew Binney, Antoine Eche, Claire Dubois, Katerina Kitsi-Mitakou,  
Elisabeth Martichou

► **To cite this version:**

Anne Geoffroy, Julie Corre, Mickaël Popelard, Sophie Lemerrier-Goddard, Matthew Binney, et al..  
Identité et altérité dans le monde anglophone (XVIe-XVIIIe siècles). *Revue LISA / LISA e-journal*,  
XIII (3), 2015, 10.4000/lisa.8646 . hal-04345423

**HAL Id: hal-04345423**

**<https://hal.uvsq.fr/hal-04345423>**

Submitted on 14 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License



## Revue LISA/LISA e-journal

Littératures, Histoire des Idées, Images, Sociétés du  
Monde Anglophone – Literature, History of Ideas,  
Images and Societies of the English-speaking World

---

vol. XIII-n°3 | 2015

### Identité et altérité dans le monde anglophone (XVIe-XVIIIe siècles)

*Identity and Alterity in the English-speaking world (16th-18th centuries)*

---



#### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lisa/8646>

DOI : 10.4000/lisa.8646

ISSN : 1762-6153

#### Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Ce document vous est offert par Université de Versailles St-Quentin-en-Yvelines



#### Référence électronique

*Revue LISA/LISA e-journal*, vol. XIII-n°3 | 2015, « Identité et altérité dans le monde anglophone (XVIe-XVIIIe siècles) » [En ligne], mis en ligne le 17 juillet 2015, consulté le 14 décembre 2023. URL : <https://journals.openedition.org/lisa/8646> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lisa.8646>

---

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

## INTRODUCTION DE LA PUBLICATION

Il faut attendre la moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et la fondation de la *Muscovy Company* en 1555 pour que se développe, en Angleterre, une curiosité réelle et soutenue pour les ailleurs lointains et les peuples qui y vivent. Cet acte fondateur ouvre la voie à une longue suite de voyages de « découvertes » et d'exploration qui donneront naissance, peu à peu, à l'empire que l'on sait. Mais, à mesure qu'ils partent à la rencontre de territoires et de peuples nouveaux, les Anglais interrogent également leur propre identité : le mouvement qui conduit vers l'autre ramène toujours à soi. Nombreuses furent donc les représentations qui consignèrent le besoin d'établir une frontière – imaginaire ou non – entre *them* et *us*, la perception de l'altérité étant indissociable d'une projection des préoccupations identitaires du Soi. C'est précisément cette question, ainsi que celle, connexe, de l'articulation entre fiction, illusion et réalité, que ce numéro de la *Revue LISA/LISA e-journal* se propose d'étudier à travers un ensemble de textes et d'œuvres graphiques et picturales des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, de Frobisher à Defoe, en passant par Coryate, Peacham, Addison ou encore Sheridan et Reynolds.

## SOMMAIRE

### *Introduction*

Mickaël Popelard

---

### Rencontrer l'autre, penser le soi

*Le goût anglais pour les arts vénitiens dans les Crudities de Thomas Coryate : spécificités de la curiosité dans l'Angleterre de la première modernité à l'aube du Grand Tour*

Anne Geoffroy

*Le concept de « Britishness » dans les emblèmes de Henry Peacham (1612) : vers une reconquête identitaire ?*

Julie Corre

*“Any Strange Beast There Makes a Man”: Interaction and Self-Reflection in the Arctic (1576-1578)*

Sophie Lemerrier-Goddard

---

### Discours, représentation et idéologie : “Them and Us”

*The Rhetoric of Travel and Exploration : a New “Nature” and the Other in Early to mid-Eighteenth-Century English Travel Collections*

Matthew Binney

*Joseph Addison en voyage : quelques remarques sur la France ou la mise en intrigue de l'identité anglaise*

Antoine Eche

---

### (Dé)peindre l'Autre (et le Soi) : peinture et littérature

*Les voyageurs anglais en Irlande au XVIIIe siècle*

Claire Dubois

*Defoe's Mothers of Alterity : Moll Flanders and Roxana*

Katerina Kitsi-Mitakou

*Bridging the Gap between Self and Other ? Pictorial Representation of Blacks in England in the Middle of the Eighteenth Century*

Élisabeth Martichou

# Introduction

*Introduction*

Mickaël Popelard

---

## Le même et l'autre, le proche et le lointain

- <sup>1</sup> Dans son ouvrage récent, *The World Until Yesterday*, Jared Diamond décrit la frayeur qui saisit les habitants des Hautes-Terres de Nouvelle-Guinée lorsqu'ils virent pour la première fois un homme blanc. Sur l'une des photographies qui conserve la trace de ce premier contact datant de 1931, on peut voir un homme d'âge mûr assis par terre. Il a la bouche ouverte comme s'il poussait un cri d'effroi, il lève les yeux au ciel, et son visage exprime un sentiment d'intense terreur. Sans qu'il le sache encore – mais la peur qui se lit sur son visage n'en reflète-t-elle pas le pressentiment ? – le monde tel qu'il le connaissait vient de s'écrouler autour de lui<sup>1</sup>. Car en l'espace de quelques années, la Papouasie Nouvelle-Guinée est passée de l'âge de fer à la société capitaliste post-industrielle, avec ses aéroports modernes, ses ordinateurs, ses codes vestimentaires stéréotypés. Comme le souligne Jared Diamond, il n'y eut peut-être pas de société humaine qui changea aussi rapidement et aussi complètement que celle des habitants des Hautes-Terres de Nouvelle Guinée<sup>2</sup>. Certes, les premiers contacts entre les Anglais et les peuples qu'ils « découvrirent » ne donnèrent pas toujours lieu à de telles scènes de terreur. Certaines « rencontres » furent plus sereines. Lorsque Martin Frobisher entra pour la première fois en contact avec un groupe d'Inuit en 1576, les échanges furent d'abord cordiaux, sinon joyeux<sup>3</sup>. Il y eut des chants, des jeux et même quelques figures de gymnastique sur le pont du navire. Mais ces premiers moments d'entente cordiale ne durèrent que peu de temps : ils cessèrent tout à fait après que cinq marins anglais eurent disparu sans laisser de trace. Ayant acquis la conviction que les Inuit les avaient enlevés et mangés, Frobisher mena plusieurs attaques contre ce peuple considéré comme cruel et inhumain<sup>4</sup>. Pour reprendre le mot heureux de Sophie Lemerrier-Goddard dans son essai sur Frobisher, aux yeux du navigateur anglais, les Inuit sont moins des frères (*brothers*) que des figures d'altérité absolue (*others*) et donc, des ennemis.

- 2 Ce qui frappe dans les premiers récits d'exploration et de découverte, c'est que l'idée qu'on se fait de l'Autre épouse très souvent l'un des deux pôles antithétiques d'une opposition binaire. Lorsqu'il n'est pas un demi-dieu, ou le dernier représentant d'une innocence perdue, par une sorte d'anticipation du mythe rousseauiste du bon sauvage<sup>5</sup>, il incarne au contraire la part la plus sombre de l'humanité. Il lui arrive même de glisser vers la bête ou vers le démon : ainsi, ayant capturé une vieille Inuk, les membres de la deuxième expédition Frobisher la déshabillent pour vérifier qu'elle n'a pas, comme le diable, les pieds fourchus. À l'inverse, et en renversant doublement la perspective, les Papous prirent tout d'abord les explorateurs australiens pour des habitants du ciel, des demi-dieux immortels à forme humaine. Mais ils se ravisèrent assez vite, constatant qu'ils avaient des « besoins » très ordinaires et des habitudes fort « naturelles » :
- 3 À l'époque des premiers contacts, les Néo-Guinéens examinèrent soigneusement les Européens, leur comportement et les déchets qu'ils laissaient dans leurs campements, pour trouver des indices sur ce qu'ils étaient. Deux découvertes firent beaucoup pour les convaincre que les Européens étaient vraiment des êtres humains: leurs fèces récupérées dans les latrines de leurs campements ressemblaient aux leurs et les jeunes filles offertes aux Européens comme partenaires sexuelles rapportaient que ceux-ci étaient pourvus d'organes sexuels et qu'ils pratiquaient l'amour à la manière en général des hommes de Nouvelle-Guinée<sup>6</sup>.
- 4 Si le contact avec autrui conduit à poser la question du statut ontologique des peuples rencontrés, l'interrogation n'est pas exclusivement transitive : elle est aussi réflexive. En Angleterre, cependant, les voyages hauturiers, l'expansion maritime et les premières tentatives de colonisation ne commencent pas avant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. Au regard des expériences espagnoles, portugaises ou françaises, l'Angleterre paraît longtemps comme repliée sur elle-même, fidèle à l'image qu'en donne Shakespeare dans *Richard II*, où « cet autre Éden, cette moitié de paradis » est décrite comme un monde clos, une « pierre précieuse sertie dans une mer d'argent »<sup>8</sup>. Celle-ci la protège d'ailleurs contre l'envie des peuples voisins, à la manière des douves qui entourent un château fort. Et il est vrai qu'il faut attendre la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle pour que les Anglais manifestent une réelle curiosité pour les peuples et les territoires éloignés. Certes, John Cabot ou William Hawkins avaient déjà tous deux posé le pied sur le continent américain, l'un à Terre Neuve, l'autre au Brésil<sup>9</sup>, mais c'est la création de la *Muscovy Company* en 1555 qui ouvre la voie à une longue suite de voyages de « découvertes » et d'exploration qui donneront naissance à un Empire sur lequel, selon la formule bien connue, « le soleil ne se couche jamais ».
- 5 Cet élan d'expansion, on l'a dit, n'est pas sans interroger l'identité anglaise elle-même. En rencontrant d'autres peuples, mais surtout en partant à la conquête de nouveaux territoires, les Anglais se penchent sur leur propre histoire et la réécrivent au gré de leurs prétentions coloniales. Pour John Dee, par exemple, la lignée des souverains Tudor descend en ligne directe de Brutus, voire de Noé lui-même. En s'appuyant sur Holinshed, mais aussi sur l'autorité de Saint Jérôme, le mathématicien anglais soutient qu'à l'arrivée de Brutus, l'Angleterre n'était qu'une terre vierge et désolée, peuplée d'habitants frustes et incultes mais intelligents et perfectibles. Les îles britanniques sont donc, en réalité, les îles « brutanniques » : “*these isles of Albion and Ireland should be called Brutannicae and not Britannicae*”<sup>10</sup>. Parce qu'il est apparenté à Brutus, Arthur serait le glorieux prédécesseur des souverains Tudors en général et de la reine Elizabeth en

particulier. Ces considérations dynastiques, ou plus exactement ces fables « ethnogéniques », pour utiliser le terme que Julie Corre emprunte à Jean Seznec<sup>11</sup>, ne sont pas purement spéculatives : elles permettent à John Dee de fonder les prétentions territoriales de la couronne anglaise sur un précédent historique. L'histoire est ici mise au service d'une ambition de conquête et d'un projet impérialiste dans la mesure où la gloire passée du royaume d'Angleterre est censée légitimer ses ambitions présentes et ses conquêtes futures<sup>12</sup>. Pour le dire plus simplement, le précédent historique vient fonder le projet impérialiste. Selon Dee, en effet, le roi Arthur ne se contenta pas de conquérir l'Islande, le Groenland, et toutes les îles septentrionales qui s'étendent jusqu'à la Russie : le pôle Nord lui-même tombait sous sa juridiction, de même que les îles situées entre l'Écosse et l'Islande, dans lesquelles Arthur établit des colonies. C'est donc toute une partie du monde que John Dee revendique pour la reine Elizabeth.

- 6 Ainsi, à l'instant où ils se projettent pour la première fois vers des territoires et des peuples inconnus, les Anglais commencent par tourner leurs regards vers eux-mêmes. Si comme le dit Benedict Anderson, une nation est « une communauté politique imaginée » – et imaginée comme « intrinsèquement limitée et souveraine »<sup>13</sup>, alors le mouvement d'expansion maritime participe à sa façon de la construction de l'identité nationale anglaise. Elle nourrit aussi un fort sentiment de fierté patriotique, comme en témoigne l'épître dédicatoire à Walsingham qui ouvre les *Principal Navigations, Voyages, Trafficks and Discoveries of the English Nation* où, dans un même mouvement, Richard Hakluyt confesse son ancien complexe d'infériorité et sa fierté naissante devant l'audace nouvellement conquise par ses compatriotes<sup>14</sup>.
- 7 Ce double mouvement, à la fois transitif et réflexif, cet aller-retour entre la curiosité pour l'Autre et le souci de Soi ne cessera de s'amplifier au cours des décennies suivantes. Aux voyages de découverte et d'exploration dont il vient d'être question succédèrent en effet les voyages commerciaux, surtout à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils conduisirent les Anglais aux Antilles et aux Caraïbes, en Chine, en Inde et jusqu'en terre australe. À la faveur de contacts toujours plus nombreux avec d'autres cultures, les Anglais confrontèrent leur propre image à des figures multiples de l'altérité. Ce faisant, l'image de l'Autre ne laissera pas de soulever de nombreuses questions, tant philosophiques – ou éthiques – que culturelles : car l'altérité est bien sûr susceptible d'infinies déclinaisons, et l'autre peut revêtir mille visages selon qu'on le considère différent en fonction de sa culture, de son appartenance ethnique, de ses origines géographiques, voire de son identité sociale ou sexuelle. C'est aussi pourquoi cette recherche identitaire ne fut pas cantonnée aux espaces lointains. À l'échelle nationale, elle porta également sur des questions religieuses et politiques et sur l'opposition féminin/masculin. En un mot, l'Autre servit d'instrument de mesure des différences identitaires, sexuelles, culturelles ou sociales.
- 8 On voit combien la réflexion sur l'autre s'appuie souvent sur des couples de notions antithétiques, qu'il s'agisse du proche et du lointain, du semblable et du différent, du noble et de l'ignoble. On pourrait ajouter à cette liste le réel et l'imaginaire. Car l'Autre est moins objet d'observation que source de fantasmes et il possède des contours définitoires fluctuants – même si ceux-ci dessinent *in fine* un « champ sémiotique » dont la forme ultime et le contenu ne sont pas susceptibles d'infinies variations, comme le montre très bien Terry Goldie<sup>15</sup>. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, et les premiers contacts avec d'autres peuples, puis davantage encore aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, nombreuses furent les représentations qui consignérent le besoin d'établir une frontière – imaginaire ou

non – entre « *them* » et « *us* ». Sans doute la perception de l'altérité est-elle indissociable d'une projection des préoccupations identitaires du Soi et c'est pourquoi on ne peut occulter la question de l'authenticité des représentations de l'Autre, ni celle de l'articulation entre illusion, fiction et réalité. Par-delà la rencontre avec l'Autre, c'est aussi sa « mise en fiction » littéraire ou picturale qui permet aux Anglais d'affiner leur propre définition de l'identité nationale, par le jeu du regard, de la mise en miroir ou de l'opposition. La dialectique du Soi et de l'Autre se déploie à travers un imaginaire de l'altérité et de l'identité, joue avec les préjugés, construit ou recycle des stéréotypes raciaux, sociaux, culturels, invente et codifie les attributs de l'Autre.

- 9 De tout ce qui vient d'être dit, il ressort que les rapports à l'Autre ne doivent pas s'envisager sur le seul mode de la description objective, ni sur celui de la rencontre et de l'échange heureux. Au contraire, l'attitude qui permettrait de penser l'identité comme « relation » – cette identité qu'Édouard Glissant présente comme une façon de « sortir de l'identité racine unique » et d'« entrer dans la vérité de la créolisation du monde »<sup>16</sup> – cette attitude, donc, est bien plus rare que le dénigrement, le rejet et l'aliénation, surtout dans la période qui sert de cadre au présent numéro où, pour reprendre la terminologie de Glissant, les identités sont des identités « racines uniques » et les cultures plus « ataviques » que « composites »<sup>17</sup>. Telles sont donc certaines des questions que les études rassemblées dans ce numéro se proposent d'aborder. Les articles qui suivent viseront à montrer comment la figure de l'Autre a pu être modelée, voire modélisée, pour correspondre aux attentes réelles ou fantasmées du Soi dans l'Angleterre des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Il s'agira de comprendre comment la rencontre avec d'autres cultures permet peu à peu aux Anglais de construire, de problématiser et parfois d'interroger leur propre identité autant, sinon davantage, que celle des peuples perçus comme différents. On limitera l'analyse aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, c'est-à-dire à la période qui précède l'apogée de l'Empire. Mais on essaiera de croiser différents domaines et plusieurs disciplines, afin de mieux comprendre comment dans la confrontation avec d'autres peuples, d'autres histoires, d'autres mœurs ou d'autres cultures, c'est toujours la question de sa propre identité qui est posée. De plus, dans la mesure où le fantasme et l'imagination l'emportent souvent sur la description et l'analyse dès lors qu'il s'agit de penser cet Autre qui s'oppose au Soi, la littérature et la peinture ne sont pas ici moins légitimes que l'approche plus strictement historique. On verra que les analyses qui suivent adoptent des partis pris théoriques variés et qu'elles multiplient les points de vue. Pour plus de clarté, on a choisi un double principe d'organisation chronologique et « disciplinaire », de façon à créer un écho entre les études portant sur la littérature et sur les arts visuels proprement dits, et celles dont la perspective est plus « historique ».

## Rencontrer l'autre, penser le soi

- 10 C'est au cours de la dernière décennie du XVI<sup>e</sup> siècle, comme on l'a dit, que les Anglais commencent à porter un regard nouveau sur l'étranger. Mais l'étranger, c'est d'abord, bien sûr, le voisin européen. À travers l'exemple de Thomas Coryate, qui retrace son voyage à Venise dans ses *Crudities* (1611), Anne Geoffroy montre comment le point de vue sur l'Autre se fait peu à peu plus personnel et plus intime. Parmi les traits singuliers du récit de Coryate figure notamment son attention à la couleur, son intérêt pour les effets chromatiques – du moins lorsqu'il observe Venise et ses monuments, car il en va tout autrement en matière de peinture. En effet, s'il se montre plus sensible et



plus averti que la plupart de ses contemporains, Coryate ne comprend pas toujours la symbolique ou l'efficacité picturale des tableaux qu'il contemple. Mais il faut néanmoins lui reconnaître des qualités d'observation et une volonté de neutralité qui le distinguent de bon nombre de ses contemporains. Ainsi, Coryate parvient à percevoir l'originalité de l'étranger sans céder à la tentation d'une critique trop facile, de sorte qu'« *en dernière analyse, la Venise de Coryate relève à sa façon d'une esthétique bigarrée, telle une mosaïque, ou un alliage inédit de fragments lus, recyclés et d'annotations personnelles, qui éclairent dans le même temps l'altérité de la ville et l'identité du voyageur* »<sup>18</sup>.

- 11 Mais cet Autre que l'on rencontre et que l'on découvre, ce n'est pas forcément le voisin continental, ni, *a fortiori*, le sauvage d'Amérique, ce Caliban que Prospéro décrit dans la *Tempête* comme une « créature des ténèbres », tout en la reconnaissant, dans le même mouvement, comme une partie de lui-même. C'est aussi l'Écossais, ainsi que le montre Julie Corre, ce voisin du nord, qui habite la même île et qui est appelé à faire partie du même royaume après l'accession de Jacques I<sup>er</sup> en 1603. Dans son livre d'emblèmes, Henry Peacham s'efforce de prouver le bien-fondé de l'union et de dépasser les craintes et la méfiance réciproque des deux peuples. Pour ce faire, et pour convaincre que « ce mariage entre inégaux » est dans l'intérêt de chacune des parties, il puise dans l'histoire les arguments propres à construire un sentiment d'appartenance à une identité commune. Sous sa plume, l'histoire et la légende deviennent donc le ciment d'une identité partagée, et le moyen d'exprimer « un nationalisme latent ». Pour Julie Corre, « *il y a bien chez Peacham [...] une quête de traits fédérateurs qui a pour but de rassembler les peuples de l'île autour des valeurs communes que sont l'insularité, l'anti-catholicisme, ou encore certaines qualités morales véhiculées par des figures féminines telles que Boadicée, Minerve ou encore Elizabeth* »<sup>19</sup>.
- 12 Sophie Lemerrier-Goddard choisit quant à elle d'étudier les trois voyages de Martin Frobisher (1576-1578) dans une région qui « constitue une zone de contact et un espace de rencontres coloniales ». Elle se propose notamment de monter comment « *sont perçues la différence et l'altérité lors des premiers voyages anglais d'exploration vers le Nouveau Monde* »<sup>20</sup>. Le récit de sa deuxième expédition, publié en 1577, est le premier livre en anglais à proposer un témoignage oculaire direct de l'Amérique. Or, plus que sur la promesse de formidables richesses ou sur l'existence d'un passage vers le Nord-Ouest, c'est bien sur la découverte des autochtones que le titre attire l'attention du lecteur (« *a description of the people here inhabiting* »). Il est fréquent alors de penser les nations inconnues qui peuplent l'Amérique comme l'incarnation même de l'altérité, et, à sa manière, Frobisher ne déroge pas à la règle. L'enlèvement de cinq marins anglais marque profondément, et de façon irrémédiable, la relation entre les Anglais et les Inuit. Dès lors, les rapports du marin anglais avec les autochtones ne furent plus que stratagèmes et faux-semblants, vraies ruses et demi-mensonges, destinés soit à libérer des prisonniers, soit à en capturer de nouveaux. Sophie Lemerrier-Goddard étudie avec finesse un épisode révélateur, véritable exemple « d'auto-ethnographie », au cours duquel, pour mieux tromper les Anglais, les Inuit mettent en scène leur propre « infériorité », par l'entremise d'un estropié fictif, proie facile qui ne peut qu'attiser la convoitise des Anglais. Bien que la ressemblance l'emporte parfois sur l'altérité, les récits de Best ou de Hall témoignent donc d'une perception complexe et contradictoire des Inuit. L'étrangeté y voisine avec la familiarité, le cannibalisme avec le goût pour la musique. Or, c'est précisément parce que l'Inuk se rapproche dangereusement de l'Anglais, qu'il convient de s'en démarquer à l'aide du critère simple et imparable que

constitue le cannibalisme. Comme chez Montaigne, qui conclut son essai « Des Cannibales » en notant, ironiquement, que les sauvages peuvent bien se montrer lucides sur les travers et les vices des Européens, il n'en reste pas moins qu'ils « *ne portent point de hauts-de-chausse* »<sup>21</sup>, le cannibalisme fantasmé des Inuit devient le signe ultime de la différence, le dernier rempart qui protège encore les Européens de l'assimilation avec un peuple pensé comme barbare. En fin de compte, les Inuit sont à la fois la cause qui excuse en partie le fiasco économique de l'expédition et le moyen de créer, par contraste, une image idéale de la société anglaise, dont les membres, unis dans un même effort, veulent mettre en valeur les richesses qu'ils croient avoir découvertes. Comme Sophie Lemerrier-Goddard l'explique très justement en conclusion : “*Best here changes the perspective of exploration writing : instead of describing his surroundings from the point of origin of the ship, enacting an outward gaze, the writer-explorer proposes a reflexive gaze, using the scene as a mirror. Exploration is now an exercise in self-definition. As an antithesis to Inuit barbarism, epitomized by the lame man served up as prey for their hosts, Best offers a vision of social harmony*”. Observer l'autre pour mieux se parler à soi-même : on retrouve ici ce double mouvement, à la fois transitif et réflexif, qui a déjà été évoqué.

## Discours, Représentations, Idéologie : “*Them and Us*”

- 13 Chez Coryate, comme chez Frobisher ou chez Peacham, la religion – ou l'absence de religion – est l'un des principaux prismes à travers lesquels l'Autre se donne à voir. Or, si, à l'époque d'Hakluyt, les premières relations de voyage décrivent les territoires visités à la lumière des textes bibliques, et si leurs auteurs pensent les progrès de la navigation comme la réalisation d'un téléos chrétien, un nouveau discours prend forme vers 1745 sous la plume d'auteurs tels que Osborne, Harris, Astley ou Button. Au XVII<sup>e</sup> et dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est la Bible qui sert de texte de référence pour penser la navigation et l'exploration de territoires inconnus. Pourtant, avec Thomas Osborne, dont le livre *A Collection of Voyages and Travels* paraît en 1745, l'accent se déplace vers le commerce. Matthew Binney montre comment Hobbes, Locke et Spinoza favorisèrent un tel déplacement en substituant un nouveau cadre conceptuel à l'ancien récit téléologique. Dès lors, ce n'est plus la Bible mais « l'esprit de commerce » qui crée le lien entre les nations. Si l'on étudie le caractère de tel ou tel peuple, c'est parce que de celui-ci dépend ce qu'il produit, et donc, ce qu'il vend. Négliger de l'étudier, c'est nuire au commerce. Pour Binney, le récit de voyage s'emploie à montrer comment la prospérité née de l'échange commercial inscrit les différentes nations à l'intérieur d'une vaste communauté, heureuse et unie par des intérêts convergents.
- 14 Cette vaste et belle communauté humaine peut néanmoins implorer, et c'est notamment ce qui advient en temps de guerre. Antoine Eche étudie le regard porté par Joseph Addison sur la France dans les quatre lettres du *Guardian* qui paraissent au moment du traité d'Utrecht. Si on les compare aux observations faites quelque temps auparavant par le même auteur sur le même sujet, on constate qu'elles témoignent d'une tout autre idée de la France et des Français. Tandis qu'au plus fort de la guerre, Addison n'avait pas hésité à diaboliser l'ennemi français, il insiste à présent sur les qualités de ce peuple si proche et néanmoins si différent – et notamment sur sa gaieté : “*and upon this, as well as other accounts, though I believe the English are a much wiser nation, the French are undoubtedly much more happy*” (*Guardian*, 101). Selon Antoine Eche, « il

semble bien qu'il faille distinguer un regard belliqueux, servi par un discours de propagande, d'un regard apaisé au discours tempéré, suivant en cela les louvoiements de l'histoire, par le biais de la guerre de succession d'Espagne ». En temps de paix, la description se fait donc plus « objective », ou du moins plus bienveillante. Addison se sent même contraint de reconnaître que les institutions britanniques, bien que supérieures au système français, n'entraînent pas chez les Anglais un mieux-être psychologique. C'est donc une nouvelle fois de la confrontation directe avec l'autre que naissent le mouvement introspectif et l'interrogation sur sa propre identité, laquelle est toujours solidaire d'un cadre idéologique dans laquelle elle s'inscrit.

## (Dé)peindre l'Autre (et le Soi) : peinture et littérature

- 15 Les voyages ne donnent pas uniquement lieu à des lettres ou à des récits. Ils nourrissent également une riche production artistique, qu'il s'agisse de peinture ou de littérature. La troisième partie de ce numéro s'intéresse donc aux portraits que les Anglais donnent de l'Autre dans différentes œuvres picturales ou littéraires, en commençant par l'Irlande. Rares sont les voyageurs qui s'aventurent en Irlande après la rébellion de 1641, et quand ils le font, ils ont tendance à décrire ce qu'ils s'attendent à y trouver : des Irlandais frustes, que seule la civilisation anglaise serait capable de dégrossir. Comme le souligne Frank Lestringant, « *le voyage confirme les préjugés bien plus qu'il ne les saps. [...] Le voyageur va chercher au-delà des mers, et au péril de sa vie, la confirmation de ses chimères les plus tenaces* »<sup>22</sup>. Ce qui vaut pour les voyageurs de la Renaissance, vaut donc aussi pour les Anglais de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Or Claire Dubois montre comment, peu à peu, la perspective se renverse. L'Irlande apparaît comme « *l'île la plus romantique du monde* »<sup>23</sup>, un exemple de sublime. Loin d'être rebutant, le rugueux devient objet de louanges et d'admiration, et l'on passe insensiblement de la réévaluation des paysages à celle des habitants. Chose nouvelle, la barbarie qu'on avait vue chez eux n'est plus à mettre au compte de leur paresse ou de la rudesse de leurs mœurs : elle procède au contraire des inégalités qui minent la société. Ce sont les nobles que l'on blâme désormais pour les conditions de vie déplorables de la population rurale – conditions que certains n'hésitent pas à comparer à un état d'esclavage. Cette nouvelle dichotomie inverse donc les rôles jusque-là dévolus aux colons et aux autochtones, les premiers étant censés incarner la civilisation, les seconds la barbarie. Ainsi, pour Chetwood, c'est l'absentéisme qui explique la situation désastreuse de l'Irlande. La scène théâtrale reflète elle aussi ce changement. Tandis que dans les pièces du XVII<sup>e</sup> siècle l'Irlandais est souvent un traître – notamment chez Shadwell, par exemple – on constate un réel adoucissement du personnage au XVIII<sup>e</sup> siècle. Sous la plume de Farquhar, l'Irlandais devient une figure comique. Le personnage de Sir Lucius O' Tryer, que Sheridan modifia après qu'on lui eut reproché d'en faire le véhicule d'une attaque mesquine contre l'Irlande, illustre à merveille ce renversement. Claire Dubois souligne un curieux paradoxe au cœur de ce retournement : si la perception change bel et bien, le stéréotype perdure. L'Irlandais reste toujours le Non-Anglais par excellence, et sa représentation continue à être fortement influencée par l'horizon d'attente des Anglais eux-mêmes. Une fois encore, le fantasme l'emporte sur la description « objective ». Mais celle-ci est-elle simplement possible ?
- 16 Katerina Kitsi interroge pour sa part la question de l'altérité à travers la figure de deux mères indignes chez Daniel Defoe. Aussi bien Moll que Roxana – mais de façon

différente, et à des degrés divers – considèrent leurs enfants comme des menaces, et Katerina Kitsi rappelle que, chez Defoe, les enfants ne peuvent être aimés que dans la mesure où ils ne mettent pas en danger le confort et la sécurité matérielle de leur mère. Or, dans l'univers du romancier, tel est rarement le cas. Loin d'être placée sous le signe de l'harmonie et de l'affection, la relation de la mère à l'enfant est au contraire marquée au sceau de la compétition et de l'antagonisme. Cette conception conflictuelle des rapports que les mères entretiennent avec leur progéniture n'est pas sans lien avec les théories qui célèbrent alors l'autonomie et la liberté individuelle, ou avec celles qui, depuis Aristote, attribuent à la mère un rôle purement passif dans le processus de conception. Katerina Kitsi explique que le ventre de la mère est souvent pensé comme un vase où flotte, sans attache, un embryon indépendant et préformé. On ne sera pas surpris, par conséquent, que Defoe mette si souvent en regard la gestation et l'enfermement. Pourtant, au-delà des évidents points communs entre ses deux héroïnes, la figure de Roxana annonce déjà l'émergence d'une nouvelle façon de penser la question de l'altérité : *“Roxana does not only anticipate late 18<sup>th</sup> century and modern dilemmas concerning maternity, as a number of critics have argued. The text markedly suggests that the absence of a supporting scientific discourse renders the indivisibility of mother and child an unresolved paradox, and signals towards the urgency of the need for an Other mediating space between mothers and children”*<sup>24</sup>.

- 17 Le dernier article de ce numéro étudie la représentation picturale de l'homme ou de la femme noire. Tandis que, jusqu'alors, la présence des noirs en peinture servait surtout à figurer le désir sexuel débridé ou à signaler l'exotisme du sujet, à partir des années 1768-78, l'homme ou la femme noir(e) deviennent des personnages centraux dans nombre de portraits. Ils sont désormais dignes d'être représentés pour eux-mêmes, et non plus seulement pour ce qu'ils symbolisent. À travers l'étude de quatre tableaux, Élisabeth Martichou se propose d'analyser comment Thomas Gainsborough, Joseph Wright of Derby, Joshua Reynolds et John Singleton Copley posent la question de l'égalité et de la différence entre les noirs et les blancs au XVIII<sup>e</sup> siècle. En usant, dans son portrait, d'un jeu subtil d'auto-citations, Gainsborough souligne l'humanité d'Ignatius Sancho. Bien que différent par ses origines – il est né sur un bateau de la traite négrière – et donc par sa couleur de peau, Ignatius Sancho n'en est pas moins doté par le peintre de la plupart des attributs du *“man of feeling”*. Toutefois, certains détails continuent à signaler son altérité (notamment l'absence du regard inspiré, marque distinctive de l'intellectuel chez Gainsborough), de sorte qu'Élisabeth Martichou peut conclure : *“thus subtle indicators of a preserved alterity separate Ignatius Sancho from the English public and his fellow men of feeling”*<sup>25</sup>. Wright semble plus partagé encore, et comme divisé entre le monde des marchands, favorable à la traite négrière, et celui des adversaires de l'esclavage. Sa toile *“Two Girls with a Black servant”* (ou *“A Conversation of Girls”*) trahit cette incertitude en juxtaposant les symboles d'égalité et les signes d'infériorité ou de soumission – ce que le double titre de l'œuvre laissait déjà supposer. À l'inverse, Reynolds prend plus clairement parti dans son portrait du Tahitien Omai. Il tente notamment de l'« anoblir » par des attributs qui l'europanisent, et effacent, de la sorte, sa différence. Selon É. Martichou, *“the result is a composite image aiming at playing down difference and highlighting similarity”*. Enfin, chez John Singleton Copley – par exemple dans *“The Death of Major Peirson”* (1782-84) ou dans *“Watson and the Shark”* (1778) – l'homme noir fait preuve d'un héroïsme et d'un courage qui en font presque l'égal du blanc. L'adverbe a son importance car Copley réintroduit furtivement des degrés dans le courage et l'héroïsme en opposant, dans sa toile, la

passivité du noir au dynamisme et à l'activité du blanc. Au total, c'est donc en faisant jouer un rôle au noir – celui du “*man of feeling*” ou celui du héros (presque) courageux – que les peintres tentent d'effacer la différence. Élisabeth Martichou insiste à juste titre sur les limites de cette égalité : “*the cultural models of sentiment and noble savagery made otherness acceptable but only to a point. Intellectual and political equality could not be fully acknowledged and were only hinted as a possibility by Gainsborough and Wright. With Copley and Reynolds, heroic status was given to the black man, but as if reluctantly, under stereotypical forms*”.

- 18 Les huit contributions qui forment le présent numéro de la *Revue LISA/LISA e-journal* apportent donc chacun un éclairage singulier et original sur la dialectique de l'Autre et du Soi. Autour d'une identité unique, mais néanmoins mouvante, celle de la nation anglaise entre les XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, gravitent plusieurs figures d'altérité. L'Autre, ce peut être le Tahitien ou l'Inuk, le Français ou l'Écossais, l'Irlandais ou le Vénitien. Mais la dialectique du même et de l'autre peut également prendre la forme paradoxale et inattendue du couple que forment la mère et l'enfant. Dans tous les cas, cependant, il semble que les identités s'opposent plutôt qu'elles ne se conjuguent. Dans les essais qu'on va lire, il s'agit presque toujours de réduire l'altérité, et non de la dépasser par l'« hybridation » ou la « créolisation » des contraires. Bien souvent, et même s'il permet de penser sa propre identité, l'Autre fait plutôt figure de menace. Il est moins une tentation qu'un danger, pour reprendre les deux pôles antithétiques et néanmoins complémentaires entre lesquels, selon Goldie, balance toujours l'image de l'indigène, selon des modalités qui conjuguent un certain nombre de traits définitoires, parmi lesquels la violence, l'oralité, la sexualité, le mysticisme, ou la non-historicité<sup>26</sup>. C'est pourquoi il importe de tracer une frontière qui protège le Soi d'une atteinte potentiellement mortelle : c'est ainsi que le cannibalisme supposé des Inuit protège les Anglais contre l'effacement de la frontière qui sépare la barbarie de la civilisation. De même, il importe de distiller des indices subtils pour signifier que le Noir qu'on représente n'est pas tout à fait l'égal du Blanc. Ici, les identités se figent, se raidissent et se calcifient dans un mouvement de défense du Soi face aux attaques réelles ou supposées de l'Autre. Loin de donner naissance à « *des sujets habitant la frange d'une réalité entre-deux* », pour reprendre l'expression d'Homi Bhabha<sup>27</sup>, l'espace et la période qui forment le cadre et le sujet de ces études donnent plutôt à voir la confrontation du Soi et de l'Autre. Au risque de simplifier à outrance des situations multiples qui ne se laissent pas toujours penser dans les termes binaires d'une opposition frontale, il n'est sans doute pas exagéré de dire que les huit articles qui suivent rappellent que les rapports de l'Autre et du Soi commencent souvent par un moment d'antagonisme – antagonisme qu'il est nécessaire de dépasser pour donner naissance à « *des identités composites* », à cette « *créolisation* » qui selon Glissant, permet « *d'être soi sans se fermer à l'autre* », et « *de s'ouvrir à l'autre sans se perdre soi-même* »<sup>28</sup>.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON Benedict, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres : Verso, 1983.
- BHABHA Homi K., *The Location of culture*, Londres : Routledge, 1994 [traduction française : *Les lieux de culture. Une théorie postcoloniale*, Paris : Payot, 2007].
- CLUCAS Stephen, John Dee : *Interdisciplinary Studies in English Renaissance Thought*, Dordrecht : Springer, 2006.
- DIAMOND Jared, *The World Until Yesterday. What can we learn from traditional societies ?*, London : Penguin, 2012 [traduction française : *Le Monde jusqu'à hier. Ce que nous apprennent les sociétés traditionnelles*, Paris : Gallimard, 2013].
- FRENCH Peter, John Dee. *The World of an Elizabethan Magus*, Londres : Ark Paperback, 1987.
- GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, Paris : Gallimard, 1996.
- GOLDIE Terry, *Fear and Temptation. The image of the Indigene in Canadian, Australian, and New Zealand Literatures*, Montreal : McGill-Queen's University Press, 1993.
- HAKLUYT Richard, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation [1598-1600]*, reprt. Londres : J.M. Dent, s.d.
- LAS CASAS Bartholomew, *La Destruction des Indes (1552)*, traduction de Jacques de Miggrode, Paris : Chandeigne, 2013.
- LESTRINGANT Frank, « Préface », in *Voyages et voyageurs à l'époque de la Renaissance*, Paris : Bibliothèque Mazarine.
- MONTAIGNE Michel de, « Des Cannibales », *Essais I*, édition d'Emmanuel Naya, Delphine Reguignay et Alexandre Tarrête, Paris : Gallimard, 2009
- PEPELARD Mickaël, *Francis Bacon : l'Humaniste, le magicien, l'ingénieur*, Paris : PUF, 2010.
- ROWSE Alfred L., *The Expansion of Elizabethan England*, Londres : Cardinal, 1973.
- SEZNEC Jean, *La Survivance des Dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance*, Londres : The Warburg Institute, 1999.
- SHAKESPEARE William, *Richard II / La Tragédie du roi Richard II*, édition bilingue présentée et annotée par Margaret Jones-Davies, traduction de Jean-Michel Déprats, Paris : Gallimard, 1998.
- SHERMAN William, John Dee. *The Politics of Reading and Writing in the English Renaissance*, Amherst : The University of Massachusetts Press, 1995.
- WATERS David, *The Art of Navigation in Elizabethan and Early Stuart Times*, New Haven : Yale University Press, 1958.

## NOTES

1. Plusieurs dizaines d'années plus tard, l'un des témoins de la scène rapporte qu'il était bel et bien terrifié et que tous crurent que les blancs revenaient du royaume des morts : "That's when the white men came[...] I was so terrified, I couldn't think properly, and I cried uncontrollably. My father pulled me along by the hand and we hid behind some tall kunai grass.

Then he stood up and peeped out at the white men [...] Once they had gone, the people [we New Guineans] sat down and developed stories. They knew nothing of white-skinned men. [...] We thought we were the only living people. We believed that when a person died, his skin changed to white and he went over the boundary to that place – the place of the dead. So when the strangers came we said : Ah, these men do not belong to the earth. Let's not kill them – they are our own relatives. Those who have died before have turned white and come back”. Cité par Jared Diamond, *The World Until Yesterday. What can we learn from traditional societies ?*, Londres : Penguin, 2012, 58 [traduction française : *Le Monde jusqu'à hier. Ce que nous apprennent les sociétés traditionnelles*, Paris : Gallimard, 2013].

2. Jared Diamond, *op. cit.*, 5 : “In the last 75 years, the New Guinea Highland population has raced through changes that took thousands of years to unfold in much of the rest of the world”.

3. Voir la description qu'en donne George Best dans le récit publié par Richard Hakluyt in *The Principal Navigations, Voyages, Traffickes and Discoveries of the English Nation [1598-1600]*, reprint. Londres : J.M. Dent, s.d., 196 : “Afterwards he had sundry conferences with them, and they came aboard the ship, and brought him salmon and raw flesh and fish, and greedily devoured the same before our mens faces. And to show their agility, they tried many masteries upon the ropes of the ship after our mariners fashion, and appeared to be very strong of their armes and nimble of their bodies. [...] After great curtesie, and many meetings, our mariners, contrary to their captaines direction, began more easily to trust them”.

4. À leur égard, Best utilise plusieurs fois le lexique de la traîtrise et de ce qu'il appelle leur *subtlety*, c'est-à-dire leur fourberie (voir Best, *op. cit.*, 197 et 207, par exemple). De plus, il estime qu'en préférant se suicider, au lieu de se laisser capturer par l'ennemi, les Inuit signent leur absence d'humanité. Sur ce point voir *infra* l'article de Sophie Lemerrier-Goddard qui cite aussi ce passage.

5. Thèse que l'on trouve par exemple dès le XVI<sup>e</sup> siècle sous la plume de Bartolomeo de Las Casas lorsqu'il dépeint les Indiens comme des « agneaux tant doux ». Voir Las Casas, *La Destruction des Indes* (1552), traduction de Jacques de Migrode, Paris : Chandeigne, 2013.

6. Jared Diamond, *Le Monde jusqu'à hier. Ce que nous apprennent les sociétés traditionnelles*, trad. Jean-François Sené, Paris : Gallimard, 2013, 76. On trouvera la citation à la page 59 de l'édition originale : “At times of first contact, New Guineans carefully scrutinized Europeans, their behavior, and the debris that they left at their camps, for evidence about what they were. Two discoveries that went a long way towards convincing New Guineans that Europeans really were human were that feces scavenged from their campsites latrines looked like typical human feces (i.e., like the feces of New Guineans) ; and that young New Guinea girls offered to Europeans as sex partners reported that Europeans had sex organs and practised sex much as did New Guinea men”.

7. Sur cette question voir Mickael Popelard, *Francis Bacon : l'Humaniste, le magicien, l'ingénieur*, Paris : PUF, 2010, en particulier le chapitre « Le savant mécanicien » (59-70) et David Waters, *The Art of Navigation in Elizabethan and Early Stuart Times*, New Haven : Yale University Press, 1958.

8. William Shakespeare, *Richard II* (II, 1, 40-50) : “This royal throne of kings, this sceptred isle, / This earth of majesty, this seat of Mars, / This other Eden, demi-paradise, / This fortress built by Nature for herself / Against infection and the hand of war, / This happy breed of men, this little world, / This precious stone set in the silver sea, / Which serves it in the office of a wall / Or as a moat defensive to a house, / Against the envy of less happier lands, / This blessed plot,

*this earth, this realm, this England [...]* (« Cette île porteuse de sceptres, / Terre de majesté, résidence de Mars, / Cet autre Éden, ce demi-paradis, / Cette forteresse bâtie par la Nature pour elle-même / Contre la contagion et la main de la guerre, / Cette heureuse race d'hommes, ce petit univers, / Cette pierre précieuse sertie dans une mer d'argent, / Qui fait pour elle office de rempart, / Ou de douve défendant la maison, / Contre la jalousie de pays moins heureux ; / Cette parcelle bénie, cette terre, ce royaume, cette Angleterre... », *La Tragédie du roi Richard II*, édition présentée et annotée par Margaret Jones-Davies, traduction de Jean-Michel Déprats, Paris : Gallimard, 1998, 105).

9. Sur Cabot et Hawkins, voir par exemple Alfred L. Rowse, *The Expansion of Elizabethan England*, Londres : Cardinal, 1973, 182-3.

10. John Dee, *Brytanici Imperii Limites* (1576-8). Cité par Peter French, *John Dee. The World of an Elizabethan Magus*, Londres : Ark Paperback, 1987, 192. Voir aussi, sur le même sujet, l'ouvrage de William Sherman, *John Dee. The Politics of Reading and Writing in the English Renaissance*, Amherst : The University of Massachusetts Press, 1995, spécialement le chapitre 7, "The British Discovery and Recovery Enterprise. Dee and England's Maritime Empire", 148-200.

11. Voir *infra* l'article de Julie Corre et le livre de Jean Seznec, *La Survivance des Dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance*, Londres : The Warburg Institute, 1999.

12. Sur John Dee, voir notamment les ouvrages déjà cités de Peter French et de William Sherman ainsi que le livre de Stephen Clucas (Dir.), *John Dee : Interdisciplinary Studies in English Renaissance Thought*, Dordrecht : Springer, 2006.

13. Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Londres : Verso, 1983, 6.

14. Richard Hakluyt, *The Principal Navigations, Trafficks and Discoveries of the English Nation* : "I had heard in speech and read in books other nations miraculously extolled for their discoveries and notable enterprises at sea, but the English of all others for their sluggish security and continual neglect of the like attempts [...] either ignominiously reported or exceedingly condemned." Cité par Alfred L. Rowse, *op. cit.*, 178.

15. Voir la remarquable étude de Terry Goldie sur l'image de l'indigène dans les littératures canadienne, néo-zélandaise et australienne. Selon Goldie, ces contours dessinent en effet un cadre, ou pour reprendre son expression, un « champ sémiotique » dont la représentation de l'autre, hésitant constamment entre la peur et la tentation, est toujours plus ou moins prisonnière. Voir T. Goldie, *Fear and Temptation. The image of the Indigene in Canadian, Australian, and New Zealand Literatures*, Montreal : McGill-Queen's University Press, 1993.

16. Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Paris : Gallimard, 1996, 23-24 : « Il faut absolument traiter cette question si on veut, par un détour, échapper aux oppositions mortelles, sanglantes, qui animent et agitent en ce moment le désordre du monde. ».

17. Pour Glissant, les cultures « ataviques » sont celles dont « la créolisation s'est opérée il y a très longtemps » tandis que les cultures « composites » sont celles « dont la créolisation se fait pratiquement sous nos yeux ». Voir Glissant, *op. cit.*, 22.

18. Voir *infra* l'article d'Anne Geofroy sur Coryate.

19. Voir *infra* l'article de Julie Corre.



20. Voir *infra* l'article de Sophie Lemerrier-Goddard sur Frobisher. Il existe plusieurs récits de ces voyages. En 1578, peu après le troisième voyage, George Best fait paraître son *True Discourse of the late voyages of discoverie [...] under the conduct of Martin Frobisher*. Mais il existe aussi des versions séparées de chacun des trois voyages sous la plume de Christopher Hall (*The First Voyage of Martin Frobisher to the North-West*, 1589) ; Dionese Settle (*A True Reporte of the laste voyage into the West and northern regions, &c...* 1577, by Captain Frobisher, 1577) et Thomas Ellis (*A True Report of the Third and Last Voyage*, 1578).
21. Michel de Montaigne, « Des Cannibales », *Essais I*, édition d'Emmanuel Naya, Delphine Reguig-Naya et Alexandre Tarrête, Paris : Gallimard, 2009, 410.
22. Frank Lestringant, « Préface », in *Voyages et voyageurs à l'époque de la Renaissance*, Paris : Bibliothèque Mazarine, 1997, 19-20.
23. Voir *infra* l'article de Claire Dubois.
24. Voir *infra* l'article de Katerina Kitsi-Mitakou.
25. Voir *infra* l'article d'Élisabeth Martichou.
26. Voir Terry Goldie, *Fear and Temptation*, *op. cit.*
27. Homi K. Bhabha, *Les Lieux de culture. Une théorie postcoloniale*, Paris : Payot, 2007, 47.
28. Édouard Glissant, *op. cit.*, 23.

## INDEX

**Mots-clés** : identité, altérité, voyages d'exploration et de découverte, Frobisher, Peacham Henry, Addison Joseph, Defoe Daniel, récits de voyage, Reynolds Joshua, Gainsborough, Wright of Derby, Singleton Copley

**Keywords** : identity, alterity, Frobisher Martin, Addison Joseph, Defoe Daniel, travel writing, Gainsborough, Wright of Derby, Thomas Coryate

**Index géographique** : Great Britain / Grande-Bretagne, English-speaking world / Monde anglophone

**Index chronologique** : 16th century / XVIe siècle, 17th century / XVIIe siècle, 18th century / XVIIIe siècle

## AUTEUR

### MICKAËL POPELARD

Mickaël Popelard est maître de conférences à l'Université de Caen-Basse Normandie où il enseigne la littérature et la civilisation anglaise des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Il a publié un livre sur Francis Bacon (*Francis Bacon : l'Humaniste, le magicien, l'ingénieur*, Paris, PUF, 2010) et un autre sur la représentation du savant dans la littérature anglaise de la Renaissance (*La Figure du savant chez Shakespeare et Marlowe. Rêves de puissance et ruine de l'âme*, Paris, PUF, 2010). Ses recherches actuelles le portent vers les premiers récits de voyage et d'exploration du

Nouveau Monde, notamment ceux de Thomas Harriot et de John Davis, ainsi que vers le dialogue entre science et littérature à la Renaissance.

---

# Rencontrer l'autre, penser le soi

*Encountering the Other, Thinking the Self*

---

# Le goût anglais pour les arts vénitiens dans les *Crudities* de Thomas Coryate : spécificités de la curiosité dans l'Angleterre de la première modernité à l'aube du Grand Tour

Anne Geoffroy

---

- <sup>1</sup> Tandis que sous l'influence du comte d'Essex et de Robert Cecil, les années 1590 consacrent la vogue anglaise du « voyage éducatif »<sup>1</sup>, Venise devient la ville la plus prisée des Anglais. Observer son gouvernement constitue l'un des buts principaux des jeunes aristocrates qui convoitent un futur rôle politique auprès d'Elisabeth. « La plus triomphante des cités », selon la célèbre formule de l'ambassadeur Philippe de Comynes, préside à l'éducation politique de l'Europe. En Angleterre, la traduction en 1599 du traité de Gasparo Contarini par Lewis Lewkenor, *The Commonwealth and Government of Venice*, vient confirmer l'existence du regard nouveau que les Anglais portent sur Venise, ou plus exactement, atteste de la redécouverte d'une ville mythique, telle qu'elle avait été perçue par William Thomas dans son *Histoire d'Italie* (1549). Ainsi, l'image dévoyée d'une Venise licencieuse, représentative de la production littéraire de l'Angleterre post-Réforme, laisse place, dans les récits de voyage, à une rhétorique de l'éloge. La Venise fantasmée se substitue à une Venise de l'expérience, celle des voyageurs qui mettent leur propre langue à l'épreuve de la description d'une cité florissante. S'il s'agit donc avant tout, comme le conseille Francis Bacon, de privilégier l'étude des sphères du pouvoir<sup>2</sup>, les voyageurs consignent également des observations relatives à la richesse artistique de Venise à un moment où l'esthétique commence seulement à être dissociée du domaine économique. Un temps étouffée pour cause de réforme religieuse, la curiosité suscitée par les arts de la péninsule renaît sous le règne de Jacques I<sup>er</sup> lorsque la paix de 1604 entre l'Angleterre et l'Espagne assure une

relative sécurité aux voyageurs anglais en Italie. Plus précisément, la redécouverte de Venise s'explique par la reprise des relations diplomatiques entre l'Angleterre et la cité des Doges. De fait, l'éducation artistique des Anglais ne peut être envisagée sans le rôle déterminant de Sir Henry Wotton, nommé ambassadeur en 1603. Son érudition, mais aussi sa capacité à comprendre les spécificités vénitiennes, furent déterminantes tant pour la transmission d'un savoir que pour la formation de ses compatriotes. Pour autant, la radicale nouveauté qui se présente au regard du voyageur anglais défie parfois l'intelligence et ne se laisse pas transformer en sentiment de familiarité : l'identité anglaise prend alors le dessus face à l'étrangeté vénitienne. La perception de l'altérité artistique dans les notes des voyageurs au début du XVII<sup>e</sup> siècle ne peut faire l'objet d'une analyse exclusivement esthétique. Il importe de considérer d'autres paramètres tels que la politique, la religion, l'histoire ou la diplomatie. Nous limiterons notre étude au récit de Thomas Coryate, qui séjourne six semaines à Venise en 1608 et publie dès 1611 ses *Crudities*, qu'il dédie au Prince Henry<sup>3</sup>. Il n'est pas fortuit que la vignette vénitienne constitue la partie la plus substantielle du banquet que le voyageur offre à ses lecteurs. Cette particularité fournit à elle seule la preuve de l'influence culturelle de la ville au début du règne de Jacques I<sup>er</sup>. Par ailleurs, le récit de Coryate figure parmi les premiers témoignages de la Venise post-Interdit et fait l'éloge de fra Paolo Sarpi, historiographe officiel et symbole de l'opposition vénitienne au pape Paul V. Coryate ne mentionne pas le fait que l'Interdit, proclamé en avril 1606, fut levé l'année suivante, comme si le défi vénitien vis-à-vis de la papauté devait aviver l'alchimie des affinités entre Venise et l'Angleterre. Il conviendra donc d'étudier les lumières et les ombres qui surgissent du récit de voyage de Coryate en ce début de dix-septième siècle et de montrer la dialectique qui se tisse entre transparence et obstacle<sup>4</sup> au cours du processus d'appropriation culturelle.

## Curiosités vénitiennes

- 2 Notons tout d'abord que la qualité pittoresque de Venise, représentée dans les *vedute* par les peintres du siècle suivant, est absente du récit des voyageurs. Certes, la beauté du Grand Canal constitue l'un des passages obligés de la représentation vénitienne dès les récits de pèlerinage, mais le spectacle ne suscite aucun commentaire sur les jeux de lumière : il est simplement perçu comme « *a very glorious and beautiful show* » (163). Aussi différents que soient le récit d'Andrew Borde (1542)<sup>5</sup>, dans lequel la beauté de la ville est intrinsèquement liée à sa richesse, de ceux de Thomas Coryate ou de Fynes Moryson<sup>6</sup>, il reste cependant que, dans tous ces exemples, la catégorie esthétique n'est pas privilégiée, ni même envisagée. Ainsi la description de « l'assiette de Venise » fournit-elle une illustration significative de l'absence de tout commentaire esthétique. Bien que la rhétorique de l'éloge puise sa source dans l'émerveillement suscité par le site, le discours des voyageurs s'articule autour de la figure du paradoxe et associe les défis liés à l'édification de la ville à la « *discordia concors* ». Dans l'imaginaire des voyageurs, la singularité de la cité – cet espace urbain entre terre et lagune – l'emporte sur sa beauté. La situation atypique que la ville ne cesse de revendiquer dès son origine, fournit la matière des *incipit* des récits viatiques anglais. Le traditionnel discours encomiastique du « *laus urbis* » s'appuie dès lors sur la notion d'exception. Lorsque Coryate évoque la Piazza – il conserve d'ailleurs le terme italien, non par souci d'authenticité mais pour imiter l'usage des marchands anglais (« *as our our English*

*merchants commorant in Venice, doe call it...*”, 171) – il ressent la nécessité d'utiliser un adjectif rare pour rendre compte du caractère inouï de cette place :

Truely such is the stupendious (to use a strange Epitheton for so strange and rare a place as this) glory of it, that at my first entrance thereof it did even amaze or rather ravish my senses. For here is the greatest magnificence of architecture to be seene, that any place under the sunne doth yeelde. Here you may both see all manner of fashions of attire and heare all the languages of Christendome (171).

- 3 L'émerveillement suscité par l'architecture de la Piazza laisse place au constat du foisonnement des personnes étrangères qui s'y retrouvent. L'altérité culturelle et linguistique est ainsi privilégiée au détriment de la curiosité architecturale.
- 4 Dans l'épigramme composée par Sir John Harington en l'honneur de la traduction de Lewkenor, on trouve, probablement pour la première fois chez un auteur anglais, l'évocation de la beauté de Venise sous les traits d'une Vénus sortant des eaux : *“Faire Venice, like a spouse in Neptune’s arms / For freedom emulous to Ancient Rome”* (l.2-3)<sup>7</sup>. Coryate reprend à son compte la symbolique de la beauté féminine de la ville, reine de l'Adriatique (*“the fairest Lady, yea the richest Paragon and Queene of Christendom”*, 160) mais rejette dans une note marginale la comparaison avec l'empire romain, pour mieux insister sur son architecture : *“I call her not thus in respect of any sovereignty that she hath over other nations, in which Sense Rome was in former times called Queene of the World, but in regard of her incomparable situation, surpassing wealth and most magnificent buildings”* (160). Venise est ainsi assimilée à un artefact dont la beauté reste inégalée, comme l'atteste la remarque du voyageur : *“she ministered unto me more variety of remarkable and delicious objects then mine eyes ever surveyed in any citie before”* (160).
- 5 L'originalité du récit de Coryate réside précisément dans cette double quête, à la fois topographique et artistique. Tandis qu'il revendique son identité personnelle avec insistance et décline tout intérêt politique (*“Because I am a private man and no statist, matters of state are impertinent to me”*, 279), le voyageur choisit d'endosser le rôle de l'arpenteur. À cet égard, il n'est pas anodin qu'en guise de préambule à la section vénitienne des *Crudities*, Coryate insère un tableau récapitulatif des *miles* parcourus depuis son village natal dans le Somerset : *“the total summe betwixt Odcombe and Venice is 952”* (158). La somme mathématique cristallise, au sein du récit, l'écart entre le proche et le lointain, entre l'identité anglaise et l'altérité vénitienne, un écart que le voyageur n'aura de cesse de réduire au sein de son récit. Transposant le *topos* classique de l'*ut pictura poesis*, Coryate se propose de peindre la ville et compare son récit à une esquisse. Il s'agit moins ici d'étudier les divers emprunts glanés par Coryate au fil de ses nombreuses lectures que de faire la lumière, au-delà du cadre formel de la rhétorique, sur les divers éléments relevant de la sphère personnelle qui composent le portrait artistique de la ville. Bien que *Tom-tell-troth* – c'est ainsi qu'il se nomme – inscrive son récit sous le signe de l'authenticité et adopte la veine énumérative qui fait la part belle au quantitatif, le qualitatif sous-tend également le discours du voyageur. C'est précisément dans cette tentative d'équilibre entre couleurs de la rhétorique et couleurs de la ville, qu'il est possible de déceler la nouveauté des *Crudities* : *“Though the incomparable and most decantated majestie of this citie doth deserve a farre more elegant and curious pencill to paint her out in her colours then mine”* (159). La description de Venise par Coryate relève de l'*ekphrasis* antique, figure tout d'abord associée à la description des

lieux, puis dans une acception plus restreinte, à la représentation verbale d'un objet d'art. À la différence des récits du XVI<sup>e</sup> siècle, les observations du voyageur ne concernent plus exclusivement l'extérieur de la ville, la magnificence du décor urbain, mais donnent également à voir l'intérieur des monuments, des églises et des palais. En cheminant de l'extérieur vers l'intérieur, le discours livre un point de vue personnel qui mêle étonnement, émerveillement, incompréhension, comparaison et parfois critique. De cet intérêt nouveau pour l'intériorité de la ville découle une plus grande proximité et une intimité accrue des commentaires.

## « *Versicoloris marmoris* »

- 6 Venise frappe l'œil du voyageur non seulement par la somptuosité de ses édifices mais également par leur caractère disparate. L'esthétique de la diversité relève à Venise d'une politique d'embellissement grâce aux divers emprunts à Rome, Jérusalem, Constantinople. Très tôt, l'acquisition de pièces d'architecture et de sculptures du monde antique est venue se greffer à l'héritage byzantin. Certes, Coryate n'évoque jamais l'existence d'un projet urbanistique vénitien et semble ignorer le complexe entrelacs qui mêle politique et espace public, quête du beau et stabilité de la République, mais il prend cependant soin de retracer les diverses origines des *spolia*, comme en témoigne la description des colonnes du porche de la basilique Saint-Marc : *“These are reported to have been brought from the house of Pontius Pilate in Jerusalem, first from Jerusalem to Constantinople, and thence to Venice”* (210). L'exotisme de la ville réside de façon évidente dans le caractère bigarré du patrimoine et Coryate s'attache à préciser l'histoire ainsi que le parcours géographique de ces objets. La description des monuments amène ainsi le voyageur à insérer une carte du monde qui intègre l'Orient, rappelant de façon indirecte que Venise se situe sur la ligne de partage entre Occident et Orient.
- 7 Le récit de Coryate se distingue de ceux des autres voyageurs anglais car il marque le début d'une véritable sensibilité à la palette des couleurs. Coryate ne se contente pas en effet de reproduire les inscriptions présentes sur les pierres de Venise, il révèle un intérêt marqué pour les effets chromatiques et les contrastes de couleurs qui jaillissent de la multiplicité des matériaux : pierre blanche d'Istrie, marbre rouge de Vérone (que Vasari avait déjà cité pour évoquer l'art vénitien), marbre polychromes, calcaires provenant de la *terra ferma*, brique, albâtre. Ce sont les marbres veinés, rubanés (*changeable-coloured marble*) qui attirent particulièrement son attention, comme c'est le cas, par exemple, des huit colonnes qui ornent la façade de la Logetta, au pied du campanile : *“versicoloris marmoris, that is of marble that hath sundrie colours”* (185). De façon caractéristique, le latin est suivi d'une traduction anglaise, car l'érudition se conjugue ici à la visée didactique du récit.
- 8 La multiplicité des couleurs naturelles, si caractéristique de certains marbres vénitiens, se retrouve aussi dans l'art de la mosaïque et dans l'architecture incrustée. Coryate insère des explications sur le savoir-faire technique requis pour composer une mosaïque, qu'il compare dans un premier temps à un tableau, puis s'interroge sur la justesse de ce rapprochement :

The inner walls of the Church are beautified with a great multitude of pictures gilt, and contrived in Mosaical worke, which is nothing else

but a pretty kind of picturing consisting altogether of little pieces and very small fragments of gilt marble, which are square, and halfe as broade as the naile of a mans finger; of which pieces there concurrereth a very infinite company to the making of one of these pictures. I never saw any of this kind of picturing before I came to Venice, nor ever either read or heard of it [...]It is said that they imitate the Grecians in these Mosaical works (211).

- 9 L'art de l'incrustation, si cher à Ruskin, fait également l'objet de commentaires de la part de Coryate, dans sa description du palais ducal. L'alternance de marbre rouge et de marbre bleu, taillés de façon circulaire, étonne le voyageur par son degré de minutie :

In every partition betwixt the windows are wrought many curious borders, bunches of grapes, branches and other variable devices of Istrian marble[...]. Likewise in the same partition are exquisitely inlaid in marble certain round pieces of another kinde of marble for the better ornament of the work. These pieces are made of red and blew marble which are placed in the midst of the borders I have spoken of (194).

- 10 Coryate se montre sensible à l'extrême raffinement, au subtil enchevêtrement des éléments décoratifs qui ornent ces fenêtres, autour desquelles l'incrustation de médaillons de marbre vient compléter les festons aux motifs végétaux. Bien que le récit se présente de façon générale sous la forme d'un inventaire de matériaux et de couleurs, il semble toutefois que les *Crudities* marque une transition, un seuil entre une approche qu'on pourrait qualifier de fruste – conformément à la définition que John R. Hale donne du goût anglais à cette époque : “*Taste on the whole was vulgar, admiring a work in terms of its materials, exclaiming at a profusion of gold leaf, pricing rare marbles, and exclaiming at ingenuity*”<sup>8</sup> – et une approche plus avertie qui préfigure celle des collectionneurs de la décennie suivante. Cependant, Coryate ne propose jamais une histoire de l'art à ses lecteurs. Il est d'ailleurs frappant de constater le peu d'intérêt du voyageur pour le nom des artistes et le peu de précision sur la paternité des œuvres. Tout au plus reproduit-il pour le lecteur le nom de l'architecte Jacopo Sansovino dans une inscription-signature : « *Opus Jacobi Sansovino* », située au bas de la Logetta. Une des rares exceptions concerne le *Paradis* du Tintoret (7m x 22m) achevé en 1590 et couvrant l'intégralité du pan est de la salle du Grand Conseil.

## Texte et image : problèmes d'interprétation

- 11 En considérant le cadre plus circonscrit de la peinture, il est possible de mettre en relief les inexactitudes qui émergent du récit de Coryate. La récurrence du terme « *curious* », rendu familier grâce à la traduction en 1598 du traité de Giovanni Paolo Lomazzo par Richard Haydock (*A Tract Containing the Arts of Curious Painting*)<sup>9</sup>, révèle le plus souvent l'inexpérience du voyageur qui ne sait comment interpréter ces œuvres. À cet égard, il est particulièrement significatif que Coryate se tourne vers la littérature antique (Lucien) lorsqu'il découvre le plafond de la *sala del Maggior Consiglio* : “*the curiousest painting that ever I saw done with such peerlesse singularity and quintessence of art, that were Appelles allive I thinke it impossible to excell it*” (200). Le patrimoine littéraire acquiert la



valeur d'un refuge face à l'inconnu pictural. Cette méconnaissance est liée principalement à l'absence de tableaux comparables en Angleterre, où seul le genre du portrait est accepté. L'historique du mécénat en Angleterre indique clairement la primauté de ce genre de Holbein à Van Dyck<sup>10</sup>. Rappelons également le goût anglais pour les miniatures de Nicolas Hilliard et celles d'Isaac Oliver. Dans sa préface au lecteur, Haydock dressait un constat édifiant sur l'ignorance de ses contemporains en matière d'art : "*My final reason is plaine : the increase of knowledge of the Arte ; which though it never attained to any great perfection amongst us (...) yet is it much decayed among the ordinarie sorte*". Sa traduction s'adresse autant au spectateur d'une œuvre qu'à l'artiste : "*I have taken the paines, to teach the one to judge and the other to work*". Il semble d'ailleurs que l'unique tableau vénitien présent en Angleterre avant le règne de Jacques soit le portrait de Philippe II par Titien, envoyé en 1553 à Marie Tudor, future épouse du roi d'Espagne<sup>11</sup>. Au cours de ses déambulations dans la ville, Coryate mentionne la présence de plusieurs portraits de Jacques I<sup>er</sup> au Rialto et dans la galerie extérieure du palais ducal, ainsi qu'un portrait de Paolo Sarpi. En l'absence de tout commentaire sur leur facture, ces tableaux sont exclusivement perçus sous un angle politique et religieux. Ils fournissent l'occasion, pour le visiteur, de faire la louange du roi et du moine servite, symbole de la lutte contre la domination pontificale.

- 12 Lorsque Coryate est confronté à la richesse picturale du palais des doges, son analyse est souvent partielle, voire erronée, car il n'en perçoit pas systématiquement la symbolique ou l'efficacité. Levant les yeux vers l'oval central du plafond de la salle du Grand Conseil (*Maggior Consiglio*), qui figure « L'Assomption de la Vierge » (1584) du Tintoret, il privilégie l'interprétation divine et oublie la correspondance entre la Vierge Marie et la ville de Venise, pourtant si fréquente dans les arts vénitiens, qui exaltent les gloires de la cité. L'attention qu'il porte aux couleurs de la ville disparaît quand le voyageur commente des tableaux et l'on ne trouve aucune mention du *colorito* que Vasari avait opposé au *disegno* florentin. Il est d'ailleurs étonnant que Coryate ne mentionne pas les guides et en particulier, le célèbre « *Tutte le cose notabili che sono in Venezia* » rédigé par Francesco Sansovino (première édition de 1556, 20<sup>e</sup> édition en 1606) qui offrait aux visiteurs une aide précieuse pour accéder à l'altérité artistique de la ville. Ces erreurs montrent combien l'acquisition du langage artistique d'un pays étranger, à l'instar de la langue étrangère, ne peut que s'inscrire dans la durée.
- 13 Il est pourtant fort probable que Wotton a prodigué à Coryate les conseils indispensables à une pleine compréhension des œuvres. Lors du premier mandat de Wotton de 1604 à 1610, la résidence de l'ambassadeur devint très rapidement un lieu d'apprentissage de la culture artistique vénitienne. Wotton était à la tête d'une coterie de fins connaisseurs de la peinture vénitienne, les pionniers dans ce domaine. Or, le seul exemple de la séquence vénitienne des *Cruditities* où Coryate témoigne du rôle éducatif de Wotton ne concerne pas la peinture, mais une sculpture en porphyre gravée dans un angle du mur d'enceinte du palais ducal relatant les fortunes de quatre frères albanais (191).

I confess I never read this history, but many Gentlemen of very good account in Venice both Englishmen and others reported it unto me for an absolute truth. And sir Henry Wotton himselfe our Kings most Honorable, learned and thrice-worthy Ambassador in Venice counselled me once when he admitted me to passe with him in his Gondola [...] to take speciall observation of those two couples of men

with sawchons or curtlexes by their sides, pourtayed in the gate wall of the Duke Palace, as being a thing most worthy to be considered (190).

- 14 L'histoire relate que deux des frères étaient restés sur le bateau tandis que les deux autres se rendirent dans la ville, chaque couple tentant de concevoir un moyen de se débarrasser de l'autre afin de s'emparer de toutes les richesses qu'ils avaient accumulées avant leur arrivée. Cette conspiration intestine se termina par la mort des quatre frères lors d'un banquet où ils périrent empoisonnés et à l'issue duquel la ville de Venise s'empara de leurs biens : "*which was the first treasure that ever Venice possessed, and the first occasion of enriching the estate*" (190). Coryate se fait ici l'interprète d'une littérature orale qui participe des origines de la richesse de la ville et atteste dans une perspective culturelle du lien très fort qui unit la ville à l'art, puisque la sculpture symbolise la volonté de Venise d'offrir un mémorial aux frères albanais. Dans le récit de Coryate, la relation entre texte et image relève de la légende au double sens de fable et d'inscription. À la différence des autres monuments à partir desquels Coryate retranscrit inlassablement épigraphes et épitaphes, le voyageur est confronté à l'absence de texte et contraint de s'entourer de précautions vis-à-vis de son lecteur. Plus que le rôle de conseil attribué à l'ambassadeur, c'est celui de garant d'une histoire vraie qui est mis en exergue. Le recours au nom de l'ambassadeur vise essentiellement à cautionner l'authenticité d'un texte que Coryate n'a pas lu, comme si l'identité anglaise de Wotton venait ici compenser le manque de sources écrites.
- 15 Il arrive en effet que Coryate émaille son récit de remarques par lesquelles il revendique son identité anglaise. La méthode comparatiste<sup>12</sup> adoptée par le voyageur laisse percevoir différentes approches, selon qu'il vise à établir une simple analogie anglo-vénitienne ou, *a contrario*, à donner la préférence à sa nation. Par exemple, sa visite de la collection d'antiquités léguées à Venise par le Cardinal Grimani exposée dans la bibliothèque Marciana (témoignage du goût des vénitiens pour les collections d'art), lui fournit l'occasion de comparer le jeune homme qui lui sert de guide au gardien des monuments de Westminster, comme s'il souhaitait également rappeler l'existence du patrimoine national au souvenir du lecteur ("*All these notable antiquities I saw in that chamber, where a certain fellow pointed out the particulars to me, like the keeper of our monuments at Westminster*" 180). De façon assez inattendue, la rhétorique encomiastique change de camp lorsqu'il évoque le pavement de la Piazza :

This part of the Piazza together with all the other is fairly paved with bricke, which maketh a shew faire enough ; but had it been paved either with diamond pavier made of free stone, as the halles of somme of our great Gentlemen in England are, (amongst the rest that of my Honorable and thrice-worthy Meccenas Sir Edward Phillips in his magnificent house of Montague, in the County of Somerset within a mile of Odcombe my sweet native soile) or with other pavier ex quadrato lapide, which we call Ashler in Somerseshire, certainly it would have made the whole Piazza much more glorious and resplendent then it is (175).

- 16 Le discours n'est plus à proprement parler nationaliste, il prend des accents régionalistes, en faisant l'éloge de la pierre de taille utilisée dans le Somerset. Faut-il prendre à la lettre cette critique esthétique ou s'agit-il d'une occasion pour Coryate de

chanter les louanges de sa terre natale et de son protecteur ? Il paraît difficile de trancher. Qu'en est-il encore de la bonne foi du voyageur lorsqu'il émet des réserves relatives au Rialto, qui, selon Coryate, est inférieur à la Bourse de Londres (169), érigée par Thomas Gresham en 1566. La description de l'édifice au détriment de Venise atteste, non seulement d'un parti pris nationaliste, mais aussi, de la réalité de la prééminence économique de l'Angleterre au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Un dernier exemple retiendra notre attention car il pose la question cruciale de la relation entre image et superstition. Coryate se propose de ramener à trois items la liste des merveilles que le voyageur diligent doit privilégier lors de sa visite de la basilique Saint Marc. Il s'agit tout d'abord du corps de Saint-Marc rapporté d'Alexandrie par des marchands, vient ensuite l'Évangile écrit de sa propre main et enfin un tableau représentant la Vierge Marie :

The third is the picture of the Virgin Mary, which they say was made by S. Luke the Evangelist: but this is altogether uncertaine whether Luke were a painter or no. That he was a Physition we reade in the holy Scriptures, but not that he was a painter. The picture is adorned with exceeding abundance of precious stones, and those of great worth; and the hue of it doth witness that it is very ancient. It was my hap to see it twice.

- 17 Coryate affiche dans un premier temps un certain scepticisme quant à la paternité du tableau et renvoie le lecteur à la Bible (Col.4.14) puis il s'appuie sur l'expérience et sur l'observation pour se démarquer de la scène de superstition dont il fut le témoin oculaire. Lors de la fête de l'Assomption, le tableau fut sorti de la basilique et exposé lors de la procession afin que la pluie tombe sur la ville :

For mine owne part, I have had some little experience of it, and therefore I will censure the matter according as I finde it. Surely that either pictures or images should have that vertue to draw droppes from heaven, I never read either in Gods words, or any authentick Author. So that I cannot be induced to attribute so much to the vertue of a picture, as the Venetians do, except I had seene some notable miracle wrought by the same. For it brought no drops at all with it : onely about two dayes after it rained (I must needs confess) amaine. But I hope they are not so superstitious to ascribe that to the vertue of their picture [...] Therefore except it doth at times produce greater effects then it did when I was in Venice, in my opinion that religious relique of our Ladies picture, [...] hath no more vertue in working miracles then any other that is newly come forth the painters shoppe (215).

- 18 En se présentant comme observateur détaché, rationnel, libre de toute croyance superstitieuse, Coryate apparaît en définitive capable de s'attacher à la beauté du tableau, à sa teinte (*hue*) ancienne, à son cadre, en refusant le caractère sacré de la figuration. Coryate ne cède pas à la tentation d'un discours iconoclaste, anti-papiste virulent. Il apprécie le rituel avec le regard d'un ethnographe qui essaie de percevoir l'autre dans toute son originalité. Son commentaire montre dans quelle mesure Coryate est en position de se dégager de l'aura mythique, mystique qui plane sur la ville. Sa

description édulcorée, tout en demi-teinte est tout à fait remarquable en ce qu'elle tranche avec le discours plus critique qui caractérise certains autres récits de voyage.

- 19 La vignette vénitienne témoigne de l'héritage artistique accumulé par la ville depuis ses origines et de la place que l'art y tient. L'édification de Venise dans l'imaginaire anglais devra désormais intégrer la matière artistique. Coryate dédie ses *Crudities* à Henry, Prince de Galles, le plus grand acquéreur de tableaux vénitiens avec Robert Cecil, comte de Salisbury durant la première décennie du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. Sa perception de l'art vénitien est représentative de la période qui précède l'arrivée à Venise de Thomas Howard, Lord Arundel en 1612<sup>14</sup>. C'est en effet après les funérailles du Prince Henry qu'il est possible d'évoquer l'existence d'un marché de l'art, comme l'attestent les collections du duc de Buckingham ou celles du comte de Somerset. Si Coryate se montre sensible à deux composantes majeures de l'art vénitien, diversité et couleur, l'importance de la lumière dans la ville et dans ses tableaux ne constitue pas encore un motif essentiel de la description de Venise. En dernière analyse, la Venise de Coryate relève à sa façon d'une esthétique bigarrée, telle une mosaïque, ou un alliage inédit de fragments lus, recyclés et d'annotations personnelles qui éclairent dans le même temps l'altérité de la ville et l'identité du voyageur.

## BIBLIOGRAPHIE

- AMES-LEWIS Francis, *The Intellectual Life of the Early Renaissance Artist*, New Haven : Yale University Press, 2000.
- BACON Francis, *The Major Works*, Oxford : Oxford University Press, 2008.
- BRACKEN Susan, "Robert Cecil as Art Collector", in Pauline CROFT (Dir.), *Patronage, Culture and Power. The Early Cecils 1558-1612*, New Haven : Yale University Press, 2002, 121-137.
- BORDE Andrew, *The First Book of the Introduction of Knowledge. 1555-1562*, Frederick J. Furnivall (ed.), London : Early English Text Society, Extra series 10, 1870.
- CHANEY Edward, *The Evolution of English Collecting : The Reception of Italian Art in the Tudor and Stuart Periods*, New Haven : Yale University Press, 2003.
- CORYATE Thomas, *Coryats Crudities, Hastily Gobled up in Five Monthes Travells [...]*, 1611, 2 vols, Glasgow : MacLehose, 1905.
- HALE John R., *England and the Italian Renaissance: The Growth of Interest in Its History and Art*, 1954, London : Fontana Press, 1996.
- HARINGTON John, "In Commendation of Master Lewkeners booke of the description of Venice, dedicated to the Lady Warwick", Febr. 1598, in Gerard KILROY (Dir.), *The Epigrams of Sir John Harington*, London : Ashgate, 2009.
- HÖLTGEN Karl Josef, "Richard Haydocke : Translator, Engraver, Physician", *Library* 33 (1978), 15-32.
- HOWARTH David, *Lord Arundel and his Circle*, New Haven : Yale University Press, 1985.

JONES-DAVIES Marie-Thérèse, « De Londres à Venise ou 'la connaissance par comparaison' », in *L'Image de Venise au temps de la Renaissance*. SIRIR 14, Paris : Jean Touzot, 1989, 115-137.

MORYSON Fynes, *An Itinerary Containing His Ten Yeeres Travell*, 1617, 4 vols, Glasgow, MacLehose, 1907.

WARNEKE Sarah, *Images of the Educational Traveller in Early Modern England*, Leiden : E. J. Brill, 1995.

## NOTES

1. Voir Sarah Warneke, *Images of the Educational Traveller in Early Modern England*, Leiden : E. J. Brill, 1995.
2. Francis Bacon, *The Major Works*, Oxford : Oxford University Press, 2008, 374-375.
3. Thomas Coryate, *Coryats Crudities, Hastily Gobled up in Five Monthes Travells [...]*, 1611, 2 vols, Glasgow : MacLehose, 1905. Toutes les références renvoient à cette édition.
4. J'emprunte la formule à Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau : La transparence et l'obstacle*, Paris : Gallimard, 1971.
5. Andrew Borde, *The First Book of the Introduction of Knowledge (1555 ?-1562 ?)*, in Frederick J. Furnivall (Dir.), London : Early English Text Society, Extra series 10, 1870, 181.
6. Fynes Moryson, *An Itinerary Containing His Ten Yeeres Travell*, 1617, 4 vols., Glasgow, MacLehose, 1907.
7. John Harington, "In Commendation of Master Lewkeners booke of the description of Venice, dedicated to the Lady Warwick", Febr. 1598, in Gerard Kilroy (Dir.), *The Epigrams of Sir John Harington*, London : Ashgate, 2009, 201.
8. John R. Hale, *England and the Italian Renaissance : The Growth of Interest in Its History and Art*, 1954, Londres : Fontana Press, 1996, 19.
9. Karl Josef Hölzgen, "Richard Haydocke : Translator, Engraver, Physician", *Library* 33 (1978), 15-32.
10. Edward Chaney, *The Evolution of English Collecting : The Reception of Italian Art in the Tudor and Stuart Periods*, New Haven : Yale University Press, 2003, 205.
11. Francis Ames-Lewis, *The Intellectual Life of the Early Renaissance Artist*, New Haven : Yale University Press, 2000, 189-207.
12. Voir Marie-Thérèse Jones-Davies, « De Londres à Venise ou 'la connaissance par comparaison' », in *L'image de Venise au temps de la Renaissance*. SIRIR 14, Paris : Jean Touzot, 1989, 115-137.
13. Susan Bracken, "Robert Cecil as Art Collector", in Pauline Croft (Dir.), *Patronage, Culture and Power. The Early Cecils 1558-1612*, New Haven : Yale University Press, 2002, 121-137.
14. Voir David Howarth, *Lord Arundel and his Circle*, New Haven : Yale University Press, 1985.

---

## RÉSUMÉS

Prématurément étouffée pour cause de réforme religieuse, la curiosité anglaise suscitée par les arts italiens connaît un regain d'intérêt sous le règne de Jacques I<sup>er</sup>. Cet article se propose d'étudier la spécificité de cette curiosité pour les arts vénitiens au prisme des *Crudities* (1611) de Thomas Coryate. Au-delà de la lecture livresque de Venise, le voyageur insère des commentaires personnels qui témoignent de la radicale nouveauté de ce qu'il découvre. Bien que la volonté d'exhaustivité manifeste transforme ces récits en un répertoire architectural et pictural parfois fastidieux, des tentatives d'analyse affleurent cependant qui permettent d'apprécier la capacité du voyageur à appréhender la nouveauté. L'étude des prémices d'une réflexion esthétique anglaise permettra également de montrer dans quelle mesure l'interprétation des images est soumise à des marges d'erreurs. Enfin, le rôle déterminant que joua Henry Wotton, ambassadeur anglais à Venise durant cette période, sera étudié dans une perspective de transmission culturelle et artistique.

While British curiosity for Italian arts was stifled during the post-Reformation period, there was a renewed interest in this field under James I's reign. This paper explores the prominent features of British curiosity for Venetian art as exemplified in Thomas Coryate's *Crudities* (1611). Beyond the traveller's learned account of the city, his personal comments testify to the radically new world he discovers. Although the evident willingness for comprehensiveness sometimes turns the narrative into a tedious collection of architectural and pictorial data, attempts at analysis crop up however, shedding light on the way novelty is apprehended. Studying Coryate's early modern response to art will also reveal to what extent the interpretation of images may lead to misreadings. Finally, the crucial role played by Henry Wotton – the English ambassador to Venice at the time – will be examined from the perspective of cultural and artistic transmission.

## INDEX

**Keywords :** Thomas Coryate, Venice, art, Wotton Henry, text/image relationships, travel writing

**Mots-clés :** Thomas Coryate, récit de voyage, Venise, arts, Henry Wotton, texte et image

**Index chronologique :** 17th century / XVIIe siècle

**Index géographique :** Great Britain / Grande-Bretagne, Venice / Venise

## AUTEUR

### ANNE GEOFFROY

Anne Geoffroy est professeur agrégé à l'Université de Versailles-St Quentin. Elle a soutenu une thèse en 2008, intitulée « La Genèse d'une fascination. Représentations culturelles de Venise dans l'Angleterre de la première modernité 1549-1642 ». Sa recherche se situe au croisement de la littérature, de l'histoire des idées et des représentations. Elle a publié des articles sur Stephen Gosson, George Gascoigne, Thomas Nashe et Robert Greene.

# Le concept de « Britishness » dans les emblèmes de Henry Peacham (1612) : vers une reconquête identitaire ?

*Reconquering Identity? The Issue of “Britishness” and the Emblems of Henry Peacham (1612)*

Julie Corre

---

- <sup>1</sup> *Minerva Britannia* sort des presses londoniennes en 1612. Œuvre composite, variée et riche, ce livre d'emblèmes est composé par l'emblémiste Henry Peacham. Dédié au jeune prince Henri, fils aîné du roi Jacques, le recueil propose une analyse politique des premières années du règne anglais de Jacques. L'auteur endosse également le rôle de conseiller du jeune Henri en lui prodiguant de nombreux conseils afin que celui-ci se prépare à succéder à son père, faisant ainsi de *Minerva Britannia* un véritable « miroir aux princes ». Enfin, l'artiste pose également la question de l'identité britannique dans un pays où l'union avec l'Écosse n'est pas sans susciter un certain nombre de critiques. On retrouve, parsemés çà et là, des emblèmes traitant de la question identitaire à plusieurs niveaux. L'emblémiste s'interroge à la fois sur les liens qu'entretient l'île avec ses voisins du Continent, puis sur les rapports entre les différents pays qui la composent, afin de proposer sa propre vision de ce qui constitue véritablement l'identité britannique. Nous verrons que c'est à travers l'Histoire et un certain nombre de figures nationales que Peacham, qui veut fédérer les peuples de l'île autour de valeurs communes, croit voir poindre l'essence même d'un esprit britannique. Il s'agira dans un premier temps de cerner quelle relation l'Angleterre entretient avec ses voisins continentaux et nous examinerons à ce sujet la notion d'insularité comme étant constitutive d'un esprit « britannique », selon l'emblémiste. Notre réflexion nous amènera ensuite à considérer la question des liens qu'entretiennent entre eux les pays de l'île, c'est-à-dire l'Angleterre, le Pays de Galles et l'Écosse. Nous nous pencherons plus précisément sur le projet d'union entre les nations anglaise et écossaise afin

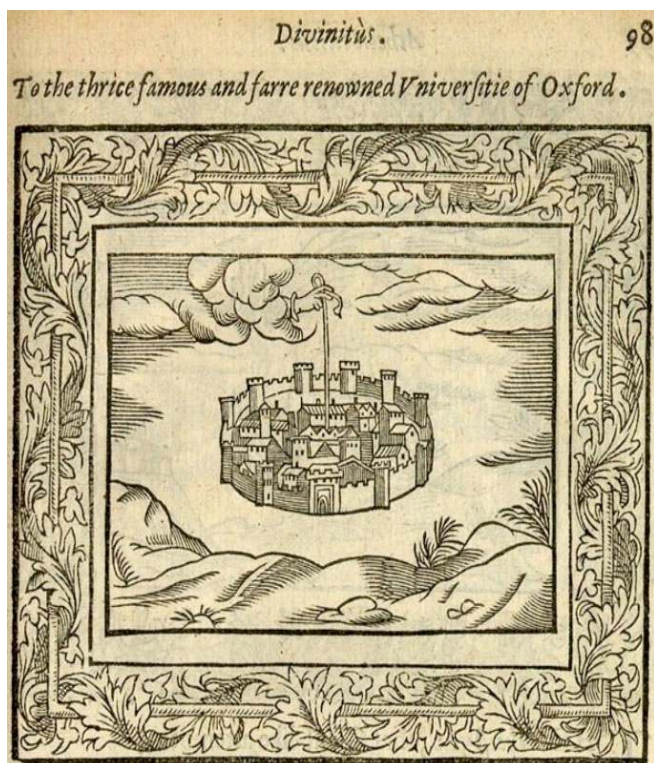
d'apprécier toute la complexité de la construction d'une nation « britannique ». Enfin, nous verrons comment Peacham tente de surmonter les obstacles liés à cette question de l'identité nationale en se tournant vers l'Histoire et en utilisant divers symboles et figures allégoriques afin de rassembler les peuples autour de valeurs éthiques qui définissent chez lui le cœur même d'une identité commune que l'on pourra appeler « britannique ».

## La nation face au Continent et la question de l'insularité

- 2 En Angleterre, si le XVII<sup>e</sup> siècle est celui des grands voyages vers le Nouveau-Monde et des premières implantations pèlerines, cet élan vers l'ouest s'accompagne paradoxalement et simultanément d'un profond désir de repli national. Si les regards se tournent vers l'ouest, la nation anglaise semble également s'interroger sur les propres limites de son territoire et notamment sur les liens qu'elle entretient avec les pays du Continent. *Minerva Britanna* est écrite à cette époque charnière, marquée par une soif impérialiste d'expansion transocéanique, comme l'attestent les nombreux voyages d'exploration et la création de Jamestown en 1607 en Virginie, mais également largement empreinte d'une revendication identitaire où se mêlent sentiment insulaire et quête d'indépendance, tant sur sur le plan culturel que politique.
- 3 Dans son adresse liminaire, le ton vindicatif d'Henry Peacham interpelle le lecteur. En effet, l'auteur déplore que les Anglais soient peu nombreux à se risquer à la composition emblématique. C'est là un fait déroutant pour l'auteur qui affirme, non sans une pointe de chauvinisme, que ses compatriotes sont « *je n'en doute point, aussi ingénieux et heureux à la tâche, que les meilleurs de ces Français ou Italiens* »<sup>1</sup>. L'enjeu de son œuvre est donc de démontrer que les artistes anglais peuvent rivaliser avec les plus grands emblémistes continentaux. Les accents nationalistes de *Minerva Britanna* semblent bien être au cœur de la genèse artistique de l'ouvrage. L'adresse au lecteur, texte capital pour qui tente de comprendre le message de l'auteur, permet d'affirmer que le projet artistique va bien au-delà du seul désir de composer un « miroir au prince ». Il ne s'agit pas non plus seulement de proposer une analyse politique des premières années du règne de Jacques I<sup>er</sup>. Keith Brown cite en effet *Minerva Britanna* lorsqu'il évoque la présence, dans un certain nombre de livres illustrés, de ce qui relève d'une pseudo « dimension britannique »<sup>2</sup>. Chez Peacham, il est cependant moins question de l'« identité britannique » en tant que telle que du potentiel artistique des Anglais, puisque le terme d'« *Englishman* », tel qu'il est utilisé par l'auteur, peut également désigner plus généralement l'ensemble des habitants des îles britanniques. Qu'en est-il donc de cet accent nationaliste et de la question connexe de l'identité nationale ? Selon Philipp Wolf, à la base de tout désir d'identité nationale, on retrouve un profond sentiment d'infériorité<sup>3</sup>. Wolf cite notamment Henry Peacham, non pas dans son rôle d'artiste emblémiste, mais en tant qu'éducateur. En effet, à l'époque de Peacham, il était encore mal vu d'écrire en anglais, langue encore parfois qualifiée de barbare, à l'inverse du latin, conçu comme la langue des élites et de la noblesse de plume. Cela ne manquait pas d'agacer Peacham qui revendiquait l'utilisation systématique de l'anglais. Dans l'adresse au lecteur, ce sentiment d'infériorité ne concerne pas la langue anglaise : « *Ainsi nous appellent-ils [les Italiens et les Français] Tramontani Sempii, simples d'esprit aux idées ennuyeuses, alors que cela n'a rien à voir avec le*

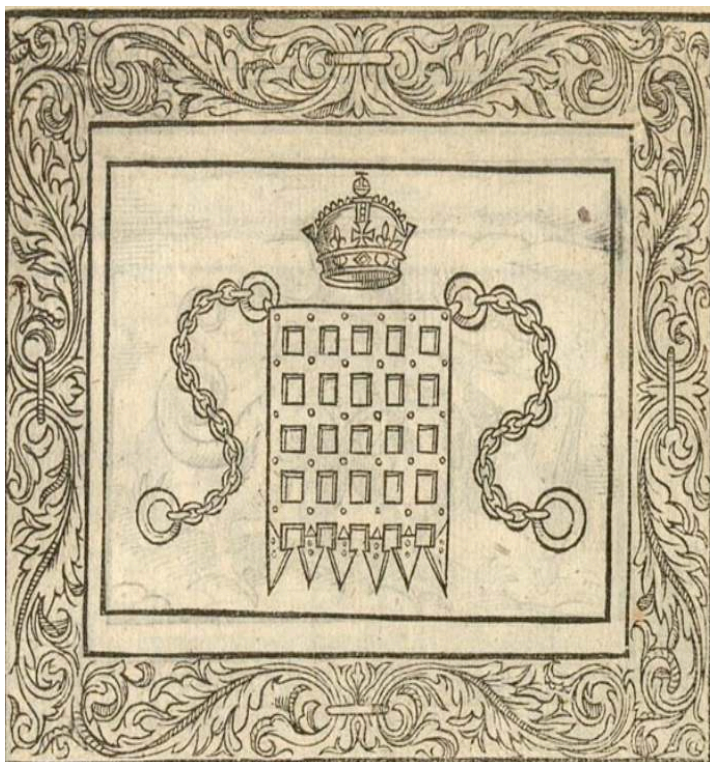


*climat, pas plus qu'avec notre constitution corporelle, comme ils le prétendent[...]»<sup>4</sup>. Les Anglais seraient-ils moins doués que leurs voisins continentaux à cause du climat ? L'auteur emblémiste s'insurge contre de telles idées. Non seulement il rejette ces stéréotypes aussi invraisemblables qu'infondés, mais il en vient à son tour à dévaloriser leurs auteurs. Or, le fait d'émettre des opinions péjoratives sur un autre groupe d'individus est également, selon Claus Uhlig, lié à la formation d'une identité nationale<sup>5</sup>. Les termes choisis par Peacham pour désigner ses voisins continentaux sont acerbes et caustiques : « [...] notre sol n'est pas assez stérile pour que l'on ait besoin d'emprunter à ces cervelles brûlées par le soleil le meilleur de notre création »<sup>6</sup>. Le lecteur lit bien, dans cette adresse qui lui est destinée, le caractère vindicatif de l'auteur qui veut non seulement louer la grandeur de son pays, mais encore creuser un fossé assez profond avec le Continent, condition *sine qua non* à la valorisation d'une production artistique nationale. C'est sur ce point qu'en considérant l'œuvre de Peacham, le lecteur comprend que son désir d'indépendance vis-à-vis du continent demeure chimérique, particulièrement en ce qui concerne la production emblémique, laquelle est encore largement tributaire des grands emblémistes continentaux comme Alciat, Cesare Ripa ou d'autres théoriciens de l'image. Cependant, si Peacham se réclame des plus grands, en citant notamment ses sources dans les marges de ses emblèmes, il n'est pas anodin qu'il fabrique lui-même ses propres plaques de bois. En effet, il rompt ainsi avec une pratique très répandue qui voulait que les emblémistes anglais empruntent les plaques d'artistes continentaux et se contentent de les copier, créant de la sorte un rapport de dépendance qui contredisait le désir d'indépendance créatrice exprimé par Peacham. On voit bien à travers quelques extraits de cette adresse au lecteur que l'auteur souhaite non seulement mettre en avant le fait que l'Angleterre n'est pas en reste dans le monde de la création, mais qu'il désire également – à travers divers emblèmes – exprimer la fierté qu'il ressent pour son pays en soulignant ce que celui-ci peut avoir d'exceptionnel. Dans l'emblème 98, qui a pour sujet principal l'université d'Oxford, l'emblémiste cherche par exemple à prouver que cette dernière est un véritable modèle pour le reste de l'Europe.*

Fig. 1 : Emblème 98<sup>7</sup>

- 4 Cette main qui sort des nuages est celle de Dieu. Il semble ainsi exposer aux yeux du monde ce joyau de connaissance et d'érudition qu'est l'Université d'Oxford. Les vers de l'artiste sont tout aussi laudatifs : « [...] que l'Europe puisse admirer la gracieuse lumière qui brille sur ton front »<sup>8</sup>. Tout cela nous amène à croire qu'en effet, les Anglais ne sont pas ces « simples d'esprit aux idées ennuyeuses » dont parlent les peuples latins. Ils écrivent également de bons recueils d'emblèmes, savent désormais produire leurs propres plaques de bois et brillent à travers l'Europe grâce à leur érudition.
- 5 Cependant, la « guerre froide » entre l'île et le continent ne semble pas se jouer uniquement sur un terrain artistique ou philosophique. En effet, à de nombreuses reprises dans *Minerva Britanna* le lecteur comprend que les rapports ont souvent été tendus avec les pays du Continent et que les choses n'ont pas beaucoup changé en ce début de XVII<sup>e</sup> siècle. Ce désir d'indépendance de la part de l'Angleterre est également une des interprétations du schisme anglican. Selon Jenny Wormald, en affirmant le caractère impérial du royaume d'Angleterre, l'Acte de restriction des appels de 1533, souligne que celui-ci n'est en aucun cas soumis à une autorité extérieure, quelle qu'elle soit<sup>9</sup>. Dans les emblèmes de Peacham, il s'agit de véritables rapports de force avec le Continent. Un des *leitmotifs* du *Minerva Britanna* est cet appel au repli sur soi, et cette invocation princière qu'il faut protéger son royaume avant tout des invasions étrangères. Peacham reprend ainsi dans son emblème 31 la fameuse herse de Beaufort, emblème du roi Henri VIII.

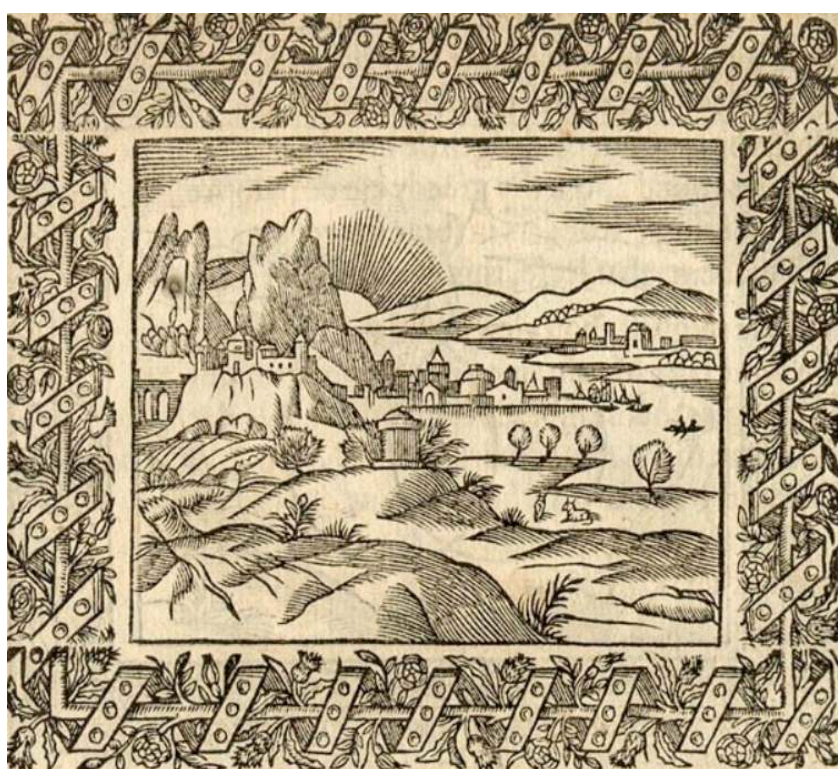
Fig. 2 : Emblème 31



- 6 Destinée au roi Jacques, l'injonction est sans équivoque : « *Soyez envers votre royaume comme cette herse* »<sup>10</sup>. L'heure est à la protection de son peuple. Voilà le message d'Henry Peacham. Ces rapports tendus avec le Continent sont également liés au caractère insulaire du royaume. Dans près d'un cinquième des emblèmes du recueil on peut remarquer la présence du motif aquatique. L'insularité qui caractérise le royaume d'Angleterre, ou plus exactement la Grande-Bretagne, est évidemment une donnée purement géographique. Cependant, celle-ci semble bien avoir un rôle important à jouer dans la construction d'une identité nationale. Ce caractère insulaire – qui semble faire la force de la nation – est cependant perçu négativement par certains. L'humaniste italien Battista Guarino, au XV<sup>e</sup> siècle, insistait sur les conséquences de cette insularité et affirmait que cet isolement était néfaste pour la nation anglaise, car celle-ci se trouvait ainsi « en dehors du monde » et des principaux pôles intellectuels et artistiques du Continent<sup>11</sup>. À l'inverse, le journal de bord du baron d'Offenbach, Georg von Schwartzstät, lors de sa traversée de la Manche en 1609, s'extasie devant « *la plus grande île du monde* »<sup>12</sup>. Lorsqu'il visite Canterbury, l'absence de fortification retient tout particulièrement son attention et le baron conclut que la ville n'en a pas besoin car « *la mer sert de mur* »<sup>13</sup>. En Angleterre, l'insularité, véritable bénédiction des dieux, est très largement célébrée. En 1611, John Speed fait publier *The Theatre of the Empire Great Britain*. Ses vers sont élogieux :
- Fleuris, belle Albion, gloire du Nord,  
Chérie entre les bras de Neptune,  
Tel un joyau, te voilà coupée du monde  
Afin de mieux te préserver et te défendre de tous les maux<sup>14</sup>.
- 7 On retrouve bien cette idée que l'insularité est synonyme de salut, de protection contre les ingérences étrangères, ce qui nous renvoie à notre point de départ, c'est-à-dire à ce fait que le XVII<sup>e</sup> siècle est également marqué par un fort désir de repli national. Un

autre poète, Ben Jonson, un des grands favoris de Jacques I<sup>er</sup>, brille lui aussi par sa verve encomiastique. Ainsi dans *The Masque of blackness* de 1605, il décrit la Grande-Bretagne comme « un monde coupé du monde »<sup>15</sup>. L'œuvre de William Camden, *Britannia*, reprend également le topos de l'île. Publiée pour la première fois en 1586, cette œuvre propose une description historique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Décrivant ce qu'il nomme « *Britaine* », Camden en souligne notamment l'isolement. Il s'émerveille devant ces îles britanniques qui sont, selon lui, incomparables<sup>16</sup>. Si la Grande-Bretagne se distingue par cette mer qui la tient à l'écart du Continent, elle est également décrite comme fertile, et présentée comme un véritable Eden. Dans *Minerva Britanna*, de nombreux emblèmes concernent le monde paysan et dépeignent une terre aux ressources abondantes. L'emblème 89 rend hommage à William Stallenge, premier anglais à avoir développé la production de soie en Angleterre. Dans l'emblème 185, le monde de la ville est déprécié au bénéfice de la campagne qui apporte à l'homme tout ce dont il a besoin.

Fig. 3 : Emblème 185



- 8 L'image, extrêmement chargée, présente un pays au relief varié comme l'attestent les montagnes sur la droite, les collines à gauche, la plaine et les étendues d'eau au centre et à gauche. Les villages se mêlent aux champs cultivés (à droite) et la présence de bétail (en bas à gauche) atteste de la variété de l'agriculture britannique. Cet emblème aux accents bucoliques corrobore ce qui est dit par ailleurs de la richesse du sol insulaire. Comme l'écrit Samuel Daniel : « *les côtes de Cambria, belles et agréables, découvertes par surprise, en ce printemps déjà mûr, abondaient de richesses en tous genres* »<sup>17</sup>. Parfois décrite comme un jardin clos, un *hortus conclusus*<sup>18</sup>, l'île est très souvent dépeinte comme un véritable Eden. C'est notamment le cas chez Robert Greene dans son œuvre *The Spanish Masquerado* (1589)<sup>19</sup>. Vivant sur une terre fertile, riche et suffisamment abritée des remous du Continent, le peuple anglais semble ainsi jouir

d'une existence paisible, que seul un isolement pérenne saura garantir. Le message de Peacham va dans ce sens, sans aucun doute, à une époque où la conquête du Nouveau-Monde est encore un enjeu important et où l'empire britannique peut gagner en envergure. L'heure est à la construction nationale, à l'élaboration d'un empire interne fort, capable de soutenir une entreprise transocéanique à la hauteur des aspirations du roi.

## Un royaume composite, une identité unique ?

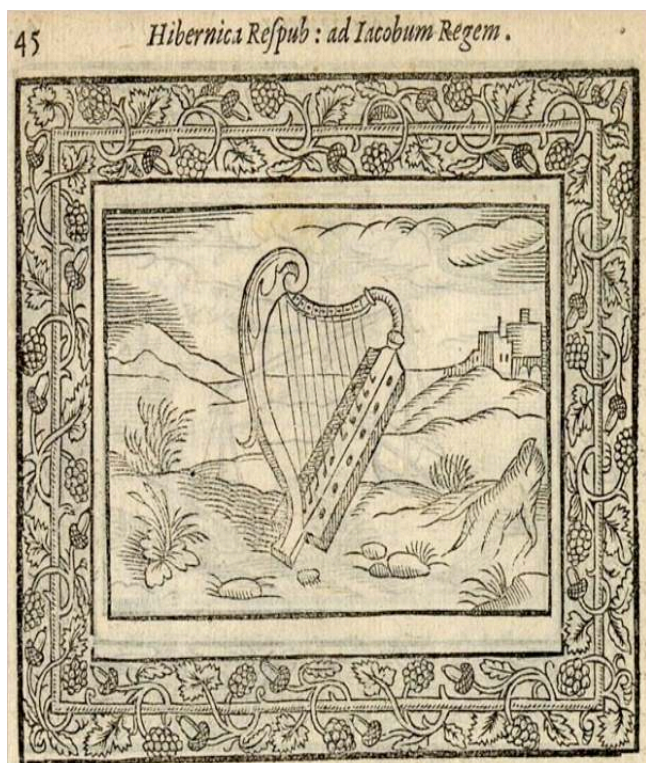
- 9 Jusqu'ici, nous nous sommes penchés sur le développement d'un patriotisme anglais chez Peacham, puis nous avons considéré la Grande-Bretagne en tant qu'île, sans pour autant nous attacher à décrire les relations intra-nationales, c'est-à-dire les liens qu'entretiennent entre eux les différents « pays » de l'île, à savoir l'Angleterre, le Pays de Galles et l'Écosse. Car si la nation cherche à prendre de la distance avec le Continent et à démontrer sa grandeur, elle sait qu'elle abrite en son sein des conflits fratricides qu'elle doit impérativement résoudre si elle veut constituer un empire capable de soutenir une expansion transocéanique durable. Comment un pays qui connaît les dissensions et les guerres intestines peut-il prétendre conquérir le Nouveau-Monde ? Si la question galloise semble être réglée depuis 1536<sup>20</sup>, le problème de l'Écosse se pose à nouveau dès 1603 lorsque Jacques VI d'Écosse devient Jacques I<sup>er</sup> d'Angleterre. Pour le roi, le projet d'Union va devenir une véritable croisade, puisque Jacques est désireux de voir s'unir non seulement les armes mais également les cœurs de deux pays aux relations si conflictuelles.
- 10 *Minerva Britanna* propose une analyse politique du début du règne de Jacques puisque le recueil est publié en 1612. À tour de rôle, les questions de politique intérieure, étrangère, économique, religieuse sont scrutées par l'emblémiste. Dans cet ouvrage de propagande, Peacham s'efforce de présenter sous le meilleur jour les projets du roi : c'est notamment le cas du projet d'Union. Afin de faire accepter un projet qui n'allait pas de soi, l'emblémiste use d'un certain nombre d'arguments. Ainsi rappelle-t-il à ses lecteurs que l'Union entre l'Écosse et l'Angleterre est voulue par Dieu. C'est notamment l'objet de l'emblème 12.

Fig. 4 : Emblème 12



- 11 Cette main qui sort des nuages est celle de Dieu qui arrose un plant bigarré, mêlant plant de chardon et de rosier, tous deux symboles respectifs des nations écossaise et anglaise. Le titre de l’emblème est révélateur (« *Quae plantavi irrigabo* ») puisqu’il signifie littéralement « *j’arroserai ce que tu as planté* ». Cette phrase biblique permet à l’emblémiste de montrer à ses lecteurs que le projet d’Union est béni par Dieu. En effet, on la retrouve dans la première lettre aux Corinthiens : « *Moi, j’ai planté, Apollos a arrosé ; mais c’est Dieu qui donnait la croissance. Ainsi donc, ni celui qui plante n’est quelque chose, ni celui qui arrose, mais celui qui donne la croissance : Dieu* »<sup>21</sup>. Comment peut-on alors s’opposer au dessein de Dieu ? Si celui-ci désire cette Union, c’est que celle-ci est bonne pour tous. L’emblémiste s’appuie ensuite sur un autre argument, citant l’exemple de l’Irlande. C’est le cas dans l’emblème 45.

Fig. 5 : Emblème 45



- 12 Les vers qui accompagnent l’emblème sont sans équivoque :

Alors même que je baignais dans mon propre sang,  
 Et ne produisais rien que de rudes et diaboliques sons :  
 Et que je n’avais d’autre espoir que celui des Cieux  
 Grand Souverain, vous avez eu pitié de mes blessures  
 Vous m’avez réparée et avec une clef d’ivoire  
 Avez réaccordé mes cordes qui s’étaient détendues ou qui avaient cassé<sup>22</sup>.

- 13 Jacques est ainsi célébré comme le providentiel luthier qui a sauvé cette pauvre terre d’Irlande. Pour le roi, l’annexion de la terre irlandaise est un de ses plus grands succès. Voici notamment ce qu’écrit Michael Drayton, dès 1603, au sujet de la question irlandaise: « *Ton royaume d’Irlande, une terre bien fertile, assujettie par ta main glorieuse* »<sup>23</sup>. Présentant ainsi le succès de l’entreprise jacobéenne de l’autre côté de la mer irlandaise, Peacham vise à rassurer le peuple écossais sur les bénéfices qu’il saura tirer de cette association salvatrice si l’Union devenait réalité. La tâche est cependant ardue. Le projet d’Union ne semble en aucun cas faire l’unanimité, d’où ce besoin réel de propagande. Au-delà des grandes différences entre les deux pays – lesquelles sont totalement occultées par le roi ainsi que par les artistes œuvrant en faveur du projet d’union – les peuples ne s’aiment pas. Or sans amitié, pas d’union véritable. Des deux côtés règnent méfiance et suspicion quant à ce projet d’union. Comme l’explique Henry Spelman, au sujet des craintes du peuple anglais :

[...] nombre de leurs nobles et éminents gentilshommes tenteront de s’immiscer au sein de la Cour. Et ils auraient raison car qui ne désire pas jouir de l’influence du Prince ? Mais nous verrons nos maisons, nos terres, nos biens nous échapper, la Cité de Londres et les campagnes seront repeuplées d’Écossais et la Cour en sera remplie. Et comme ils ont la permission du prince de quémander et que les lois leur donnent le droit de se servir, non seulement obtiendront-ils le droit de s’établir et

d'hériter aux quatre coins de l'Angleterre, mais ils pourront siéger au sein du gouvernement<sup>24</sup>.

- 14 Objets d'un certain nombre de préjugés, les Écossais étaient le plus souvent indésirables sur le sol anglais. Comme le dit très justement J. D. Mackie, ils demeuraient non seulement des étrangers en Angleterre, mais de surcroît, de « *bien impopulaires étrangers* »<sup>25</sup> ! En Écosse, on voyait l'Union comme une ultime étape dans le processus de colonisation anglaise des îles britanniques. Avec une certaine lucidité, les Écossais évoquaient les cas de l'Irlande et du Pays de Galles afin de montrer que derrière l'Union, il y avait bien une volonté d'expansion territoriale et politique. Comme le souligne Roger A. Mason : « *on a clairement l'impression que l'année 1603 a été perçue, et l'est peut-être toujours, comme celle de l'absorption pure et simple de l'Écosse dans un système impérial anglais en pleine expansion* »<sup>26</sup>. Le véritable défi pour Peacham (comme pour tous ceux qui voulaient faire accepter ce projet des deux côtés de la frontière anglo-écossaise) était de souligner les éléments fédérateurs qui pourraient rassembler les deux patries et montrer qu'au-delà de leurs différences, les deux pays avaient bien des choses en commun. Pour ce faire, Peacham a recours à la fameuse métaphore du mariage, également exploitée par le roi lui-même. Nous avons déjà vu comment les pieds de chardons et de rosiers se mêlaient afin de ne former qu'une seule plante (fig. 4). Dans l'emblème 41 l'image d'union et de concorde est représentée par un myrte et un grenadier et a pour thème l'amitié entre les peuples voisins :

Fig. 6 : Emblème 41



- 15 Les vers de l'emblème plaident pour la bonne entente entre voisins, et visent à alimenter les arguments des unionistes. Ainsi lit-on dans le deuxième sizain :
- Ceci [l'union du grenadier et du myrte] nous montre la façon dont les voisins  
devraient s'unir  
Ensemble, dans l'amour amical



Et ne pas exercer leur hargne l'un sur l'autre,  
Tels des tyrans quand rien ne vient justifier une telle haine<sup>27</sup>.

- 16 L'enjeu dans cet emblème est de démontrer que la concorde entre les deux pays est non seulement possible, mais qu'elle va de soi, qu'elle est naturelle. Si certains invoquent la langue commune (éludant la question du gaélique et des dialectes écossais), d'autres affirment que l'Écosse et l'Angleterre partagent une même culture. Cependant, comme le rappelle Jane Dawson, si les Écossais étaient amenés à lire les mêmes textes, et donc, à penser comme leurs voisins anglais, ce n'était pas par choix, mais bien par obligation<sup>28</sup>.
- 17 Une des raisons susceptibles d'expliquer l'échec du projet d'union semble tenir à la manière dont le projet fut présenté tant aux Anglais qu'aux Écossais. Le roi n'a jamais été très clair sur ce qu'il souhaitait. *Quid* de la question du système législatif écossais, bien distinct de celui de son voisin du sud ? *Quid* de la question de l'Église ? Deux types d'Union sont possibles entre les deux pays. Selon J. H Elliott, en effet, l'union peut soit prendre la forme d'une incorporation (c'est le cas notamment du Pays de Galles qui jouit des mêmes droits que l'Angleterre), soit suivre un modèle dit *d'acque principaliter*, où chaque entité est traitée distinctement, même après l'acte d'union<sup>29</sup>. Pour Jacques, le modèle *d'acque principaliter* est meilleur<sup>30</sup>. Si donc l'union prévue avec l'Écosse n'entame en rien les spécificités culturelles, politiques, législatives et religieuses de celle-ci, on peut s'étonner qu'un certain nombre d'emblèmes proposent une approche qui rappelle l'union conclue avec le peuple gallois. L'image de l'emblème 11 montre les armes de cette Grande-Bretagne tant désirée par Jacques.

Fig. 7 : Emblème 11



- 18 On y voit deux lions soutenant une couronne impériale (couronne en forme de globe). Peacham (ou l'éditeur) nous indique dans la marge que l'un est rouge (celui de gauche)

et l'autre est de la couleur de l'or (celui de droite). Une autre indication dans la marge nous indique que les lions représentent les lions anglais et écossais. Or il semblerait que le lion n'ait jamais été le symbole de l'Écosse, mais uniquement celui de l'Angleterre. Dès son accession en 1603, l'union *de facto* entre les deux pays contraignit le roi à adopter de nouvelles armoiries. Ainsi, les armes de l'Angleterre qui représentaient deux lions, et celles de l'Écosse où figuraient deux licornes, furent entièrement remaniées, d'où les nouvelles armoiries souvent appelées « le lion et la licorne ». Or ici, on comprend bien que les armes ont été calquées sur le modèle anglais uniquement. Où est la licorne écossaise ? Le problème qui semble donc se poser est celui de la diversité au sein d'un royaume que le roi entend unifier. Comment concilier à la fois la nature essentiellement composite de ce royaume de Grande-Bretagne et la volonté d'unir un peuple aux coutumes très diverses sous un seul et même nom, celui de « Britanniques » ? Cependant, lorsque le nom de Grande-Bretagne fut choisi, il semble qu'il ait admis certaines distinctions. Ainsi, selon C. V. Wedgwood, on parlait de « *North Britain* » ou de « *South Britain* » pour désigner l'Écosse ou l'Angleterre<sup>31</sup>. En même temps, l'adoption d'un seul et même drapeau posait la question de l'ordre dans la superposition des croix de saint Georges et de saint André. Problème sans fin, puisque dans tous les cas, l'ordre adopté serait perçu comme un affront par le pays dont la croix se trouverait « écrasée » par celle de l'autre, et c'est bien ce qui advint lorsque la croix de saint George fut superposée à la croix de saint André<sup>32</sup>. Le cas des terres frontalières entre l'Écosse et l'Angleterre – communément appelées « *Borders* » – souleva également de nombreuses objections. En 1605, une commission royale fut créée afin de gérer les problèmes de ces fameuses « *Borders* ». Composée de cinq membres anglais et de cinq Écossais, la commission était censée prévenir toute rébellion, toute violence et maintenir la paix dans cette région frontalière. Mais il semble que les membres de cette commission n'aient jamais vraiment tenté de résoudre le problème, se contentant de prévenir tout débordement public<sup>33</sup>. De plus, le roi resta sans doute très évasif sur les questions qui intéressaient principalement les deux parties. En effet, rien n'était clair au sujet des lois écossaises et du système législatif anglais. Rien ne fut dit concernant la question de l'Église, ou le devenir de certains privilèges écossais. Si cette tactique avait le mérite de brouiller les pistes, le manque de précision eut raison de ce projet d'envergure qu'était l'Union.

- 19 On comprend donc que l'Union entre l'Écosse et l'Angleterre se soit heurtée à un certain nombre d'obstacles, qu'ils soient philosophiques, historiques, religieux ou simplement politiques. Il semble qu'une union égalitaire se soit surtout révélée impossible dans un royaume où l'Angleterre jouait le rôle principal et où l'Écosse aurait inévitablement été reléguée au second plan. Mariage de deux moitiés inégales, l'union anglo-écossaise ne pouvait que rencontrer une certaine opposition au sein même du Parlement anglais. C'est Nicolo Molin, ambassadeur vénitien en Angleterre, qui rapporte les objections anglaises, le 28 avril 1604, soit un an après l'accession de Jacques I<sup>er</sup>. Selon lui :

[...] les Anglais sont prêts à accepter, mais seulement à condition que les quatre grandes fonctions – Lord High Constable, Lord Chancellor, Lord Keeper et Lord Chamberlain – soient toujours occupées par des Anglais, et qu'aucun Écossais ne puisse être nommé à une fonction importante avant une période de douze ans [...] La deuxième difficulté est l'insistance des Anglais à ce qu'aucun pair écossais ne puisse être anobli en Angleterre alors que les Écossais réclament les mêmes droits à être anoblis que les Anglais [...]. La troisième difficulté est la revendication anglaise que l'Écosse soit taxée de la même façon que l'Angleterre [...] <sup>34</sup>.

- 20 On voit clairement l'attitude anglaise face à ce projet d'Union : d'un côté, ils désirent que l'Écosse soit logée à la même enseigne que l'Angleterre en matière de taxation de la population, mais de l'autre, ils souhaitent conserver leurs privilèges politiques et assurer leur place au sein du gouvernement. Ils veulent une union qui les arrange : une union à leur profit. De plus, l'Angleterre était tout à fait consciente d'être plus riche que son voisin du Nord. Pour les Anglais, l'union menaçait leur hégémonie car en s'alliant avec un voisin pauvre, quel(s) profit(s) pouvaient-ils espérer tirer de la situation ? Chez les Écossais, la peur de l'annexion alla croissant. Dans l'emblème 11 de Peacham, on voit bien comment le lion a remplacé la licorne, symbole de l'identité écossaise. Selon Jenny Wormald, l'union des couronnes n'a pas produit les effets attendus, mais elle a suscité la peur et la méfiance des deux côtés<sup>35</sup>. On peut cependant nuancer le propos en précisant que les Écossais ne nourrissaient pas les mêmes peurs que les Anglais. Il ne s'agissait pas pour l'Écosse de perdre son hégémonie, mais d'être littéralement engloutie, annexée, bafouée et reléguée au rang de colonie. Pour justifier ses craintes, l'Écosse pouvait s'appuyer sur le précédent que constituaient l'annexion du Pays de Galles et celle de l'Irlande et rappeler la manière dont le géant anglais avait conquis les pays voisins. Le projet d'Union visait donc à constituer un empire britannique, un État fort, mais qui serait dominé par l'Angleterre<sup>36</sup>. Lucides, les Écossais savaient qu'ils ne pourraient pas lutter contre un ennemi aussi puissant que l'Angleterre. Comme le dit Roger Mason, « *ils avaient suffisamment d'expérience et savaient très bien qu'ils partageaient leur couche avec un éléphant* »<sup>37</sup>.
- 21 Mariages d'inégaux et d'étrangers, mariage arrangé sans amour, le projet d'union semble porter en lui son propre échec. Les efforts du roi ou ceux de propagandistes tels que Peacham ne parvinrent pas à répondre aux objections formulées de part et d'autre, ni à rassembler les éléments fédérateurs qui eussent pu rendre cette union possible. Dans son recueil d'emblèmes, Peacham va donc avoir recours à un tout autre argument. En effet, seule l'Histoire peut apporter au projet d'Union une justification fédératrice. En démontrant que la Grande-Bretagne a existé par le passé et que l'Écosse et l'Angleterre partagent un passé commun, Peacham tente ainsi de montrer que l'identité nationale « britannique » n'est pas à construire, mais à retrouver.

## Justifications historiques et ethnogénisme : la reconquête identitaire

- 22 Les références au passé et les considérations ethnogéniques sont monnaie courante aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Dans les emblèmes de Peacham – comme c'est le cas chez de nombreux autres auteurs en ce début de XVII<sup>e</sup> siècle – les références ethnogéniques et les rappels à l'histoire vont permettre à l'emblémiste d'affirmer que les îles britanniques partagent une même histoire, et aussi que les habitants de la Grande-Bretagne sont tous issus de la même lignée, et qu'ils sont tous habités par les mêmes valeurs. C'est à ce prix qu'une ébauche d'identité nationale est possible. C'est donc vers le passé que l'emblémiste se tourne afin de trouver les éléments fédérateurs susceptibles de créer une cohésion entre les peuples de l'île.
- 23 Si les différents « pays » qui composent la Grande-Bretagne sont très différents les uns des autres, comme on a pu le voir, ils ont cependant souvent combattu dans le même camp. Dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, la Grande-Bretagne se rassemble derrière la

bannière de la doctrine protestante. Marquée par deux figures importantes, John Knox et James Stewart, l'Écosse ne fut pas épargnée par la vague luthérienne, même si la reine – Marie Stuart – demeura toujours catholique tout en essayant de réformer la *Kirk* écossaise dans le sens d'un protestantisme modéré. Son mariage avec James Hepburn suscita la colère de la noblesse écossaise qui se souleva contre la reine. Marie fut emprisonnée, puis elle s'exila en Angleterre et fut finalement exécutée en 1587. Pays catholique dont les liens avec la France avaient été relativement forts, l'Écosse devint ainsi un pays réformé, protestant, nettement moins modéré que son voisin du sud. Les deux pays ont donc au moins cette double caractéristique commune : leur rejet du Catholicisme et leur adoption, à quelques décennies d'écart, de la foi protestante. Dans son pamphlet en faveur du projet d'Union, John Gordon fait notamment référence à cette religion commune :

Sire, les peuples des îles de Grande-Bretagne n'étaient pas unis de par leur religion [...] mais ont longtemps été montés les uns contre les autres, dans une mer de discorde, de dissensions et de guerres cruelles, contre la volonté et la loi de Dieu [...] Mais à présent que la lumière de la parole de Dieu, la vraie vénération d'un seul Dieu a pris profondément racine en leurs cœurs sous le règne de la feuë Reine [...] ils n'ont plus qu'un seul cœur<sup>38</sup>.

- 24 Selon Gordon, l'union entre les deux pays est possible car tous deux sont protestants. Mais qu'en est-il du Pays de Galles ? Rattaché à l'Angleterre dès 1536, le pays subit les mêmes bouleversements religieux que l'Angleterre elle-même. Dès le milieu des années 1530, la réforme a pris pied en Angleterre et elle continue à se développer après la mort d'Henri VIII. La reine Élisabeth fait passer une loi prévoyant la traduction de la Bible et de la liturgie en gallois. Ainsi, en 1567, le *Book of Common Prayer* et le Nouveau-Testament sont traduits en langue galloise, ce qui facilite énormément le développement de la culture protestante au Pays de Galles. On peut donc dire qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, la Grande-Bretagne est entièrement protestante, bien qu'à des degrés divers. Cette caractéristique commune prend également la forme d'un vif sentiment anticatholique. Cette méfiance – pour ne pas dire cette haine – envers les Catholiques constitue d'ailleurs l'un des traits distinctifs de l'ébauche d'une identité nationale, comme l'a démontré Carol Z. Wiener<sup>39</sup>. Dans l'un de ses emblèmes les plus intéressants, Peacham a recours à une référence historique qui renforce cette analyse. En effet, dans l'emblème 108, l'image semble renvoyer à la défaite de « l'Invincible Armada » en 1588, dont on sait combien elle fut utilisée par les protestants dans leur lutte contre les catholiques.

Fig. 8 : Emblème 108



- 25 On y voit très clairement une femme repousser du pied un navire de la Renaissance. La femme – une reine puisqu'elle tient un sceptre – porte une cuirasse et ses cheveux détachés lui donnent l'apparence d'une guerrière. Cette image représente le refus de l'invasion. On peut donc, sans grand risque, supposer qu'il s'agit bien d'une représentation de cet épisode où culminent anti-catholicisme et haine des Espagnols. L'Écosse, l'Angleterre et le Pays de Galles ont tous un ennemi commun, à savoir le Pape et l'obscurantisme religieux qu'ils rattachent à la vieille Foi. L'emblème peut donc jouer un rôle fédérateur, puisqu'il est porteur de cet anti-catholicisme qui est un trait commun à tous les « britanniques ». Dans l'emblème 11, les vers incitent Écossais et Anglais à diriger leur force belliqueuse contre un « *ennemi commun* »<sup>40</sup>. C'est donc dans la lutte et le combat que l'esprit britannique semble pouvoir s'exprimer le mieux.
- 26 Si Henry Peacham choisit des emblèmes qui renvoient à des événements récents, il utilise aussi des symboles et des figures qui s'enracinent dans un passé bien plus lointain. L'objectif est clair : il s'agit en effet pour l'artiste de remonter à une époque où il n'y avait ni Écossais, ni Gallois, ni Anglais, mais une seule et même lignée, et où les peuples de l'île partageaient un ensemble de traits communs. Jean Seznec parle de « fables ethnogéniques ». Il explique en effet que l'ethnogénisme consiste à chercher dans le passé antique des témoins, des ancêtres, des « géniteurs »<sup>41</sup>. Or c'est bien ce que fait Peacham dans l'emblème 108 (Fig. 8). Dédié à Britannia, l'emblème évoque la libération du joug romain. En l'occurrence, Britannia ne désigne pas une personne mais la province qui recouvrait l'Angleterre, le Pays de Galles et le sud de l'Écosse. Pour les Romains, cette province constituait la limite septentrionale du monde connu après que Claudien, entre 43 et 47, eut conquis l'île et pris le titre de Britannicus. Dans l'emblème 108, il est donc question d'une libération, d'où ce pied qui repousse un bateau. Le

premier sizain de Peacham nous conte justement cette époque où la province Britannia était dirigée par les troupes romaines :

Les cheveux défaits, et telle une épouse explorée  
Repoussant un bateau, un sceptre à la main,  
Britannia est ainsi représentée dans les arts antiques,  
À l'époque où les Romains ont envahi sa terre<sup>42</sup>.

- 27 Ce que Peacham nomme allégoriquement Britannia est en réalité Boudicca ou Boadicée, l'épouse de Prasutagus, roi des Icènes, lequel légua son royaume à l'empereur romain vers 60. Ayant été humiliée par les Romains, Boadicée décide de provoquer un soulèvement populaire<sup>43</sup>. Attaquant tour à tour Colchester, puis les légions venues de Lincoln et enfin celles de Londres, les Icènes sont finalement battus par les Romains et la reine se donne la mort en avalant du poison. On comprend aisément que le symbole conserve toute sa force à l'époque de Peacham – celle d'une femme qui repousse l'envahisseur romain : l'allusion à Élisabeth est transparente. Pour Celeste Turner Wright : « *comme Zénobie (ou comme Élisabeth se confrontant à l'Armada), [Boadicée] s'est adressée à son peuple habillée telle une guerrière. Elle a mené bataille en réunissant non seulement des hommes, mais des milliers de femmes guerrières* »<sup>44</sup>. Pour Julie Crawford, la reine Boadicée est l'une des représentations allégoriques les plus évidentes de la reine Tudor<sup>45</sup>.
- 28 Mais il existe également une autre figure fédératrice dont use et abuse Peacham. Il s'agit bien entendu de la déesse éponyme, Minerve, qui donne son nom à l'ouvrage de l'emblémiste. Selon Celeste Turner Wright, elle fait partie de ces figures féminines exemplaires par leur courage et leur capacité à mener la bataille<sup>46</sup>. De plus, tandis que Boadicée est souvent décrite comme une femme bestiale, corpulente, d'aspect terrible, Minerve est au contraire louée pour son intelligence<sup>47</sup>. Il n'est pas interdit de penser que le titre de l'ouvrage contient un jeu de mots sur *Britannia/Britanna*, et que Peacham désigne ainsi obliquement l'épouse du roi, Anne. On voit comment les figures fédératrices que sont Boadicée, Minerve et même Élisabeth transcendent les considérations politiques soulevées par la question de l'identité nationale. Ce que ces figures représentent, ce sont des valeurs de bravoure, d'intelligence et d'indépendance. Peacham se sert donc de ces figures pour rassembler les peuples de l'île autour de ce nucléus de qualités dans lesquelles Écossais, Gallois et Anglais peuvent se reconnaître. Le but de Peacham était bien de démontrer qu'en forgeant une identité britannique commune, en créant une seule et même Grande-Bretagne, le roi ne faisait que respecter un schéma historique de continuité, que le schisme anglican était venu renforcer. Que ces figures soient des femmes et que *Minerva Britanna* puisse se lire comme un hommage à la reine Anne, invite à penser que ce sont ces femmes qui garantissent la continuité du lien. Si la femme est matrice, c'est-à-dire mère du peuple, elle devient, chez l'emblémiste, un véritable symbole national. Comme l'explique George L. Mosse « *la femme, en tant que symbole national, était la gardienne de la continuité et de l'immutabilité de la nation, l'incarnation de sa respectabilité* »<sup>48</sup>.

## Conclusion

- 29 C'est en sondant l'Histoire que Peacham, comme d'autres auteurs, tente de définir des traits britanniques distinctifs. Il espère ainsi forger un sentiment identitaire commun et rendre possible la construction d'un royaume unifié. Nous avons vu comment l'île de Grande-Bretagne au XVII<sup>e</sup> siècle est déchirée entre un désir d'expansion vers l'ouest et

un besoin de repli national. Ces mouvements simultanés d'expansion, d'inclusion, d'exclusion et d'extension font du XVII<sup>e</sup> siècle le siècle du rapport à l'Autre en Grande-Bretagne. Mais le rapport à l'Autre, ce n'est pas seulement le rapport à l'homme rouge, au sauvage d'Amérique. Pour les Anglais, c'est également l'appréhension des peuples qui les entourent, qu'ils soient continentaux ou qu'il s'agisse de leurs propres voisins du Nord. Si certains historiens affirment que l'identité britannique ne commença à se forger que bien plus tard, soit après la Guerre Civile pour Linda Colley<sup>49</sup> ou dans les années 1750 pour David Hayton<sup>50</sup>, il y a bien, chez Peacham et quelques autres auteurs, une quête de traits fédérateurs susceptibles de rassembler les peuples de l'île autour de valeurs communes, qu'il s'agisse de l'insularité, de l'anti-catholicisme ou de ces qualités morales qu'incarnent Boadicée, Minerve ou Élisabeth. Ce recours au passé, cet intérêt pour la tradition traduisent non seulement une quête de stabilité et de continuité, mais également un nationalisme latent qui cherche à s'exprimer autrement que dans le feu et le sang de la guerre.

---

## BIBLIOGRAPHIE

AKRIGG G. P., "England in 1609", in *The Huntington Library Quarterly*, Vol. 14, n°1, 1950.

BUSH Douglas, *Mythology and the Renaissance Tradition in English Poetry*, New York : W.W. Norton and Company, 1963.

CAMDEN William, *Britannia*, 1607, <<http://www.philological.bham.ac.uk/cambrit>>, consulté le 16 octobre 2014.

CARRIER Irène, *James VI and I, King of Great Britain*, Cambridge : Cambridge University Press, 1998.

DANIEL Samuel, *The order and solemnitie of the creation of the High and mightie Prince Henrie, eldest sonne to our sacred soueraigne, Prince of VVales, Duke of Cornewall, Earle of Chester, &c. As it was celebrated in the Parliament House, on Munday the fourth of Iunne last past. Together with the ceremonies of the Knights of the Bath, and other matters of speciall regard, incident to the same. Whereunto is annexed the royall maske, presented by the Queene and her ladies, on Wednesday at night following*, 1610.

ELLIS Steven G. et Sarah BARBER (Dir.), *Conquest and Union, Fashioning a British State, 1485-1725*, New York : Longman, 2001.

GORDON John, *England and Scotlands happinesse in being reduced to vnitie of religion, vnder our invincible monarke King Iames*, 1604.

GRABES Herbert (Dir.), *Writing the Early Modern English Nation, The Transformations of National Identity in Sixteenth and Seventeenth Century England*, Costerus New Series 137, Amsterdam : Rodopi, 2001.

MASON Roger A. (Dir.), *Scots and Britons : Scottish political thought and the union of 1603*, Cambridge : Cambridge University Press, 1994.

NEWTON Diana, *The Making of the Jacobean Regime, James VI and I and the government of England 1603-1625*, Woodbridge : The Boydell Press, 2005.

PEACHAM Henry, *Minerva Britanna or a Garden of Heroical Devises furnished and adorned with Emblems and Impresas of sundry natures, newly devised, moralized and published*, Londres : W. Dight, 1612.

SEZNEC Jean, *La Survivance des Dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance*, Londres : The Warburg Institute, 1999.

TURNER WRIGHT Celeste, "The Elizabethan Female Worthies", *Studies in Philology*, Vol. 43, n 4, 1946.

WEDGWOOD Cicely V., "Anglo-Scottish Relations (1603-1640)", *Transactions of the Royal Historical Society*, Fourth Series, Vol. 32, Royal Historical Society, 1950.

WIENER Carol Z., "The Beleaguered Isle : A Study of Elizabethan and Early Jacobean Anti-Catholicism", *Past & Present*, n°51, 1971.

WORMALD Jenny, "The union of 1603" in A. Roger MASON (Dir.), *Scots and Britons: Scottish political thought and the union of 1603*, Cambridge : Cambridge University Press, 1994.

WORMALD Jenny, "The Creation of Britain: Multiple Kingdom or Core and Colonies ?", *Transactions of the Royal Historical Society*, Sixth Series, Vol. 2, Royal Historical Society, 1992.

## NOTES

1. "They being, (I doubt not) as ingenious, and happy in their invention, as the best French or Italian of them all", sans numéro de page. Toutes les références à *Minerva Britanna* renvoient à l'édition citée en bibliographie, Henry Peacham, *Minerva Britanna or a Garden of Heroical Devises furnished and adorned with Emblems and Impresas of sundry natures, newly devised, moralized and published*, Londres : W. Dight, 1612.
2. Keith M. Brown, "The vanishing emperor: British Kingship and its decline 1603-1707" in Roger A. Mason (Dir.), *Scots and Britons : Scottish political thought and the union of 1603*, Cambridge : Cambridge University Press, 1994, 81.
3. Philipp Wolf, "The Emergence of National Identity in Early Modern England: Causes and Ideological Representations" in Herbert Grabes (Dir.), *Writing the Early Modern English Nation, The Transformations of National Identity in Sixteenth and Seventeenth Century England*, Costerus New Series 137, Rodopi : Amsterdam, 2001, 168.
4. Henry Peacham, *op. cit.*, "Hence they terme us Tramontani Sempii, Simple and of dull conceipt, when the fault is neither in the Climate, nor as they would have it, in the constitution of our bodies [...]", non paginé.
5. C. Uhlig, *op. cit.*, 98.
6. Peacham, *op. cit.*, "[...] nor our Soile so barren as that we neede to borrow from their Sunne-burnt braines, our best Invention".
7. Tous les emblèmes proviennent des *Special Collections de Middlebury College*, reproduits avec l'aimable autorisation de Timothy Billings. Ils sont disponibles à l'adresse suivante, <<https://archive.org/details/minervabritannao00peac>>, consultée le 9 mai 2015.
8. Emblème 98, §2 : "[...] that Europe may admire, the gracious Lampe that on thy brow doth shine".



9. Jenny Wormald, "The union of 1603", in Roger A. Mason (Dir.), *Scots and Britons : Scottish political thought and the union of 1603*, Cambridge : Cambridge University Press, 1994, 22.
10. Emblème 31, §2 : "Bee thou, as this Port-cullies, unto thine".
11. Douglas Bush, *Mythology and the Renaissance Tradition in English Poetry*, New York : Norton and Company, 1963, 24.
12. Cité par G. P. Akrigg in "England in 1609", *The Huntington Library Quarterly*, Vol. 14, n 1, 1950, 77 : "the largest island in the world".
13. *Idem*, 78 : "the sea serves as a wall".
14. John Speed, *The Theatre of the Empire Great Britain*, 1611, cité par Herbert Grabes in *Writing the Early Modern English Nation, The Transformations of National Identity in Sixteenth and Seventeenth Century England*, Costerus New Series 137, Amsterdam : Rodopi, 2001, 176 : "Flourish faire Albion, glory of the North, / Neptunes darling helde between his armes; / Devided from the world as better worth, / Kept for himeselfe, defended from all harmes".
15. Ben Jonson, *The Masque of Blackness*, 1605. Cité par Keith M. Brown, *op. cit.*, 83 : "a world divided from the world". On retrouve la même idée chez Shakespeare, notamment dans *Richard II* (Acte II, scène 1).
16. William Camden, *Britannia*, 1607 : "the most famous Iland, without comparison, of the whole world; severed from the continent of Europe by the interflowing of the Ocean". Source en ligne, <<http://www.philological.bham.ac.uk/cambrit>>, consultée le 16 octobre 2014.
17. Samuel Daniel, *The order and solemnitie of the creation of the High and mightie Prince Henrie*, 1610. "The sweete, and pleasant Shores of Cambria, found / By an unusuall, and most forward Spring / Of comfort, wherewith all things did abound".
18. Philipp Wolf, *op. cit.*, 163.
19. Herbert Grabes, *op. cit.*, 175.
20. Plus précisément, entre 1535 et 1542, une série d'actes parlementaires furent adoptés afin que le système légal gallois soit annexé au système anglais et qu'un État appelé « Angleterre et Pays de Galles » soit créé. L'Acte pour les Lois & la Justice à être administrés au Pays de Galles comme dans son Royaume a été adopté en 1536 et complété en 1543 par l'Acte sur certaines Ordonnances dans le Dominion et la Principauté de Galles de leurs Majestés.
21. *La Bible de Jérusalem*, Paris : Les éditions du Cerf, 1986, I- Corinthiens 3 : 6-7.
22. Emblème 45, §2 : "While I lay bathed in my native blood / And yeelded nought save harsh, & hellish soundes: / And save from Heaven, I had no hope of good, / Thou pittiedst (Dread Sovereigne) my woundes, / Repair'dst my ruine, and with Ivorie key, / Didst tune my stringes, that slackt or broken lay."
23. Michael Drayton, *A gratulatorie poem to the majesty of King James*. Printed by James Roberts, London, 1603 : "Thy Realme of Ireland, a most fertile Land, / Brought in subjection to thy glorious hand".
24. Bruce Galloway, *The Union of England and Scotland, 1603-1608* in Irène Carrier, *James VI and I, King of Great Britain*, Cambridge : Cambridge University Press, 1998, 32 : "[...] many of their nobles and principal gentlemen will strive to creep themselves as near the Court as they can. And reason they should for who does not desire the influence of the prince. But our houses, our lands, our livings, shall be brought up in all places, the City and the country shall be

*replenished with Scots : the Court shall abound with them. And they having the favours of the prince to beg and capacity by the laws to take, shall not only obtain leases and inheritances in all parts of England but the offices of state and government also."*

25. J. D. Mackie, *A History of Scotland*, Harmondsworth : Penguin Books, 1978, 174 : "The Scots were aliens in England, and unpopular aliens at that."

26. Roger A. Mason, "Scotland, Elizabethan England and the Idea of Britain" in *Transactions of the Royal Historical Society*, Sixth Series, Vol. 14, 2004, 280 : "there is clearly a sense in which 1603 was – and perhaps still is – viewed simply as the absorption of Scotland into an expanding English imperial system".

27. Emblème 41, §2 : "Which doth declare, how neighbours should unite/ Themselves together, in all friendly love ; / And not like Tyrants, exercise their spight, / On one another, when no cause doth move."

28. Jane Dawson, "Anglo-Scottish Protestant culture and integration in sixteenth-century Britain", in Steven G. Ellis et Sarah Barber (Dir.), *Conquest and Union, Fashioning a British State, 1485-1725*, New York : Longman, 2001.

29. J. H. Elliott, "A Europe of Composite Monarchies", *Past and Present*, n°137, Oxford, Oxford University Press, 1992, 52.

30. *Ibidem*, 61.

31. C. V. Wedgwood, "Anglo-Scottish Relations (1603-1640)", *Transactions of the Royal Historical Society*, Fourth Series, Vol. 32, The Royal Historical Society, 1950, 33.

32. *Ibidem*.

33. Diana Newton, *The Making of the Jacobean Regime, James VI and I and the government of England 1603-1625*, Woodbridge : The Boydell Press, 2005, 99-102.

34. Irène Carrier, *James VI and I, King of Great Britain*, Cambridge : Cambridge University Press, 1998, 34 : "[...] the English are willing to agree, but only on condition that the four great offices of Lord High Constable, Lord Chancellor, Lord Keeper, and Lord Chamberlain shall always be held by the English, and that no Scotsman may be appointed to any English office till the expiry of twelve years[...] The second difficulty is that the English insist that Scottish Peers shall not rank in England, while the Scots claim equal rank for their peerage with that of English [...]. The third difficulty is that the English claim that Scotland shall be taxed as England is taxed [...]"

35. Jenny Wormald, "The Creation of Britain: Multiple Kingdom or Core and Colonies?", *Transactions of the Royal Historical Society*, Sixth Series, Vol.2, Royal Historical Society, 1992, 177 : "The union of the crowns of England and Scotland had produced not the child of peace and harmony, but the monstrous progeny of fear and distrust".

36. Jane Dawson, *op. cit.*, 107.

37. Roger A. Mason, *op. cit.*, 281 : "They had experience enough of being, as it were, in bed with an elephant".

38. John Gordon, *England and Scotlands happinesse in being reduced to vnitie of religion, vnder our invincible monarke King Iames*, 1604 : "The people (SIRE) of the Ilands of great Brittain, were not united in religion, but they have beene long banded one agaynst an other, in a Sea of discords, discentions, and cruell warres, against the decree and lawe of God [...]. But now that the light of the Gospell, the true worshippe of one God hath taken lively and sure roote in their heartes under the fortunate raygne of the deceased Queene [...] they are become of one heart".

39. Carol Z. Wiener, "The Beleaguered Isle : A Study of Elizabethan and Early Jacobean Anti-Catholicism", *Past & Present*, n°51, Oxford : Oxford University Press, 1971, 27.
40. Emblème 11, §2 : "On common foe, let now your force be tri'de".
41. Jean Seznec, *La Survivance des dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance*. The Warburg Institute, London, 1999, 22.
42. Emblème 108, §1 : "With haire dishevel'd, and in mournefull wife, / Who spurnes a shippe, with Scepter in her hand : / Thus Britaine's drawn in old Antiquities, / What time the Romanes, overran her land."
43. Certains avancent que la reine et ses deux filles furent violées par des soldats romains et que la reine fut flagellée par la suite, ce qui aurait véritablement déclenché la rébellion.
44. Celeste Turner Wright, "The Elizabethan Female Worthies", *Studies in Philology*, Vol. 43, n°4, University of North Carolina Press, 1946, 631 : "Like Zenobia (or like Elizabeth confronting the Armada), she addressed her army in a warrior's garb. She led to battle not only men but, perhaps, thousands of female warriors".
45. Julie Crawford, "Fletcher's 'The Tragedie of Bonducca' and the Anxieties of the Masculine Government of James I", *Studies in English Literature, 1500-1900*, Vol. 39, n°2, Tudor and Stuart Drama, 1999, 359 : "Boadicea is in many ways the prototypical Amazonian female worthy and thus the most appropriate and deployable allegorical representation of Queen Elizabeth".
46. Celeste Turner Wright, "The Elizabethan Female Worthies", *op. cit.*, 629.
47. *Ibidem*, 638.
48. George L. Mosse, *Nationalism and Sexuality : Respectability and Abnormal Sexuality in Modern Europe*, New York, Howard Fertig, 1985, in Jodi Mikalachki, "The Masculine Romance of Roman Britain : Cymbeline and Early Modern English Nationalism", *Shakespeare Quarterly*, Vol. 46, n°3, 1995, 306 : "Woman as a national symbol was the guardian of the continuity and immutability of the nation, the embodiment of its respectability".
49. Linda Colley, "Mapping British identities : Speed's *Theatre of the Empire of Great Britaine*", in David J. Baker et Willy Maley (Dir.), *British identities and English Renaissance literature*, Cambridge : Cambridge University Press, 2002, 143.
50. Sur ce point, voir Sarah Barber, "A State of Britishness ?", in Steven G. Ellis et Sarah Barber (Dir.), *Conquest and Union, Fashioning a British State, 1485-1725*, New York : Longman, 2001, 306.

## RÉSUMÉS

Henry Peacham fait de sa collection d'emblèmes, *Minerva Britanna* (1612), la revendication artistique d'une identité britannique qui lui préexiste. L'artiste inscrit cette préoccupation au cœur de son œuvre pour en faire l'essence même de son écriture. Peacham affirme ainsi

l'existence d'une identité « britannique » qui se serait construite à travers l'Histoire. Tout d'abord, la question de l'insularité permet à l'artiste de montrer comment cette identité se serait forgée à travers une relation particulière avec le Continent. Mais Peacham scrute également de près la construction d'un sentiment identitaire britannique à la faveur du projet d'Union entre l'Angleterre et l'Écosse au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Les emblèmes de Peacham visent ainsi à proposer un certain nombre de repères historiques, afin de contrer toute éventuelle objection de la part des détracteurs du projet d'Union.

Henry Peacham's book of emblems, *Minerva Britanna* (1612) is both an artistic achievement and a statement of identity. The artist makes Britishness a central issue in his collection of emblems as well as the essential aim of his art. Not only does Peacham assert the existence of a 'British' identity which was constructed throughout history, he also presents the past as constitutive of such an identity. First, the notion of insularity enables the artist to suggest that British identity was forged through the relationship with the Continent. Peacham then scrutinizes the parallel construction of a British identity and a British nation, underlining the prime importance of the Union project between England and Scotland in the early 17th century. Finally, Peacham's emblems aim to reestablish a number of historical landmarks in order to eradicate all possible recalcitrance, particularly from those attacking the Union project.

## INDEX

**Mots-clés** : identité, emblèmes, Peacham Henry, union

**Keywords** : identity, emblems, Peacham Henry, union, insularity

**Index chronologique** : 17th century / XVII<sup>e</sup> siècle

**Index géographique** : Great Britain / Grande-Bretagne

## AUTEUR

### JULIE CORRE

Agrégée d'anglais, Julie Corre a soutenu sa thèse de doctorat en 2013 sur l'emblémiste Henry Peacham, sur lequel elle a publié plusieurs articles, dont « La peinture de la vertu royale comme horizon du recueil d'emblèmes de Henry Peacham, *Minerva Britanna* (1612) », (Lyon : ENS LSH, 2011) et « Mensonge, hypocrisie et calomnie : le faux témoignage dans l'art emblématique de la Renaissance » (Clermont-Ferrand : CERHAC, 2011).

# “Any Strange Beast There Makes a Man”: Interaction and Self-Reflection in the Arctic (1576-1578)

*“Any strange beast there makes a man” : Interaction et Reflet de Soi dans l’Arctique (1576-1578)*

Sophie Lemerancier-Goddard

---

- 1 Arctic exploration takes an unusual place in British culture. The abundant bibliography which examines the long and doomed quest for the Northwest passage focuses on nineteenth-century expeditions, climaxing with the Franklin tragedy in 1848. The death of the Trafalgar hero, turned Arctic explorer together with his crew of 129 men, marks the utter absurdity of a quest described by one of its key protagonists, John Ross, as “absolutely useless”<sup>1</sup>, though Franklin is celebrated to this day as the discoverer of the Northwest passage<sup>2</sup>. Nineteenth century Arctic exploration is often seen as a paradigm to understand the British imagination. This is when the British ethos was born, putting forward the model of a heroic, sublime and philanthropic masculinity in a world becoming more complex as the British Empire reached its zenith<sup>3</sup>. However, for all the attention lavished on Franklin’s last voyage and the search expeditions launched until the 1870s, the history of early voyages of discovery in the Arctic has been surprisingly overlooked. The discovery of Newfoundland by Venetian John Cabot in 1497 is a turning point in world maritime history and British history. Cabot’s voyage was an essential phase in the intellectual discovery of America, when what had been thought to be the country of the Grand Khan<sup>4</sup> was, for the first time, imagined to be a *new* continent barring the way to Asia<sup>5</sup>. It is also a significant stage in the formation of the first British Empire. On 24 June 1497, John Cabot, who had been granted a royal patent by King Henry VII, claimed the land for England. Though overseas exploration and attempts to found a colony would stall until Elizabeth’s reign, Cabot’s voyage of 1497, sometimes mixed up with his son Sebastian’s later voyage in 1508, is shown in the promotional travel literature of the period to validate England’s natural and historical right to establish its own empire, following the example of rival Spain and Portugal. Nearly a century later, Sir Humphrey Gilbert officially marked the beginning of

overseas expansion with the annexation of Newfoundland (1583). But, in spite of chronological precedence, Newfoundland was forgotten in the history of British exploration and colonization, to be supplanted by the lost colony of Roanoke (1584-87) and Virginia (1607) as the origin of the British Empire<sup>6</sup>. Newfoundland fails to figure prominently in the colonial and imperial story because, as Mary Fuller explains, the travel narratives which recount the early discovery and exploration of the Northern regions lack the epic dimension and the metaphors deemed necessary to fashion a national myth of origins. As the critic herself puts it, “*how did you compose an epic narrative whose only encounters were with fish ?*”<sup>7</sup>. No one better illustrates the disillusion of early English explorers than the Hungarian-born poet Stephen Parmenius during his first and fatal journey to the new world in 1583 with Sir Humphrey Gilbert. Just a year earlier, Parmenius had written an exhortatory poem celebrating a long line of English explorers, new Argonauts in the service of an Amazon queen. Among them, Gilbert was presented as the saviour of persecuted Indians, an unknown race of brothers, the direct descendants of the Golden Age, while Britain was the new Troy that no foreign power, neither Rome nor the Spanish, could stop in its evangelization project that would bring peace to the world<sup>8</sup>. When Parmenius finally set foot on the coast of Newfoundland, there was a radical change of tone in his letter to his friend Richard Hakluyt : “*But what shall I say, my good Hakluyt, when I see nothing but a very wilderness ?*”<sup>9</sup>. Fish abounded indeed but no contact was made except for those with the intimidated Spanish and Portuguese merchants and sailormen. No trace of native life could be found to Parmenius’s utter disappointment.

- 2 Even though contacts were scarce and there was no prolonged exchange with native communities as there was in 1580 in California with the Drake expedition or later in Virginia, encounters did occur in Newfoundland. The Arctic region actually constitutes the first “contact zone”, a space of colonial encounters, “*in which peoples geographically and historically separated come into contact with each other and establish ongoing relations, usually involving conditions of coercion, radical inequality, and intractable conflict*”<sup>10</sup>. Powhatan and Pocahontas, romanticized as they are in Captain Smith’s narratives and in later accounts, are generally thought to provide the *Ur-scene* of the encounter between English travellers and American Indians, but the “country people” of Newfoundland preceded them. In June 1576, Martin Frobisher, a mariner and privateer who had previously served the queen in Ireland, set sail with three small ships heading to the west in search of a northern sea route that was hoped to provide an easier access to the riches of Cathay. This was the first English expedition that set out to find the Northwest passage following the 1508 voyage of Sebastian Cabot. After a long and strenuous crossing, the remaining admiral ship reached Baffin Island and explored “Frobisher’s Strait”, now known as Frobisher Bay, which the explorer believed to be a passage linking the Atlantic and the Pacific Oceans. On each of the three successive voyages (1576-1578), Frobisher and his men met, traded and more generally interacted with the natives from the bay<sup>11</sup>. During the first encounter on Baffin Island in August 1576, English seamen and adventurers came across, for the first time, with an *unknown* people, an experience significantly different from what had occurred in the past few decades in the early plantations of Ireland. In the international competition that developed in the new world, where a country stood a chance of growing into an empire, first encounters provide a unique way to look at what makes identity, individual or national. Following the work of J. Butler, S. Hall and P. Bourdieu<sup>12</sup>, we propose to see encounters as performances, in which identity, an ongoing and dynamic process which

exists only in its enactment, is constructed through language and interrelations seen as the expression of symbolic power struggle. How are difference and otherness perceived in the first English voyages of discovery in the new world? What does interaction with the native inhabitants reveal about the English's own sense of self? Our concern is not to trace what "really happened" during those first moments, a "reality" which is to be dismissed as the myth masking a myriad of contradictory impressions, conflicting aspirations and recollections, but to see how, through scarce and partial sources, the memory of those first encounters was constructed – even to be later obliterated or erased by subsequent encounters.

- 3 When the first encounter with the Inuit from Baffin Island occurred, it is difficult to assess what the expectations of the English were exactly. Historians have reappraised the event of the "discovery" of America, pointing out that it was greeted in Europe with a fair degree of indifference to world travel and exploration<sup>13</sup>. What 16<sup>th</sup> century cosmographies and geographical publications failed to convey, however, was the genuine curiosity aroused by the new people discovered on the new continent. The primary motivation of the 30 gentlemen who accompanied London merchant Richard Hore to Newfoundland in 1536 was apparently their keen desire "to see the natural people of the country"<sup>14</sup>. In 1576, Frobisher's return from his first voyage to Newfoundland was not deemed worthy of publication and yet the Inuk brought back to London created quite a stir, "such a wonder onto the whole city and to the rest of the realm that heard of it as seemed never to have happened the like great matter to any man's knowledge"<sup>15</sup>. A year later, Frobisher's second voyage to Baffin Island was published, the first book in English to present an eye-witness account of America. The title, however, did not draw attention to the geographical discovery of what Frobisher thought was the Northwest passage, nor to the 200 tons of ore which had been mined in the hope that it contained gold, but to the people encountered there, promising "a description of the people there inhabiting"<sup>16</sup>. Conversely, when Humphrey Gilbert completed his *Discourse of a discoverie for a new passage to Cataia* in 1566 to persuade the queen to back up future expeditions<sup>17</sup>, he included a single reference to the native peoples of America, under the vague designation "they of America"<sup>18</sup>. This silence did not necessarily evince a lack of curiosity. Gilbert speaks as a colonizer rather than as an explorer and his text, for the most part, purposes to demonstrate that the new continent is an island; the approximate phrase "they of America" reflects the calculated distance of the public servant who pre-emptively dismisses the right of the natives to own and dispose of their land.

## Brothers or Others : From Curiosity to Enmity

- 4 Prior to the first encounter on Baffin Island, uncertainty prevailed as to what the inhabitants of America really were, brothers or others. Travel literature is divided between the belief inherited from classical culture that America, possibly the incarnation of Plato's long-lost Atlantis, was first peopled by Europeans<sup>19</sup> or by an unknown race from the same European stock, descendant of Pan<sup>20</sup>. But challenging this emphasis on a common distant ancestry, most observers systematically compared the peoples of America with menacing "others", whether Europe's or England's others. The people of Newfoundland were likened to Tartars or "tawny Moores"<sup>21</sup>, their boats the size of Spanish shallows<sup>22</sup>. During Frobisher's second voyage, one Inuit woman, thought

to be a devil or a witch, even had “*her buskins plucked off to see if she were cloven-footed*”<sup>23</sup>. The travelers’ uncertain expectations are apparent from the onset of the voyage. When Frobisher first went ashore hoping to catch sight of the natives, he saw deer which he initially mistook for men. He then observed “some kind of strange fish”, which he realized only later were Inuit in their leather boats<sup>24</sup>. Out of the three main accounts of the voyage, only George Best mentions Frobisher’s difficulty to distinguish the Inuit from animals, which underscores the ideological implications of *A True Discourse*. However, the explorer’s misperceptions also reflect genuine disorientation. The travelers had just accomplished an extraordinary journey, sailing towards the unknown with the only conviction “*that the sea at length must needs have an ending*”<sup>25</sup>. It should be remembered that Frobisher’s confusion took place in a geographically liminal zone: the first observation occurred indeed in “Frobisher’s Strait”, the narrow passage which the navigator thought lay between two main lands, America to the south-west and Asia to the north-east. Interestingly enough, Best did not judge necessary to report where exactly the first signs of local life were spotted, whether in “Asia” or “America”. So it is hardly surprising if the names given to the inhabitants of Baffin Island convey a similar indecision. Hall, Settle and Ellis, whose shorter accounts each cover one of the three voyages, mostly use the “*people of the country*”, or the “*people of Meta Incognita*” after the name given to the new found land by Queen Elizabeth, but Best’s narrative, which encompasses the three voyages, alternates between the “*country people*” and the “*savages*”, with a clear preference for the latter term<sup>26</sup>. In the final pages of Best’s *True Discourse*, the “*country people*” have become “*a savage and brutish kind of people*”, “*those ravenous, bloody, and man-eating people*”, “*cannibals*”<sup>27</sup>.

- 5 Yet the first encounter seems to have unfolded in a congenial atmosphere. On 19 August 1576, Frobisher and his men landed on an island and spotted kayaks from the top of a hill. They returned to their boat and both parties cautiously observed one another for a while from the safety of their crafts. Captain Hall then went ashore, gave the Inuit gifts (a needle each) and returned to the ship with one of them who was offered meat and drink. Nineteen Inuit then joined the English and engaged in gymnastics on the deck “*to show their agility*”<sup>28</sup>. Best and Hall however provide two very different accounts of this first encounter. Christopher Hall’s account, akin to a log, is a matter-of-fact description of the events; Hall, an eye-witness, expresses the same detachment in his relation as he uses elsewhere when reporting navigation measures: “*they spoke but we understood them not*”<sup>29</sup>. Best’s *True Discourse* is a retrospective narrative written after the last expedition’s return in 1578, and is, in its first part, an indirect account as Best was a member of the second and third expeditions only<sup>30</sup>. In Best’s version, the same sequence of events sets a more disquieting tone: while observing the Inuit from the top of the hill, Frobisher describes how the natives had “*stolen secretly behind the rock*” to overtake them, and when they later came on board, how they “*greedily devoured [salmon and raw flesh] before our men’s face*”<sup>31</sup>. Best, indeed, moves straight to the traumatic event which followed that first encounter, when the next day, escorting an Inuk back to his friends, five Englishmen disappeared after following their host on shore despite orders to the contrary. The five men were never seen again in spite of repeated efforts to find them. Hall and Lok, however, describe the five sailors landing on shore of their own free will, while Best’s formulation intimates that the men were abducted: they were “*intercepted with their boat*”. Leaving out the dates in his relation and conflating the events into one single narrative sequence, Best turns the



first encounter into a surprise treacherous assault. From this moment on, Frobisher repeatedly tried to entice Inuit into a trap, hoping to exchange prisoners for his own lost men. Interaction between the English and the Inuit was henceforth mostly limited to chasing each other or fighting. Encounters either ended up in slaughter, as happened at the aptly named “Bloody Point” during the second voyage, or became “non-encounters”, as summed up in Best’s conclusion in *A True Discourse* :

The [country] people are now become so wary and so circumspect, by reason of their former losses, that by no means we can apprehend any of them, although we attempted often in this last voyage. But to say truth, we could not bestow any great time in pursuing them, because of our great business in lading and other things<sup>32</sup>.

- 6 Curiosity gave way to distrust and indifference.

## Deceiving the Deceivers : the Power of Empathy

- 7 The loss of the five mariners was a traumatic event for Frobisher’s crew and more generally for the whole history of Arctic exploration, though the five men remain unnamed to this day<sup>33</sup>. The following year, when the expedition returned to Baffin Island, Frobisher left a letter to the Inuit group suspected of having abducted the Englishmen. It proclaimed emphatic anger and promised violent retribution :

In the name of God, in whom we all believe, who, I trust, hath preserved your bodies and souls amongst these infidels, I commend me unto you. I will be glad to seek by all means you can devise, for your deliverance, either with force or with any commodities within my ships, which I will not spare for your sakes, or anything I can do for you. I have aboard of theirs a woman, and a childe, which I am contented to deliver for you ; [...] Moreover you may declare unto them, that if they deliver you not, I will not leave a man alive in their country<sup>34</sup>.

- 8 Nearly 300 years later, the American explorer Charles Francis Hall was still investigating that mysterious disappearance during his first expedition on Baffin Island (1860-62), collecting testimonies from Inuit oral tradition according to which “a great many years ago”, five men built a ship and then died of cold while trying to sail south<sup>35</sup>.
- 9 During the summer of 1577, Frobisher’s men captured one man and a woman with her infant child in two different locations. It is however doubtful that Frobisher ever seriously considered the plan presented in the letter to exchange his three Inuit prisoners for the five Englishmen. Best incorporates the letter in his narrative and immediately explains that having found the Inuit camp where their companions were kept captives the year before, the company postponed the search for the Northwest passage and decided instead to stay in the vicinity. Best also incidentally notes that they no longer needed to search for more Inuit camps as Frobisher “*thought [their own Inuit captives] sufficient for the use of language*”. Frobisher’s prisoners are presented in the letter as leverage to retrieve the five lost men but they were also an extremely valuable resource for the English. The Inuit could serve as interpreters or guides. Initially the travelers harbored hopeful thoughts that the countrymen would lead them to the “West Sea” ; during the first voyage, one of them even willingly offered to be their pilot, “[*making*] signs that in two days rowing he should be there”<sup>36</sup>. They later lowered their expectations but the insight they got from their prisoners into Inuit customs was no less valuable. Kalicho, the Inuk captured in 1577, showed the travellers around a deserted camp, explaining the purpose of tools and the materials used in their making, and acted as intermediary when Frobisher tried to negotiate an exchange of prisoners.

In this instance, Kalicho is repeatedly referred to as “*our savage*”: the use of the possessive determiner with an animate noun which bears no relationship with the possessor (as would for example “*our prisoner*” or “*our friend*”) denotes a strong sense of ownership and objectification. Indigenous peoples also had a significant market value : as tokens of exoticism, “*whose like was never seen, read, or heard of before, and whose language was never known nor understood of any*”<sup>37</sup>, they were sure to attract the crowds in England. More importantly, they were the ocular proof of Frobisher’s groundbreaking journey, in the absence of other tangible evidence that the Northwest passage had been found. In 1576, when Frobisher found out that the Inuit they had traded and fought with had abandoned their camp, he was “*in dispayre of the recovery of his bote and men*” but “*most of all other was oppressed with sorrow that he should return back again to his country bringing any evidence or token of any place whereby to certify the world where he had been*”<sup>38</sup>. Their facial appearances, reminiscent of the Tartars of Northern Russia according to Lok and other observers, seemed to be the empirical proof that a Northwest passage did exist, whether a sea passage or a strip of land connecting Asia and America.

- 10 Frobisher’s first voyage attracted eighteen subscribers who invested 875 pounds. On his return to London, with one Inuk and one “*piece of black stone*” thought to hold gold, Frobisher raised 4, 400 pounds for a second voyage, including 1, 000 from the Queen who also loaned a ship<sup>39</sup>. The promise of gold was certainly appealing but even Michael Lok, Frobisher’s main backer, expressed tempered enthusiasm in his letter to the Queen: out of the four assayers who examined the ore, only the Italian Agnello found gold, explaining to a skeptical Lok “*Bisogna sapere adulare la natura*” – Nature needs to be flattered<sup>40</sup>. In this context, the presence of “*the strange man and his boat, which was such a wonder onto the whole city*”, described by Lok as having “*a very broad face and very fat*”, probably substantiated the inconclusive assaying and helped to convince future investors. The unnamed Inuit man, who died after only a few weeks “*of cold which he had taken at sea*”, was painted and embalmed<sup>41</sup>.
- 11 For all the emotional loyalty that Frobisher professed in his letter, the intended recipients were less the five lost sailors than the English readership. The discovery of English-style clothes and non-matching shoes abandoned at an Inuit camp, 50 leagues from where the men had been “*intercepted*”, as well as the absence of any note which could have helped the company to locate their missing friends, did not bode well for the five men. For the travel enthusiasts, merchants, current or future investors who were most likely to read Best’s report, the letter however provided welcome dramatic tension in the narrative. Mining, the proclaimed objective of the second voyage, relied on repetitive rugged labour and a delayed outcome, and could hardly generate as much excitement. The letter also provided a moral justification for Frobisher’s own attempts at abducting Inuit. Though early modern travelers had relatively few qualms about removing natives from their environment to send them to an almost certain death<sup>42</sup>, the circumstances in which the Inuit woman was kidnapped just a week earlier were particularly grim : Arnaq was taken at Bloody Point together with her young child who was shot in the arm during the ambush. In Frobisher’s letter, this cruel act, even by 17<sup>th</sup> century standards, becomes a necessary step, the expression of a captain’s determination to save his fellow countrymen. The letter stands prominently about halfway through the narrative and Best’s somewhat theatrical setting with his emphasis on its “*curious enditing*”, shows how deep a shock the disappearance of the five men was. Losing five men out of a company of eighteen “*so faint and weak [...] [who*

had] so great labours and diseases suffered at the sea”<sup>43</sup> was a substantial setback because it directly threatened Frobisher’s capacity to make a safe journey back to London. But probably even just as distressing was Frobisher’s suspicion that the Inuit had outplayed him. In Best’s words, Frobisher was “greatly discontented that he had not before apprehended some of them”, as the Inuit suddenly grew very suspicious. They would no longer come close to the ship in spite of all the tempting gifts, shirts or bells, they were offered. Frobisher then “wrought a pretty policy”, offering bells which he would, at the last moment, drop into the sea to have the Inuit come closer ; after a few unsuccessful attempts, he finally managed “to deceive the deceivers”<sup>44</sup> and caught one Inuk. But the man “for very choler and disdain, [...] bit his tongue in twain within his mouth”<sup>45</sup> and was described by Lok as “sullen or churlish” when he met him in London. Frobisher’s scheme had only partly succeeded : he had a prisoner, but no interpreter.

- 12 Three years of playing cat-and-mouse games with the Inuit demonstrated to Frobisher and his countrymen that the inhabitants of *Meta Incognita* shared the psychic mobility that sociologist Daniel Lerner associates with the modernity of Western societies : “a high capacity for rearranging the self-system on short notice”, the ability to depart from one’s own ways and beliefs to set oneself in a new script<sup>46</sup>. This is what Stephen Greenblatt calls improvisation, “the ability to both capitalize on the unforeseen and transform given materials into one’s own scenario”, which according to him was essential in the conquest of the New World<sup>47</sup>. On Baffin Island, the Inuit displayed psychic mobility when, to gain time, they asked the English sailors for a letter that they would deliver to the five men they supposedly held captive ; or later, when they devised a “pretty policy” of their own to rescue their countryman Kalicho, the woman Arnaq and her child Nutaaq<sup>48</sup>. Inspired by Frobisher’s gift policy, they offered the English crew a great bladder, “to keep water and drink in”<sup>49</sup>, the sailors, however, soon realized that it could be used by the prisoners to escape, helping them to swim away safely to the shore. When Frobisher’s men failed to fall into their trap, the Inuit devised another performance just a few days later : they tempted the visitors to come ashore with raw flesh, then “warm flesh” which they by then knew was the European preference. Eventually one Inuk carried one of his companions on his shoulders down to the shore and left him there : the first man retreated behind rocks, while the man on the shore was seen conspicuously limping along, by himself, a seemingly easy prey for the English. Like the Spanish conquistadors exploiting the Lucayans’ religious beliefs into enslavement in the Bahamas<sup>50</sup>, or Iago playing the “knee-crooking knave” to better ensnare his master Othello (1.1.45), the Inuit anticipated the English desire to get more prisoners and chose to play out a caricature of the inferior native to lure their visitors into a trap. The figure of the lame man is particularly ironic when one remembers that, on one of the very first encounters, the Inuit had launched into a display of acrobatics on the deck to impress their hosts. An example of autoethnography, “in which colonized subjects undertake to represent themselves in ways that engage with the colonizer’s own terms”<sup>51</sup>, the Inuit agreed to play in the English script of their own supposed inferiority, hoping to eventually turn it to their own advantage. Their performance stands as an allegory of how the European eye saw the inhabitants of *Meta Incognita*, a fragmentary version of their own humanity.
- 13 The “counterfeit pageant” of the “impotent and lame” man<sup>52</sup> was a bait but it also, unwittingly or not, acted as a mirror held up to the Europeans : the pantomime appealed to what the travelers themselves had defined, in a previous encounter, as their own distinctive Western cultural identity, a combination of compassion and moral

superiority. At Bloody Point, where a violent fight had broken out a few days before, Frobisher's men expressed stupefaction when they realized that the wounded among the Inuit would jump to their death into the sea rather than be taken prisoners. Best refuses however to read the Inuit's desperate jump as an act of dignity, a code of honour by which you can deprive your enemies of their last triumph, as found in Plutarch's *Lives* and later to be staged in Shakespeare's Roman plays. To the author of *A True Discourse*, who presents himself as "a souldier and one professing armes", exhorting in his dedication his fellow countrymen to prefer "an honourable death before a shameful retourne"<sup>53</sup>, the Inuit's action was just a sign of their inhumanity, the antithesis of the Europeans' distinctive sense of mercy :

[...] perceiving themselves hurt they desperately leapt off the rocks into the sea and drowned themselves ; which if they had not done but had submitted themselves [...] we would both have saved them, and also have sought remedy to cure their wounds received at our hands. But they, altogether void of humanity, and ignorant what mercy means, in extremities look for no other than death<sup>54</sup>.

- 14 In the "counterfeit pageant" case, the ploy to have the English sailors expose themselves failed and Frobisher's men responded by shooting at the lame man. Related in two different versions by Best and Settle, the episode is used to reassert the core of Western identity. In Best's account, the sailors wound the lame man and the skirmish is presented as a moral lesson :

To prove this cripple's footmanship, [Frobisher] gave liberty for one to shoot: whereupon the cripple having a parting blow, lightly recovered a rock, and went away a true and no feigned cripple, and hath learned his lesson for ever halting afore such cripples again<sup>55</sup>.

- 15 By exposing the Inuit's stratagem, the English demonstrate both their military superiority and their moral superiority: the Inuk may be wounded but he is also learning first hand about Christian retribution when his uncharitable imitation is rewarded according to poetic justice. Settle offers a less sanctimonious version :

Our general, having *compassion* of his impotency, thought good (if it were possible) to cure him thereof ; whereof he caused a soldier to shoot at him with his caliver, which grazed before his face. The counterfeit villain deliverly fled without any impediment at all [...]<sup>56</sup>.

- 16 Settle's congenial irony turns a show of force into an exercise in (fake) compassion: the paralytic man is instantly healed, a "miracle" which playfully revives the image of the Spanish conquistadors thought to be god-sent by the Indians. The use of irony is twofold. Rewritten by Settle, the episode is an example of collective self-fashioning: however contrived, and in the same moment as it humourously derides itself, the image of a sympathetic and caring general epitomizes a definition of Western identity based on compassion. Simultaneously, the farce-like description of the scene, with the villain exposed and forced out of character, enlists the reader's sympathy and tones down the actual violence of the clash.

- 17 The Inuit are thus shown to display psychic mobility in their own manipulation schemes - they integrated in their performance the image that the English first fashioned for themselves : that of compassionate Christians. In turn, they also inspired the travelers' narrative self-fashioning. On the third voyage, the fleet got lost in the Mistaken Strait - the actual Hudson Strait, which Frobisher had at first mistakenly identified with "Frobisher Strait" explored the past two years. The 15 ships encountered terrible weather, ice, shallows and dreadful currents which wreaked

havoc among them. When they reunited at the end of July, having lost the precious time that was supposed to be spent on mining Baffin Island for its ore, morale was down, with signs of impending mutiny. Frobisher, as reported in Best's account, delivered a rousing speech to cheer up his crew :

The General [...] if such extremity so befell him, that he must needs perish among the ice, when all hope should be past, and all hope of safety set aside, having all the ordnance within board well charged, resolved with powder to burn and bury himself and all together with her Majesty's ships. And with this peal of ordnance, to receive an honourable knell, instead of a better burial, esteeming it more happy so to end his life, rather than himself, or any of his company or any one of her Majesty's ships should become a pray or spectacle to those base bloody and man-eating people<sup>57</sup>.

- 18 Seemingly reporting verbatim Frobisher's eloquent appeal to his men's honour, Best departs from his generally flat prose with a dramatic binary rhythm and a string of catchy alliterations. The speech however evinces the same reasoning earlier demonstrated by the Inuit at Bloody point : death is to be preferred to disgrace. The decision to jump to one's death, which Best had earlier identified as a clear sign of the Inuit's inhumanity, is now presented as the epitome of honour and courage. Though Best seems to be unaware of this remarkable reversal in his moral compass, the rhetorical display alludes otherwise. The alliteration serves as a reminder that self-inflicted death is "*base [and] bloudye*" when committed by the Inuit, but a "*better burial*" when enacted by the English. In this passage where the General does seem to protest too much, the resounding description of the funeral pyre is a further attempt to set apart the two groups : the image of her Majesty's ships set on fire with their crew on board is the exact opposite of the Inuit's quiet and invisible death by drowning<sup>58</sup>.
- 19 The Inuit's ability to project an image of themselves and their visitors which coincides with the English expectations, shows that empathy and the improvisation of power are not limited to Western travelers. This is actually but one aspect of a general sameness that seems to win over otherness. For all the animal comparisons that abound (the Inuit eat grass "*like brute beasts*", they cry "*like so many bulls*" ; they live "*in caves of the earth [...] as the bear or other wild beasts do*")<sup>59</sup>, their otherness repeatedly, and sometimes unexpectedly, fades away. Settle notes their "*good proportion*" and their colour "*not much unlike the sunburnt countryman who laboureth daily in sun for his living*"<sup>60</sup>. The Inuit custom of face painting is described in a matter-of-fact way : "*The women have their faces marked or painted over with small blewe spots*"<sup>61</sup>. The notation indicates difference but the lack of further comments also recalls that English women share a similar habit after all. In a revealing episode, a group of sailors, looking for their stranded companions after the fleet was split up by a storm, spotted people waving at them but could not decide whether they were dealing with Inuit "*cannibals*" trying to entice them into a trap or with their lost fellow countrymen. Sharing the same terrain, English and Inuit engaged in resembling practices : "*Where they landed [the English sailors] did find certain great stones set up by the country people, as it seemed for marks, where they also made many crosses of stone in token that Christians had been there*"<sup>62</sup>. Anxious to mark the landscape with a sign of their presence, the English travelers adopted the Inuit custom. Their crosses of stone show the ambivalence of colonial mimicry<sup>63</sup> : competing in the Arctic landscape with the Inuit *inukshut* built as landmark or food cache, they are an assertion of colonial authority and knowledge, but they also acknowledge the need to borrow the techniques of indigenous peoples when leaving one's original environment. In an interesting

development, the *inukshut* has now become a potent symbol of Inuit, and even Canadian, culture<sup>64</sup>.

## **“Any strange beast there makes a man” : Cannibalism & Imperial Identity**

- 20 In his concluding chapter about the “*description of the country and condition of the people*”, Best drew a contradictory portrait : the “*savage people*” are defined as cannibals, “*eaters of themselves*”, whose “*sullen and desperate nature*” is the result of their environment, “*their miserable country and ignorance of art*” ; they “*use many charms of witchcraft*” and worship an underground devil<sup>65</sup>. And yet Best also described them as “*exceedingly friendly and kind-hearted one to the other*”, sharp-witted and musical :

They delight in music above measure, and will keep time and stroke to any tune which you shall sing, both with their voice, head, hand and feet, and will sing the same tune aptly after you. They will row with our oars in our boats, and keep a true stroke with our mariners and seem to take great delight therein<sup>66</sup>.

- 21 The Inuit’s musicality is not surprising. Best’s description only confirms the universality of music as a basic cognitive ability, shared by men and women of all times and places, English courtiers and mariners, uneducated natives, “*cannibals*” – or Nazi apparatchiks as George Steiner sadly reminded us<sup>67</sup>. What alerts the reader, however, is the degree of intimacy that Best incidentally implies between Christians and men they would later consider to be cannibals. During what seems to have been their first encounter(s), visitors and natives bonded as they sang and possibly danced together. Best however chose to leave the episode out of his chronological relation: he mentions only “*sundry conferences*”<sup>68</sup> and relegates his remarks about the Inuit’s musical skills to the final pages of the report. Successful interaction, of the kind that verges on communion when music and dance are involved, is dismissed to reinforce the otherness of the country people. Distortion is actually at work from the very beginning when the Inuit are spotted, even before contact has been established, stealing “*secretly behind the rocks*” and later “*greedily*” devouring food. Best’s adverbs are obvious clues hinting at potential malignancy and monstrosity.
- 22 Unlike Best’s larger *Discourse*, Hall’s account, a mariner’s log, aimed at a very limited audience<sup>69</sup>. It is less ideologically marked though it is similarly vague about the first encounter : when nineteen Inuit men came aboard, Hall’s only comment concerns the difficulty to understand one another, “*they spoke but we understood them not*”. Hall then concludes his log with a vocabulary list of seventeen Inuktitut words with their translation in English :
- 23 The Language of the People of Meta Incognita<sup>70</sup>

Argotteyt, a hand.	Attegay, a coat.
Cangnawe, a nose.	Polleuetagay, a knife.
Arered, an eye.	Accaskay, a ship.
Keiotot, a tooth.	Coblone, a thumb.
Mutchatet, the head.	Teckkere, the foremost finger.
Chewat, an ear.	Ketteckle, the middle finger.
Comagaye, a leg.	Mekellacane, the fourth finger.
Atoniagay, a foot.	Yachethronc, the little finger.
Callagay, a pair of breeches.	

- 24 However modest, the first Inuktitut-English dictionary of its kind shows a quasi-anthropological interest in Hall's otherwise factual and laconic account. Out of the seventeen words, only four name tools or commodities likely to be used as trading goods : a knife, ship, coat and breeches. The rest are body parts, down to each of the five fingers. The detailed list, with its lack of immediate practical utility in trading, seems to reveal a genuine curiosity in the other's exotic and foreign-sounding language, as well as paradoxical wonder at the *sameness* of the human body even across the wide ocean.
- 25 Sameness – or elusive, tenuous otherness – is what prompts distortion and the prevalent image of cannibalism. Best's *True Discourse* validates Trinculo's witty quip in *The Tempest*, when the mariner comes across Caliban for the first time and imagines what use he could make of him back in England : “*There would this monster make a man. Any strange beast there makes a man*” (2.2.28-29)<sup>71</sup>. Trinculo, just like Frobisher, primarily sees the market value of natives (a beast “makes a man's fortune” in England), in which the value is derived from and proportionate to the difference between beast and man. Trinculo's neat dichotomy between beast and man is however seriously undermined: the pun on “*make*” suggests porous categories, when a beast can easily pass for a man, while the deictic “*there*”, which refers to distant England, is an example of felicitous ambiguity because at the Globe theatre, it points to the spectators's “*here and now*”<sup>72</sup>. Long before Prospero's final acknowledgement of Caliban, “*This thing of darkness I Acknowledge mine*” (5.1.278-79), the mariner-clown unwittingly underscores that otherness is what enables us to define our own humanity. On Baffin Island too, any strange beast makes a man. Because otherness was elusive, cannibalism became the ideal tag that maintained difference between the English and the Inuit. Though no proof was ever found or given that the five lost men might have been eaten (Kalicho, the Inuk abducted during the second voyage, vigorously denied the allegation), the accusation stuck because it drew an easy line between the two groups: it enabled the English to assert their humanity while confining the Inuit to barbarism. The English stole from the Inuit camps, they shot at an unarmed woman, wounding her baby in the process, they forcibly abducted as many Inuit as they could, taking them hostages to distant England where they quickly died a lonely death, *but they do dress their salad with seasoning instead of eating grass*<sup>73</sup> and they do not eat human flesh.
- 26 Cannibalism in *A True Discourse* works as a *trompe l'oeil* – another “*counterfeit pageant*”. Best concludes his report on a dispassionate note, lamenting the fact that the people of *Meta Incognita* have grown too wary to let themselves be caught as tokens of possession or exoticism. To him, the real interest of the country lies in the “*show of mine [...] which may give encouragement for men to seek thither*”<sup>74</sup>. Best's cautious choice of words, the

recurrent use of modals or conditional clauses, allow room for doubt and suggest that, a few months after Frobisher's return, the truth about the value of the black ore was beginning to be suspected. As early as the second expedition, Dionise Settle was expressing similar ambivalence in surprisingly straightforward terms: "*The stones of this supposed continent with America, be altogether sparkled, and glister in the Sunne like Gold: so likewise doth the sand in the bright water, yet they verifie the old Proverb: All is not gold that glistereth*"<sup>75</sup>.

- 27 By early 1579, the true value of the ore was beginning to be known: it turned out to be, not pyrites or fool's gold as generally believed, but black igneous and metamorphic rocks which contain up to the average amount of gold found in the earth's crust<sup>76</sup>. Two hundred tons of ore in 1577, about 1,350 tons in 1578, extracted in terrible conditions<sup>77</sup> and loaded on 13 vessels, were taken across the ocean to end up being used in fortification walls on the west coast of Ireland and in Dartford, Kent, where it can still be seen today (Fig. 1). Alongside the cargo of valueless ore, the third expedition also failed to establish the first English settlement in the new world as had been specified in the mission statement. A colony of 100 men was supposed to verify the severity of the Arctic winter but the loss of two ships that carried the building materials and provisions put an end to the project – while probably saving the men's lives.
- 28 The fiasco of the gold scheme is to be seen in the light of the other shortcomings of the expedition. The geographical breakthrough was at best modest, with the aptly named "Mistaken Strait", the Northwest passage which Frobisher thought he had found, explored for the first 60 leagues (180 miles) only, the plan to establish the first English settlement in America had failed, and the relationship with the indigenous people had veered towards hostility. To this must be added the general suffering and human cost, in spite of Best's optimistic assessment, since "*not above 40*" died during the last voyage<sup>78</sup>, which of course leaves out the unknown number of casualties among the Inuit. To counter the disappointing outcome of Frobisher's three voyages, Best provided exoticism, mystery and adventure, as well as a mirror to the English public. The disappearance of the five men and the fantasized confrontation with ravenous cannibals turned Best's *True Discourse* into a "*strange, passing strange*" story that gave his readers a world of sighs, just like Desdemona when she hears Othello's story about the anthropophagi (1.3.143). The construction of the Inuit as cannibals was an expedient excuse to alleviate the mishaps of the English enterprise; they also, by contrast, provided a backdrop for the English to project an ideal image of themselves: that of a cohesive society. The lame man's "*counterfeit pageant*", when a man pretended to be abandoned by his companions, defenceless against the English, was a scene of dysfunction and isolation. Best responded with a pendant of his own, a *tableau vivant* of the English setting up to work on the Countess of Warwick Island:

In the mean time, while the mariners plied their work, the captains sought out new mines, the goldfinders made trial of the ore, the mariners discharged their ships, the gentlemen for example sake laboured heartily, and honestly encouraged the inferior sort to work. So that small time of that little leisure, that was left to tarry, was spent in vain<sup>79</sup>.

- 29 The English company appear here as a model of efficacy and unity, with the different social categories showing the same commitment to reaching a common goal. The absurd sight of 400 men bent on mining useless hard rock becomes a public display of power: the men present a social field, as defined by Bourdieu, where the different social positions interact both hierarchically and autonomously within the larger social



space<sup>80</sup>. The scene is all the more powerful as it immediately follows a set of regulations proclaimed by Frobisher to ensure discipline during their stay on *Meta Incognita*, reproduced as such within Best's text; the swift transition from the set of orders to the description of the men at work ("*In the mean time...*") confers performative authority to the captain's voice. In this new pageant, Newfoundland is a stage where the English can be seen developing a wasteland. The Inuit have disappeared as recalcitrant actors, and with them whatever right to their land they could ever claim. Their presence is limited to that of an imaginary audience, probably observing the scene from a distance. Best here changes the perspective of exploration writing: instead of describing his surroundings from the point of origin of the ship, revealing an outward gaze, the writer-explorer proposes a reflexive gaze, using the scene as a mirror. Exploration is now an exercise in self-definition. As an antithesis to Inuit barbarism, epitomized by the lame man offered by his own kin to their enemies, Best offers a vision of social harmony, where mariners, gold finders and captains are united by the same work ethics, foreshadowing Captain Smith's egalitarian views when he would take over the government of the colony of Virginia in 1608.

- 30 The absence of gold, the failure of the colony, the dubious geographical discovery and the hostile relationship developed with the Inuit, between distant observation and deadly confrontation: all seem to make a clear case of Newfoundland's poor fortune in the imperial narrative. Frobisher's voyages to Baffin Island may have been erased in the collective imagination and replaced by the colony of Virginia, but as the set of the first encounters with others in the New World, they highlight the impact of exploration on the formation of identity. Though ideological distortion is at work in the image of the cannibal Inuit, colonial discourse fails to erase the native's voice completely: native resistance and adaptation make a dent in the homogenous and confident self-portrait of the English as compassionate and benevolent colonizers. Even tainted by imperialism, a more complex image of the Inuit emerges, which is not the result of orientalist discourse only: fierce opponents, caring and loyal friends, sharp and witty performers – *alter egos* who unsettle the boundaries between self and other. In view of dimming hope for gold, Frobisher's voyages also impelled Elizabethan adventurers to take their distance from Spanish imperialism and envisage an alternative way. Though *A True Discourse* allows no room for criticism of the expedition and its captain, Best's doubts regarding the ore can be seen subtly creeping in. When he notes at the end of the last voyage that enough gold was mined to "*reasonably suffice all the gold gluttons of the world*"<sup>81</sup>, Best both promises and disparages gold: he reassures investors but also envisages a way out. No gold means that England is given the opportunity to stand as a paragon of virtue against gluttonous Spain. The "*show of mine*" on Baffin Island may not offer the promised gold but it provides a social utopia. Emerging in the theatrics of power enacted on the Countess of Warwick Island is a model that seems to foresee the future development of the British empire as an empire of commerce rather than an empire of conquest.

Figure 1 : stone wall incorporating the Baffin Island rock surrounding the Queen's Manor House in Dartford, England.

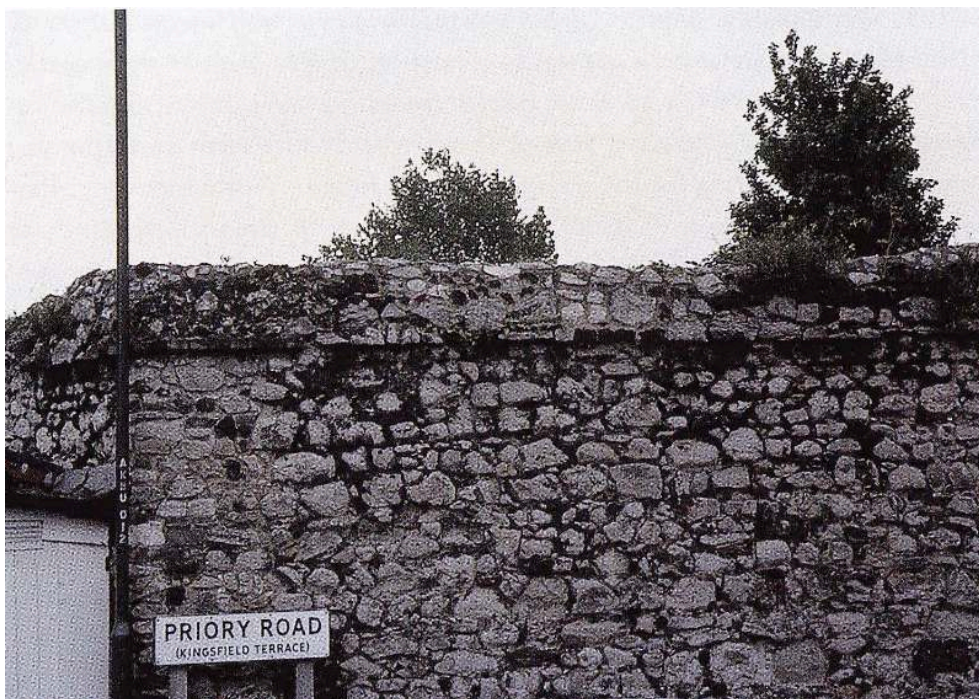


Photo Robert McGhee (*The Arctic Voyages of Martin Frobisher, op. cit.*, 147).

---

## BIBLIOGRAPHIE

BEST George, *A True Discourse of the late voyages of discoverie, for the finding of a passage to Cathaya, by the northwest, under the conduct of Martin Frobisher generall*, London, 1578, repr. in Richard COLLINSON (ed.), *London* : Hakluyt Society, 1867, repr. 1963.

BHABHA Homi, *The location of culture*, London ; New York : Routledge, 2004.

BIGGAR Henry P. (ed.), *The Precursors of Jacques Cartier 1497-1534 : A Collection of Documents Relating to the Early History of the Dominion of Canada*, Ottawa : Government Printing Bureau, 1911.

ELLIOTT John H, "The Old World and the New Revisited", in Karen KUPPERMAN (ed.), *America in European consciousness, 1493-1750*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1995, 391-408.

FULLER Mary C., *Remembering the Early Modern Voyage*, New York : Palgrave, Macmillan, 2008.

GREENBLATT Stephen, *Renaissance Self-Fashioning, from More to Shakespeare*, Chicago : University of Chicago Press, 1980.

HAKLUYT Richard, *Principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation*, Glasgow : J. MacLehose & Sons, 1903, 12 vols.

HALL Charles Francis, *Life with the Esquimaux*, London : Samson Low, Son, & Marston, 1864.

- HILL Jen, *White horizon : the Arctic in the nineteenth-century British imagination*, Albany : State University of New York Press, 2008.
- KUPPERMAN Karen, *Roanoke, The Abandoned Colony* (2<sup>nd</sup> ed.), Lanham, Md : Rowman & Littlefield, 2007.
- LAMBERT Andrew, *The Gates of Hell : Sir John Franklin's Tragic Quest for the Northwest Passage*, New Haven & London : Yale University Press, 2009.
- LERNER Daniel, *The Passing of Traditional Society*, Glencoe, Ill. : The Free Press, 1958.
- MANCALL Peter C., *American Origins* (vol. one of the Oxford History of the United States), New York : Oxford University Press (forthcoming).
- MCGHEE Robert, *The Arctic voyages of Martin Frobisher an Elizabethan Adventure*, Montreal : McGill-Queen's University Press, 2001.
- PARKER John, *Books to build an Empire : A Bibliographical History of English Overseas Interests to 1620*, Amsterdam: N. Israel, 1965.
- PRATT Mary Louise, *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*, London and New York : Routledge, 1992.
- QUINN David B. & Neil M. CHESHIRE (eds.), *The New Found Land of Stephen Parmenius*, Toronto : Toronto University Press, 1972.
- QUINN David B. & Alison M. QUINN, Susan HILLIER (eds.), *New American World : a documentary history of North America to 1612*, New York : Arno Press, 1979.
- QUINN David B. & W.C. STURTEVANT, "This New Prey : Eskimos in Europe in 1567, 1576 and 1577", *Indians and Europe : an interdisciplinary collection of essays*, Christian F. Feest (ed.), Aachen : Edition Herodot, 1987, 61-140.
- QUINN David B., Neil M. CHESHIRE, *et al.*, "Frobisher's Eskimos in England", *Archivaria*, n.10 (Summer 1980), 23-50.
- ROSS James Clark, *Narrative of the second voyage of Captain Ross to the Arctic regions [...] 1829-33* (London, 1834), *BiblioBazaar*, 2008.
- SPENGEMANN William C., *A New World of Words, Redefining Early American Literature*, New Haven : Yale University Press, 1994.
- STEINER George, *Language and Silence*, New York : Atheneum, 1967.
- WILLIAMSON James A., *The Cabot Voyages and Bristol Discovery under Henry VII*, Cambridge : Hakluyt Society, 1962.

## NOTES

1. "Report of the Select Committee on the Expedition to the Arctic Seas", House of Commons, April 28, 1834, in James Clark Ross, *Narrative of the second voyage of Captain Ross to the Arctic regions [...] 1829-33*, London, 1834, *BiblioBazaar*, 2008, 138.
2. Andrew Lambert, *The Gates of Hell : Sir John Franklin's Tragic Quest for the Northwest Passage*, New Haven & London : Yale University Press, 2009.
3. See Jen Hill, *White horizon : the Arctic in the nineteenth-century British imagination*, Albany : State University of New York Press, 2008. See also Francis Spufford, *I may be*

some time : *Ice and the English Imagination*, London : Faber and Faber, 1996 ; Robert G. David, *The Arctic in the British Imagination, 1818-1914*, Manchester : Manchester University Press, 2000 ; Eric G. Wilson, *The Spiritual History of Ice : romanticism, science, and the imagination*, New York ; Houndmills, England : Palgrave Macmillan, 2003 ; Russell A. Potter, *Arctic Spectacles : The Frozen North in Visual Culture, 1818-1875*, Seattle & London : University of Washington Press, 2007.

4. Lorenzo Pasqualigo, letter dated August 23, 1497, in H. P. Biggar (ed.), *The Precursors of Jacques Cartier 1497-1534 : A Collection of Documents Relating to the Early History of the Dominion of Canada*, Ottawa : Government Printing Bureau, 1911, 14.

5. J. A. Williamson, *The Cabot Voyages and Bristol Discovery under Henry VII*, Cambridge : Hakluyt Society, 1962, 143.

6. Karen Kupperman, *Roanoke, The Abandoned Colony* (2<sup>nd</sup> ed.), Lanham, Md : Rowman & Littlefield, 2007, 172.

7. Mary C. Fuller, *Remembering the Early Modern Voyage*, New York : Palgrave, Macmillan, 2008, 15.

8. “De navigatione” (“An Embarkation Poem”), in David B. Quinn & Neil M. Cheshire (eds.), *The New Found Land of Stephen Parmenius*, Toronto : Toronto University Press, 1972, 75-105.

9. Letter to R. Hakluyt, 6. Aug 1583 (published in *Principal Navigations*, 1589), D. B. Quinn and N. M. Cheshire (eds.), *The New Found Land of Stephen Parmenius*, op. cit., 175.

10. Mary-Louise Pratt, *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*, London & New York : Routledge, 1992, 6.

11. Several accounts relate Frobisher’s voyages: George Best’s *A true discourse of the late voyages of discoverie [...] under the conduct of Martin Frobisher*, London : 1578 (edition used : Richard Collinson ed., London : Hakluyt Society, 1867, reprntd 1963), was published shortly after the return of the last expedition. Separate accounts were also published for each of the three voyages : Dionise Settle, *A true reporte of the laste voyage into the west and northwest regions, &c. 1577. [...] by Capteine Frobisher*, London : 1577 ; Thomas Ellis, *A true report of the third and last voyage into Meta incognita : [...] Anno. 1578*, London : 1578 ; Christopher Hall, *The First Voyage of Master Martin Frobisher to the North-West*, in R. Hakluyt, *Principal Navigations*, London : 1589. For Hall, Settle and Ellis, the edition used is Hakluyt’s *Principal Navigations*, Glasgow : J. MacLehose & Sons, 1903, vol. VII, 204-242.

12. Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire : l’économie des échanges linguistiques*, Paris : Fayard, 1982 ; Stuart Hall (ed.), *Representation : cultural representations and signifying practices*, London : the Open University, 1997 ; Judith Butler, *The Psychic Life of Power : Theories in Subjection*, Stanford, Calif. : Stanford University Press, 1997.

13. John H. Elliott, “The Old World and the New Revisited”, in K. Kupperman (ed.), *America in European consciousness, 1493-1750*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1995, 394-395 ; see also John Parker, *Books to Build an Empire : A Bibliographical History of English Overseas Interests to 1620*, Amsterdam : N. Israel, 1965, 93 ; William C. Spengemann, *A New World of Words, Redefining Early American Literature*, New Haven : Yale University Press, 1994, 134.

14. Richard Hore, “Voyage to Newfoundland” (1536), in R. Hakluyt, *Principal Navigations*, op. cit., 517-519, reproduced in D. B. Quinn et al.(eds), *New American World : A Documentary History of North America to 1612*, New York : Arno Press, 1979, vol. 1, 207.

15. As reported by Michael Lok, Frobisher's main financial backer, in a private letter (State paper, BM, Cotton collection, reproduced in G. Best, *op. cit.*, 87).
16. Dyonise Settle, *A true Report of the last Voyage into the West and Northwest regions in 1577 worthily achieved by Captain Frobisher [...] With a description of the people there inhabiting, and other circumstances notable*, London, 1577.
17. Gilbert's *Discourse* was published 10 years later, in 1576.
18. *Ibidem* in Quinn, *New American World*, *op. cit.*, vol. 3, 11.
19. *Ibid.*, 9.
20. Parmenius's *Embarkation Poem*, *op. cit.*, 87.
21. Hall, *The First Voyage of Master Martin Frobisher*, *op. cit.*, 209 ; Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 281 ; Lok in 1576, in Collinson, *op. cit.*, 87.
22. Hall, *The First Voyage*, *op. cit.*, 209.
23. Settle, *A true reporte of the laste voyage*, *op. cit.*, 220.
24. Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 73.
25. *Ibidem*, 72.
26. David B. Quinn's claim that the English only very rarely used the term "savage" when describing the Inuit, and only in context of violent conflict ("This New Prey : Eskimos in Europe in 1567, 1576, and 1577", in *Indians and Europe*, Christian F. Feest, ed. Aachen : Herodot, 1987, 68), needs to be re-examined : not only does Best use the term a third as much as the phrase "country people" (9 occurrences of "savage", 6 for "country people"), but even in the course of relatively peaceful interaction : when for instance, the English travelers search an Inuit camp with the help of a hostage taken a few days before, they refer to him as their "savage" (Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 136).
27. *Ibid.*, 227, 242, 249, 269, 271, 281.
28. *Ibid.*, 73.
29. Christopher Hall was captain of the *Gabriell* ; his account was written in 1576 but published for the first time in 1589 only, in Hakluyt's *Principal Navigations* (1903, vol. VII, 204-211).
30. During the third expedition, Best was captain of the *Anne Francis*, one of the 15 boats that the fleet comprised.
31. Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 73.
32. *Ibid.*, 288.
33. See Peter C. Mancall who analyses the disappearance of the five men as a cautionary tale both for the Inuit and the Europeans ("The Raw and the Cold : Five abandoned Sailors in the Sixteenth Century Northwest Atlantic", to be published in the forthcoming *American Origins*, vol. I of *The Oxford History of the United States*, New York : Oxford University Press).
34. *Ibid.*, 147.
35. Charles Francis Hall, *Life with the Esquimaux*, London : Samson Low, Son, & Marston, 1864, vol. 2, 78, 151.
36. Lok in Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 83.
37. *Ibidem*, 74.

38. *Ibid.*, 85 ; our emphasis.
39. J. Parker, *Books to build an Empire*, *op. cit.*, 69.
40. Lok's letter to the Queen, 22 April 1577, in Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 93.
41. N. Cheshire, D. B. Quinn, *et al.*, "Frobisher's Eskimos in England", *Archivaria*, n.10 (Summer 1980), 24.
42. European travellers did not realize until much later that their germs had such a devastating effect on indigenous peoples. As Best notes with characteristic self-assurance, the first Inuit man captured by Frobisher did not die of his injuries, but "lived until he came in Englande, and then he died of colde which he had taken at sea" (Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 74).
43. Lok in Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 83. The second ship of the expedition, the *Michaell*, returned to England after encountering ice off Greenland.
44. Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 74.
45. *Ibidem*, 74.
46. Daniel Lerner, *The Passing of Traditional Society*, Glencoe, Ill : Free Press, 1958, 51.
47. Stephen Greenblatt, *Renaissance Self-Fashioning, from More to Shakespeare*, Chicago : University of Chicago Press, 1980, 227.
48. A reproduction of the drawings of the three captives (Prints and Drawings of the British Museum), attributed to John White, can be seen on the website of the Canadian Museum of Civilization at : <<http://www.civilization.ca/cmc/exhibitions/hist/frobisher/freng01e.shtml>> (last accessed October 19 2014).
49. Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 149.
50. Stephen Greenblatt, *Renaissance Self-Fashioning*, *op. cit.*, 233.
51. Mary-Louise Pratt, *Imperial Eyes*, *op. cit.*, 7.
52. Settle, *A true reporte of the laste voyage*, *op. cit.*, 223.
53. Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 23, 19.
54. *Ibidem*, 220.
55. *Ibid.*, 151.
56. Settle, *A true reporte of the laste voyage*, *op. cit.*, 223 (our emphasis).
57. Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 249.
58. Immolation as opposed to drowning is another cultural marker which reinforces the divide between the two groups: fire implicitly connects the English to the Prometheus myth, which would seem to exclude the Inuit and their raw-food diet from mankind.
59. Settle, *A true reporte of the laste voyage*, *op. cit.*, 224 ; Best, *A true discourse*, *op. cit.*, 140, 283.
60. Settle, *A true reporte of the laste voyage*, *op. cit.*, 224.
61. Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 286; see also Settle, *A true reporte of the laste voyage*, *op. cit.*, 224.
62. Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 269.
63. Homi Bhabha, *The Location of Culture*, London ; New York : Routledge, 2004, 85.

64. The *inunnguaq*, a human-shaped type of *inukshut*, was chosen as the Vancouver Winter Olympics logo in 2010. The *inunnguaq* may actually be a very concrete example of colonial hybridity: archaeologist Robert McGhee convincingly argues that the human-like – or cross-like – *inukshuk*, of a recent origin and found in Southern Baffin Island and Northern Hudson Bay, may have been directly inspired by the stone crosses first erected by Frobisher’s men (*The Arctic voyages of Martin Frobisher an Elizabethan Adventure*, Montreal : McGill-Queen’s University Press, 2001, 127).
65. Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 281-287.
66. *Ibidem*, 283.
67. George Steiner, *Language and Silence*, New York : Atheneum, 1967, 15.
68. Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 73.
69. See note 29 above.
70. Hall, *op. cit.*, 211.
71. All references to Shakespeare are taken from the *Norton Shakespeare*, St. Greenblatt et al. (ed.), New York, London : Norton, 1997.
72. For the use of “felicitous” ambiguity in *Othello*, see Greenblatt, *Norton Shakespeare*, *op. cit.*, 332.
73. Settle, *A true reporte of the laste voyage*, *op. cit.*, 224.
74. Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 288; see also 265, “They found such plenty of black ore of the same sort which was brought into England this last year, that if the goodness might answer [...]” (our emphasis).
75. Settle, *A true reporte of the laste voyage*, *op. cit.*, 219.
76. McGhee, *The Arctic voyages of Martin Frobisher an Elizabethan Adventure*, *op. cit.*, 173.
77. Ill-equipped teams dug the hard Baffin Island rock for a month in severe weather conditions – with temperatures in August just barely above freezing and almost daily rain and sleet (McGhee, *The Arctic voyages of Martin Frobisher*, *op. cit.*, 123-124).
78. Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 280.
79. *Ibidem*, 258. For similar accounts of social harmony, see also 137.
80. P. Bourdieu, *Propos sur le champ politique*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 2000, 51-61.
81. Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie*, *op. cit.*, 265.

## RÉSUMÉS

Avant le voyage de Francis Drake qui l’amène jusqu’en Californie (1579) et la colonie de Roanoke (1584-1587), c’est en Arctique que les explorateurs anglais font pour la première fois l’expérience de la différence et de l’altérité dans le Nouveau Monde. Lors des trois expéditions organisées de 1576 à 1578 pour découvrir le passage du Nord-Ouest, Martin Frobisher et ses hommes rencontrent des Inuit de l’île de Baffin qu’ils vont progressivement dépeindre comme des

sauvages, voire des cannibales. La zone de contact se révèle être un lieu complexe d'affrontements et de négociations dynamiques. Elle fonctionne comme un miroir, où l'autre permet de définir sa propre humanité. C'est aussi là, en terre de *Meta Incognita*, que s'élabore par défaut un modèle colonial qui pose les prémices d'une identité nationale, révélant les enjeux identitaires du récit d'exploration.

The Arctic regions were the first contact zones in the New World where English explorers negotiated otherness and difference, before Francis Drake's stay in California (July 1579) or the colonization attempt on Roanoke Island (1584-1587). Frobisher's three voyages in search of the North-West Passage (1576-1578) brought together Englishmen and Inuit and set the pattern of a simple but barbarous people. The "country people" were conveniently characterized as "savages" – with the specter of cannibalism of which they were suspected backing up the model of the civilized Englishman, a paragon of virtue and civility. Interaction with the Inuit at home and abroad reveals exploration to be an exercise in self-definition, the colonial space emerging as an indispensable space of self-reflection (S. Gikandi, 1996). But there is also ample evidence of how frail such a construction is, and how confronted by Frobisher's company, Inuit resisted the easy categorization and objectification.

## INDEX

**Mots-clés** : Frobisher, premiers contacts, Inuit, voyages de découverte et d'exploration, récits de voyage, Arctique

**Keywords** : Frobisher Martin, Inuit, travel writing, the Arctic

**Index chronologique** : 16th century / XVIe siècle

**Index géographique** : Great Britain / Grande-Bretagne, Arctic (Greenland) / Arctique (Groenland)

## AUTEUR

### SOPHIE LEMERCIER-GODDARD

Sophie Lemercier-Goddard, a former student of the Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud, is Associate Professor in British Literature at the Ecole Normale Supérieure de Lyon. She completed her Ph.D. on Gothic Shakespeare at Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3 in 2003 and is the author of several articles on the doppelgänger figure and repetition in Shakespeare's plays. Her current research focuses on early modern English exploration narratives and colonial encounters in America. She is currently editing a book on the quest for the Northwest passage (1576-1859) in which she examines the rhetoric of exploration writing and the formation of multiple imperial narratives.



---

# Discours, représentation et idéologie : “Them and Us”

*Discourse, Representation and Ideology: “Them and Us”*

---

# The Rhetoric of Travel and Exploration : a New “Nature” and the Other in Early to mid-Eighteenth-Century English Travel Collections

*La rhétorique du voyage et de l'exploration : l' « Autre » face à une nouvelle « Nature » dans les récits de voyage britanniques de la première moitié du XVIIIe siècle*

**Matthew Binney**

---

- 1 Critics have discussed the influence of early and mid-eighteenth-century travel collections upon English and European society<sup>1</sup> and their influences on particular authors<sup>2</sup>, yet few have addressed the evolving rhetoric on navigation and exploration and the depiction of the Other in the collections' introductory sections<sup>3</sup>. Two of the largest early collections, Awnsham and John Churchill's *A Collection of Voyages and Travels* (1704-32) and Dr. John Harris's *Navigantium atque Itinerantium Bibliotheca* (1705)<sup>4</sup>, reflect similar language of well-known late sixteenth-, early seventeenth-century travel collections, Richard Hakluyt's *Principal Navigations* (1589) and Samuel Purchas's *Purchas His Pilgrims* (1613), in which prefatory sections depict foreign travel, distant nations, and unfamiliar cultures as realizations of a Christian *telos*<sup>5</sup>. This language changes in Thomas Osborne's 1745 addition to the Churchills' *Voyages and Travels*<sup>6</sup>, in which his "Introductory Discourse" reflects characteristics of the Churchills' teleology but also foregrounds a more pronounced attention to empirical classification and observation, as well as commerce – a subject that would predominate in two other major mid-eighteenth century collections: Harris's later 1744 edition, revised by the historian John Campbell<sup>7</sup>, and the 1745 edition of Thomas Astley / John Green's collection, *A New General Collection of Voyages and Travels*<sup>8</sup>. This same rhetoric of commerce would continue in Edward Button's *A New Universal Collection of Voyages and Travels* (1754,

1755)<sup>9</sup>. Thus, the mid- eighteenth-century editors alter the overtly teleological rhetoric of the Churchills' and Harris's earlier collections by foregrounding trade and commerce<sup>10</sup>, thereby revealing, in the intervening forty years, a fundamental transformation of travel discourse<sup>11</sup>. To account for this shift, we may draw upon Jas Elsner and Joan-Pau Rubiés' discussion of travel in *Voyages and Visions: Towards a Cultural History of Travel* (1999). They argue that travel writing should be examined from the perspective of cultural history, thus observing two common threads: a European tradition of Roman / Christian imperialist "nationally tinged" paradigms with their "universalist assumptions" and, simultaneously, a "Humanist sensibility" with its focus on science and empiricism<sup>12</sup>.

- 2 An overt "nationally tinged" "universalist", and, I would add, *preset* model appears in Hakluyt's and Purchas's early seventeenth-century introductions and again in Awnsam and John Churchill's and Harris's early eighteenth-century prefatory material. Like Hakluyt and Purchas, the Churchills and Harris point out religion's role when relating the importance of and necessity for travel, even describing the development and progression of navigation in terms of a biblical narrative, in which the Bible's account superimposes upon the story of the Western voyage out. This narrative creates an external, preset, and authorizing discourse within the collections of Hakluyt, Purchas, Churchill, and Harris (1705) – a discourse or framework that posits a nature or reality that is hierarchical, historical, and teleological<sup>13</sup>. That is, reality contains an implicit progressive biblical narrative that begins with God's creation, moves and ascends towards a Christian *telos*, and ends by unifying with God in a determinate, higher universal community, a neo-Augustinian City of God<sup>14</sup>. The editors use this basic outline in their introductory sections but conflate the higher biblical narrative with their own society's and Western culture's perceived narrative, transforming Augustine's City of God into a contemporary European empire. They use this pre-assigned cultural narrative to catalogue, explain, and authorize their experiences of unfamiliar lands and peoples. Ideally, the framework should produce a higher understanding; that is, people use their reason to collect knowledge, which in turn raises them to a higher understanding of God's universal community<sup>15</sup>. The emphasis upon knowledge compels travelers to document the exact particulars of foreign cultures and experiences in order to render comprehensive accounts that justify the beginning and ending points of their metaphysical narrative.
- 3 This stress upon knowledge points to Elsner and Rubiés' second thread: the "Humanist sensibility" and its focus on science and empiricism. In encouraging the collection of empirical knowledge, the editors outline specific practices that travelers should follow to provide accounts of exactitude and verisimilitude. Yet in particular travel accounts "*rude facts contradicted venerable books*", as Anthony Grafton notes, and "*debate and research might challenge any inherited verity*"<sup>16</sup>. The "*rude facts*"<sup>17</sup> of practical experience<sup>18</sup> complicate the preset imperialist / universalist narratives used to document new experiences and cultures within the travel accounts<sup>19</sup>. The dual focus on imperialist / universalist narratives and the empirical practice of quantifying experience creates tensions within the earlier collections and consequently engenders a radical alteration in the dominant discourse. As the hierarchical, historical, and teleological rhetoric of the earlier collections fails to account for the variety and complexity of other cultures, a new discourse emerges in Osborne's 1745 *Voyages and Travels*, Harris's / Campbell's 1744 edition, Astley's / Green's, and Button's collections to accommodate new

experiences largely by modifying the conception of nature, using the conceptual scaffolding of seventeenth-century natural law theory and rhetoric. Initially in the earlier notion of nature, a preset historical, hierarchical, and teleological order validates travel experiences, thus connecting travel accounts to a biblical narrative depicting God's unfolding divine and hierarchical plan for humankind, creating a neo-Augustinian City of God with culturally determinate limits. The new notion, however, distances and removes an externally authorizing *telos* and its universalizing assumptions from the natural order, in part because empirically acquired travel experiences derive their authority from particular travelers, whose inclinations and critical reasoning capacity help them interpret laws of nature established by God at creation<sup>20</sup>. These travelers are citizens within discrete states<sup>21</sup>, who weigh, measure, and observe, using their reasoning faculty to determine how their inclinations and actions or choices accord or do not accord with the laws of nature<sup>22</sup>. Importantly, when people determine their local and immediate interest by their internal authority – that is, their ability to choose critically in relation to the laws of nature, their proximate environment – without relying upon a preset external narrative, then they cultivate their surroundings, and by developing the local, they interact within a larger space of other peoples and nations, thereby encouraging and promoting prosperity at home and abroad, without overtly positing a determinate cultural limit to a larger world community. Thus, the natural law framework diminishes the external authority of a fixed hierarchical, historical, and teleological reality that determines the significance of unfamiliar cultures and peoples, and instead privileges the discrete, local, particular, internal and self-interested authority of people and nations by connecting their critical reasoning capacity with the laws of nature<sup>23</sup>. This shift in travel discourse fashions a new nature and discourse in which people and states realize their mutual interests by focusing on the authority of the local, and in doing so unite all within an ever-expansive, commercial, indeterminate global order.

## Seventeenth- and Early Eighteenth-Century Travel Collections

- 4 The “nationally tinged” paradigms with their “universalist assumptions” surface overtly within the “Epistle Dedicatorie in the First Edition, 1589” of Richard Hakluyt’s *Principal Navigations* (1598-1600). The editor relates a well-known anecdote:
- 5 I do remember that being a youth [...] it was my happe to visit the chamber of M. Richard Hakluyt, my cosin, [...] at a time when I found lying open upon his boord certeine bookes of Cosmographie, with a universall Mappe: he seeing me somewhat curious [...] began to instruct my ignorance, by shewing me the division of the earth [...]: he pointed with his wand to all the knowen Seas, Gulfs, Bays, Straights, Capes, Rivers, Empires, Kingdomes, Dukedoms and Territories of ech part [...]. From the Mappe he brought me to the Bible, and turning to the 107 Psalme, directed mee to the 23 & 24 verses, where I read, that they which go downe to the sea in ships, and occupy by the great waters, they see the works of the Lord, and his woonders in the deepe<sup>24</sup>.
- 6 The young Hakluyt’s conversation with his older cousin indicates how travel functions as an expression of God. Explorers and travelers acquire knowledge to realize God’s “wonders” in the uncharted and unexplored regions of the world. When viewing the world map, they simultaneously refer to the Bible ; any perusal of the “*universal map*”

and its “seas, gulfs, bays, straits, capes, rivers, empires, kingdoms” involves seeing them concurrently as God’s works. The map tangibly manifests God’s works, writ into reality. Thus, the voyage out instantiates God’s order. In the prefaces of his second edition, Hakluyt continues this universalist / imperialist rhetoric, by referring to the larger community of “Christendome” and encouraging Queen Elizabeth’s imperialist aspirations (39). He states, “Christian people of late hath bene planted with divers English colonies by the royal consent of her sacred Majestie” so that “she shall by Gods assistance, in short space, worke many great and unlooked for effects, increase her dominions, enrich her cofers, and reduce many Pagans to the faith of Christ” (40). Hakluyt’s “nationally tinged” universalist and imperialist language openly supports imperialism as a means not only to expand the state’s dominions but also the universal community of Christianity<sup>25</sup>. By encouraging the queen to increase England’s influence and convert others to Christianity, Hakluyt seeks to enfold peoples and nations within the determinate *telos* of Christendom<sup>26</sup>. Although they appear a century after Hakluyt and Purchas’s collections, Awnsham and John Churchill’s collection and John Harris’s *Navigantium* reflect a similar preset, “nationally tinged” universalist / imperialist rhetoric in their introductory sections.

## Awnsham and John Churchill

- 7 Awnsham and John Churchill open their “Introductory Discourse” by locating the history of travel and navigation within a biblical narrative and its implied *telos*<sup>27</sup>. They state that many argue navigation was the “execution of the direction given by Almighty GOD, since the first vessel we read of in the world, was the ark Noah built by the immediate command and appointment of the Almighty” (ix ; col. 1). Then they underscore the connection between the biblical account and navigation, asserting that “[t]he first vessel ever known to have floated on the waters, was the ark made by God’s appointment” (ix ; col. 1). In mentioning Noah and the ark, the editors establish a biblical origin to exploration, and this origin signals travel’s connection to God’s divine providence, which directs the ship : “this ark, ship, or whatever else it may be called, had neither oars, sails, masts, yards, rudder, or any sort of rigging whatsoever, being only guided by Divine Providence” (ix ; col. 2). Since God made the first vessel and directed it with his providence, it follows that the story of “navigation” follows God’s order. The editors imply that Western navigation and exploration realize God’s divine plan. By documenting particular inventions and improvements to navigation over the centuries, the editors document the progression of the biblical account. By superimposing the biblical story on navigation, the Churchills intimate that subsequent travel accounts will contribute to an on-going biblical story. The particular narratives will offer specific insights into the complexity of cultures, peoples, and nations and how they fit into a progressive overarching narrative, determined by divine providence. The biblical narrative authorizes travel experiences.
- 8 The editors then connect this narrative to progress and a larger community. Exploration encourages trade, and trade promotes wealth, and prosperity creates a larger prosperous community : “the empire of Europe is now extended to the utmost bounds of the earth where several of its nations have conquests and colonies” (lxix ; col. 2). The progress of travel and navigation points to a broader community, a global community, which is, nonetheless, an “empire” defined by its European attributes and goals, an alternative expression of Hakluyt’s “Christendome.” The more Europeans travel, the

more they collect information; the more they come to understand the world, the closer they come to establishing a prosperous global European community – a neo-Augustinian City of God. This expansionist doctrine outlines a discourse of travel and exploration that asserts a Christian narrative wherein people move toward prosperity, upwards in a hierarchy and thereby realize their higher unity with God<sup>28</sup>.

- 9 Since this universalizing narrative validates travelers' accounts, then new observations serve to complete more of the narrative, which ultimately indicates how people progress towards God, the Christian *telos*. To achieve the prosperity writ into this cultural narrative, explorers and travelers must practice proper humanist / empiricist methods of observation when encountering unfamiliar lands, and to encourage this, the editors draw from the Royal Society, more specifically from a short piece by Lawrence Rooke, a founding member of the Royal Society, whose "Directions for Seamen, bound for far Voyages" appeared in the Society's *Philosophical Transactions* (1665-1666)<sup>29</sup>. The prefatory note states that the Royal Society's purpose is "to study Nature rather than Books, and from the Observations, made of the Phaenomena and Effects she presents, to compose a History of Her" (140-1). In order to write a proper "History" or story of nature<sup>30</sup>, Rooke and the Royal Society direct sea travelers to mark particulars, either noting longitude and latitude or plotting coasts, promontories, islands, etc. The editors add: "travelers ought to carry about him several sorts of measures, to take the dimensions of such things as require it" (lxxi ; col. 2). By highlighting these "measures" and quantifying experience, the editors affirm their connection to Rubiés' "Humanist sensibility" because these particulars contribute to collective knowledge and assist others in formulating a complete history or story of nature. This narrative will help people understand where they reside within the progression of the Western narrative so that they may ascend towards happiness and prosperity in a European-defined global community.

### John Harris's Prefatory Material

- 10 In the 1705 edition of *Navigantium*, John Harris's "Epistle Dedicatory" to the queen and Introduction reflect this pre-determined hierarchical and cultural narrative. When addressing Queen Anne, Harris underscores England's own cultural supremacy, stating: "when [...] a Man hath actually travell'd the whole World himself, [...] he will be abundantly convinced, that Our own Religion, Government and Constitution is, in the Main, much preferable to any he shall meet with Abroad<sup>31</sup>." Granted, he writes for the preferment and flattery of a patron, but by insisting upon his own culture's supremacy, he reveals a propensity to measure the world in terms of a definite narrative. Even after surveying the diversity of the world, one must come to the conclusion that one's own country and religion is superior to others. This conception indicates the authorizing narrative of the hierarchical and providential order in nature that directs people towards Christian prosperity because "Providence seems graciously to have design'd to make us Great and Happy". By pointing to the importance of providence and prosperity, Harris superimposes, like the Churchills, a teleological narrative upon travel, which authorizes travel experiences.
- 11 Harris's "Introduction" reinforces this overarching narrative by beginning with a biblical "Origination of Mankind". Harris states that "the World had a Beginning, and that Mankind had it first Original about the Time we have so particular an Account of in the Sacred

*History of the Bible*” (I ; pt. I, col. 1). Following the Churchills, Harris’s collection offers an account of the unfolding and overarching biblical narrative, and his “Introduction” traces a biblical trajectory. The narrative itself validates what Europeans perceive as they experience the world, as shown with Moses’ “account,” which demonstrates the biblical narrative’s authority : “*the Account which Moses gives us of the peopling of the Earth after the Deluge by Noah’s Children, is so conformable to all the authentick Records yet remaining in any languages, that it carries with it irresistible Evidence*” (I ; pt. I, col. 1). In an unexplored and un-traveled world, experiences and observations already fit into the predetermined pattern outlined by the biblical narrative. The narrative serves as an authorizing template for documenting and cataloguing phenomena. Its authority is “irresistible”, and subsequent travels add to this narrative : “*Every step taken by a first Discoverer, presents an Original in those Matters ; others that come after, do but Copy and Refine upon him, and continue the Story that he begins*” (4 ; bk. 1, ch. 1, col. 2). Travel and exploration fits into a narrative or “Story” that the travelers and explorers relate through their experiences in foreign lands. The beginning of the story has been written, and now by collecting particulars, explorers accumulate knowledge, detailing the unfolding storyline.

- 12 Yet the detailed documentation of experiences and observations, encouraged by Harris, the Churchills, and the Royal Society, complicates their notion of a hierarchical and historical narrative, as seen in Thomas Osborne’s 1745 addition to the Churchills’ *Voyages and Travels* and John Campbell’s updated 1744 edition of Harris’s *Navigantium*, showing how the external authority of the older discourse’s implicit teleology cedes more and more to the internal authority of the newer discourse and its focus on the local, self-interest, and commerce.

## Mid-Eighteenth-Century Collections and Natural Law Rhetoric

- 13 Thomas Osborne’s *A Collection of Voyages and Travels* (1745) functions as a medial point within the shift in travel discourse, incorporating aspects of the earlier preset universalism and the mid- eighteenth-century’s self-interested commercialism. Like the Churchills, he seeks to outline a “*probable historical account of the first invention of navigation*”, and thus says : “*it is indisputably true from the authority of the sacred records, the structure of the ark owed and intitled its original contexture to the industrious precaution of Noah, who, by the immediate designation of God himself, brought that wooden island into shape and order*” (xx ; col. 1). The origins of navigation start with Noah, and the sacred records’ indisputable authority confirms this. Nevertheless, instead of beginning his “Introduction” with the biblical narrative, Osborne opts for an exposition of geography so that readers may understand the “*situation, motion, substance and constitution, dimensions and bigness, and measurement of the earth*” (I ; col. 2). By starting with “*dimensions, bigness, and measurement*”, he prioritizes quantifying phenomena, which document the empirical reality of travel and exploration, thus favoring Elsner and Rubiés’ “humanist” rather than “universalist” sensibility. Osborne continues this expository style until he discusses the “*original of people*” on page 11, mentioning Noah’s flood, thereby showing the empiricist sensibility presiding over the authorizing teleological narrative.

- 14 Departing further from previous collections, Osborne connects more plainly the biblical narrative to navigation and commerce. He states: “it is probable, that the posterity of Noah, having plantations [...] might [...] form and build such ships, and other vessels [...] as might make rivers and more spacious waters obvious to a passage, and maintain such a necessary intercourse, as might improve a commerce between nation and nation” (xx ; col.1). Navigation originates with Noah and the ark, and thereafter they build more ships, which ultimately increases commerce between nations. Osborne adds, “So truly it has been said, navigation was the parent of trade; and trade has always been the support and encouragement of navigation” (xliv-xlv). Although the story of navigation begins with the biblical narrative, and navigation antecedes trade, thus indicating that the biblical narrative produces the capacity for trade, Osborne chooses to connect trade and commerce with another source, disclosing the influence of seventeenth-century natural law language :

From the natural propensity of human nature towards self-preservation, it is natural to suppose, that having provided for the mutual security of every man’s property, in their respective societies or governments, their next care was how to furnish themselves with the necessaries and conveniences of life, by propagating a commerce between all and each of those governments, nations or countries, wherein they were dispersed; and this for the mutual good and benefit of the whole, as well as for the private gain and interest of some individuals of each place (xliv ; col. 1-2).

- 15 The reference to “*natural propensity of human nature towards self-preservation*” imitates the natural law language of seventeenth-century natural law thinkers like Thomas Hobbes<sup>32</sup>. In *Leviathan* (1651) Hobbes argues that each person in the state of nature possesses the right to preserve himself, and the laws of nature direct people to submit to political authority to help realize that “*right of nature*”<sup>33</sup>. Additionally the phrases, “*mutual security of every man’s property*” and “*conveniences of life*”, reproduce the language of John Locke’s “Of Property” in *Second Treatise of Government* (1689)<sup>34</sup>. Seventeenth-century natural law notions, like “self-preservation” and “every man’s property”, offer a conceptual scaffolding for Osborne that supplements the teleological account of navigation, trade, and commerce. He at once draws from the language of a preset, authorizing Christian narrative while simultaneously alluding to natural law language that favors the independent authority of people existing within a particular and distinct “place”. By drawing upon the biblical narrative and natural law language and connecting these to commerce, Osborne represents a pivotal point within the change of discourse as empiricism, local authority, and reciprocity supersede the older discourse of history, teleology, and hierarchy<sup>35</sup>.
- 16 In Campbell’s updated version of *Navigantium*, Astley’s / Green’s 1745 edition, and Button’s 1754/55 *New Universal Collection*, the editors avoid directly referencing a biblical narrative and instead imitate the language of seventeenth-century natural law, demonstrating that natural law rhetoric moves from an ancillary to a primary position in accounting for travel, navigation, commerce, and the conception of the Other.

## Seventeenth-Century Natural Law Rhetoric and the New Framework

- 17 Baruch Spinoza, Locke, and Richard Cumberland offer paradigmatic and influential accounts that diminish the role of teleology, hierarchy, and history and foreground



people's critical reasoning capacity, how they function in nature, their self-interest, and their reciprocal connection to a larger indefinite community<sup>36</sup>. First, natural law rhetoric of the seventeenth century removes the notion of a teleological narrative from accounts of nature. In *Ethics* (1677) Spinoza argues that God is nature, thus making it difficult for people to insist that humans move towards or rise to God within a Christian narrative<sup>37</sup>: “Nature has no fixed goal and [...] all final causes are but figments of the human imagination” (240 ; pt. I, “App”). Spinoza adds, “Nature does not act with an end in view”, and “the eternal and infinite being, whom we call God, or Nature, acts by the same necessity whereby it exists” (321 ; pt. IV, “Pref.”). For Spinoza, people attain the good and come to understand God by using reason and seeking knowledge of nature and natural phenomena: “Therefore it is of the first importance in life to perfect the intellect, or reason, as far as we can, and the highest happiness or blessedness for mankind consists in this alone” (358 ; pt. IV, “App”). By stressing reason / intellect and laws of nature, Spinoza diminishes the authority of external sources. Reason and nature together produce adequate ideas by understanding necessity and universality of natural phenomena<sup>38</sup>, whereas external sources such as the senses, opinions, imagination, superstitions, traditions, and / or narratives provide imperfect, disjointed, and “mutilated” knowledge (267 ; pt. II, prop. 40, sch. 2). Spinoza adds, “nobody, unless he is overcome by external causes contrary to his own nature, neglects to seek his own advantage” (332 ; pt. IV, prop. 20, sch.).

- 18 By stressing reason, Locke's natural law rhetoric follows a similar course as Spinoza, in *Essay Concerning Human Understanding* (1690) and *Two Treatises of Government* (1689), but additionally he diminishes hierarchy by highlighting people's inclinations, which promotes moral and political equality amongst peoples and nations<sup>39</sup>. Locke offers a conception of nature that relies upon the equality and authority of particular citizens<sup>40</sup>, stating: “Nature, I confess, has put into man a desire of happiness and an aversion to misery [...] these may be observed in all persons and all ages, steady and universal; but these are inclinations of the appetite to good, not impressions of truth on the understanding” (31 ; bk. I, ch. III, sec. 3)<sup>41</sup>. Nature has given people desires or “inclinations” towards happiness, but these inclinations are not impressed truths directing people to a definite end. Rather people determine happiness by applying their natural faculties, sense and reason, to acquire knowledge of their surroundings from laws of nature. Locke states: “There is a great deal of difference between an innate law and a law of nature, between something imprinted in our minds in their very original, and something that we, being ignorant of, may attain to the knowledge of, by the use and due application of our natural faculties” (36 ; bk. I, ch. III, sec. 13). People may use their faculties, reason and sense, to determine the laws of nature, established by God at creation, to determine right or wrong action and prosper within their local surroundings. Knowledge does not point to an innate, preset teleological order within nature; rather, people use their reason and senses to determine how they should act<sup>42</sup>.
- 19 Spinoza removes teleology from nature and dismisses external authority; Locke supersedes hierarchy by underscoring people's inclinations and natural faculties; and finally in *De Legibus* (1672) Cumberland unites people reciprocally within a larger indefinite community, arguing that humans possess a natural inclination to benevolence and use experience and reason to guide this inclination towards the common good in the universal moral community of God, the “City, or Kingdom, of God”<sup>43</sup>. For Cumberland, people understand natural law through science, as long as they practice empirical discipline, perceiving necessary relationships in nature, authored by

God. His theory condenses into “one universal formula”: people should “*Endeavour, according to [their] Ability, to promote the common Good of the whole System of Rationals [that is, rational agents]*” (262; “Intro.” sec. XV). This “whole system” is, for Cumberland, the city or kingdom of God, which is a “*System of all rational agents, or the whole natural City of God*” with “*God, the Head and Father of all rational Beings*”. People are citizens of this city not because of a political or cultural designation, but because they reason: “*common Reason, which directeth to common Good, to be the common Law, [...] uniteth the Universe of rational agents into one Kingdom*” (34; *ess. 1, sec. III*)<sup>44</sup>. All people are rational agents, who unite reciprocally within the same kingdom or city of God, irrespective of beliefs, customs, or practices<sup>45</sup>. This larger, indeterminate community of “Rationals” represents people’s reciprocal relations to each other, which is “*first known by Sense and Experience*” (254; “Intro.” sec. VI).

- 20 Cumberland contributes to the natural law framework by reinforcing recurring terms like reason, sense, and experience, while adding that these notions unite people within a larger, reciprocal, and indeterminate community. This larger community does not derive its validity from a preset narrative and *telos*, but rather, it unites discrete peoples and nations within a larger limitless system through their particular inclinations and critical reasoning capacity<sup>46</sup>. As we will see, these seventeenth-century natural law notions offer the conceptual scaffolding for the editors of mid-eighteenth-century travel collections to frame their discourse when accounting for travel and navigation as well as distant peoples and nations.

## Mid-Eighteenth-Century Collections, Self-Interest and Commerce

### *Campbell's Navigantium*

- 21 Registering the shift from the discourse of an implicit hierarchy and teleology, Campbell’s 1744 Dedication of Harris’s *Navigantium* announces unambiguously in the title its altered tone: “To the Merchants of Great-Britain”. Campbell admits that he “*endeavoured [...] to avoid the Faults for which most modern Dedications are censured, which are a mean Attention to Interest, or the Vanity of placing great Names and high Titles in the Front of Books*” (unpaginated; “Ded.”, par. 1). Instead of appealing to rank and status, he appeals to a new group with its alternate narrative of prosperity – merchants and commerce. Imitating the language used in natural law theory, he states, “*Reason and Experience*” will “*shew, that we owe that Connection, which, at present, reigns between Countries far remote from each other, and that kind Intercourse subsisting between different and distant Nations, to a Spirit of Commerce*” (unpaginated; “Ded.”, par. 2). Such a statement is significant, especially when compared to earlier travel collections, because for the Churchills and Harris, reason and experience indicate how travel experiences fit within the Christian narrative writ into nature, revealing how they advance to a Christian *telos*. In the newer framework, reason and experience indicate that a “Spirit of Commerce” provides the “Connection” between countries and nations. A “Spirit”, rather than a teleological Christian narrative, accounts for travel and relations between particular nations and peoples, and he frames this “Spirit” within natural law language:

If we reflect on the Reason of the Thing, it will appear, that Commerce is founded on Industry, and cherished by Freedom. These are such solid Pillars, that whatever Superstructure is erected upon them, cannot easily be overthrown by Force, but must be ruined by Sap: This too we find justified by History and Experience. (vii; "Intro.")

- 22 The empiricism of Elsner and Rubiés' humanist sensibility antecedes a preset narrative because reason and experience show the triumph of commerce when reviewing the scope of history. Since commerce "*is founded on Industry*" of a people (again imitating Locke's language in "Of Property")<sup>47</sup> rather than a biblical narrative, then actions and choices of particular people increase in influence because they refract forms of "Industry" within specific cultural contexts<sup>48</sup>. Campbell notes,
- "Experience has made almost all Nations sensible of the Importance of Trade. [...] Thus] whoever would have a competent Knowledge of the Weight and Influence of any People, must be well acquainted with their Character and Circumstances in this respect" (vii, "Intro.")
- 23 In this new commercial narrative of prosperity<sup>49</sup>, which stresses the industry of particular people, Campbell maintains that readers must understand the "Character and Circumstances" of distant nations and peoples, in order to determine how they make choices to contribute to trade, commerce, and prosperity.
- 24 Not only does he remove a Christian *telos* and hierarchy from nature, replacing it with a "Spirit"<sup>50</sup>, but by focusing on "Industry" and "Character and Circumstances", Campbell foregrounds people's inclinations and natural faculties, thus reinforcing the internal and local authority of particular peoples and nations<sup>51</sup>. "Industry" and "Freedom" help people cultivate their immediate surroundings, for Campbell, and, similar to Osborne, after acquiring "Necessities", they have "*Time to exercise the Faculties of their Minds, and to look abroad for greater Conveniences*" (unpaginated; "Ded.", par. 3). After producing more, people more readily apply the "*Faculties of their Minds*", which, in turn, "*produced Trade*", "*Invention of Shipping*", and improvement in the "*Art of Navigation*". Not only do these expressions imitate Locke's language in "On Property", but also "*Faculties of their Minds*" echoes Locke's "*natural faculties*" of reason and sense in *Essay*. The invention of shipping and improvement of the art of navigation are things, in the words of Locke, "*that we, being ignorant of, may attain to the knowledge of, by the use and due application of our natural faculties*" (36; bk. I, ch. III, sec. 13). Campbell indicates similarly that by tending to themselves, their proximate surroundings, people acquire necessities and then use the "*Faculties of their Minds*" to produce, invent, and improve. Since they produce and invent based upon their industry and faculties, we see why Campbell wants people to examine the "*Character and Circumstances*" of particular peoples. A particular nation's "*Industry*", "*Freedom*", and "*Faculties of their Minds*" produce distinctive cultural choices specific to the circumstances of their lives. If travelers and travel readers fail to examine these circumstances, they neglect information that would contribute to *their* commercial well-being: "*upon a strict Review it will be found, that even amongst the most uncouth and barbarous Nations, there are many ingenious Inventions to be met with*" (unpaginated; vol. 2, "Pref.", par. 3). Since people and nations possess different needs and desires, or inclinations, based upon their circumstances, then they produce different "*Inventions*", satisfying their particular needs. Campbell's account differs significantly from the Churchills' prefatory material and Harris's earlier collection because he connects travel to discrete inclinations, interests, and faculties of mind, which carry their own distinct authority. Instead of connecting navigation and

trade to an authorizing cultural narrative, he connects it to the inclinations and critical reasoning capacity of particular groups, providing for themselves in their immediate environment. Tellingly in the Preface to volume 1, Campbell asks, “*Can any Man doubt, that the seeing different Countries, considering the several Humours, Customs and Conditions of various Nations, and comparing them with each other, and our own, is the readiest Way to Wisdom ?*” (unpaginated ; par. 4).

25 This focus on internal and local authority produces a larger commercial community of diverse nations and cultures. After attaining “*Necessities*”, people look “*abroad for greater Conveniencies*”, and “*this produced Trade*”, for Campbell, “*which is particular to our Species, and the primary Characteristick of rational Beings*” (unpaginated ; “Ded.”, par. 3). As “*rational Beings*” or “*Rationals*” look outside themselves, they produce unity by seeking a common good. Campbell clarifies this good : “*The Desire of reciprocally communicating the Fruits of various Soils and different Climates, is that Principle of Unity, which agreeable to the Will of GOD, makes all the Inhabitants of the several Regions of the Globe, appear [...] they were but one People*” (unpaginated ; “Ded.”, par. 2). Unity between peoples and nations occurs, for Campbell, by “*reciprocally communicating the Fruits of various Soils and different Climates*”. As long as diverse people possess “*Freedom*” to exercise their “*Industry*” to acquire “*Necessities*”, they may use the “*Faculties of their Minds*” for invention and improvement and thereby look outside their local community to “*reciprocally*” communicate and interact with others, a “*primary Characteristick of rational Beings*”. People unite together in a larger community or they interact globally by focusing on and cultivating their immediate environment, satisfying and fulfilling their local interest. Commerce, for Campbell, “*encourages People, not barely to labour for the Supply of their own Wants, but to have an Eye to those of other Nations, even such as are at the greatest Distance*” (unpaginated; “Ded.”, par. 6). In this sense, people’s faculties authorize their actions by determining their local interests, and these local interests unite all within a commercially reciprocating, larger, indeterminate community.

26 “[P]rivate Interests” and the “*noble and generous [...] Arts of Commerce [...] extend to all Mankind*” (xvi; “Intro.”), and consequently show, in the Preface to the second volume, how reciprocity inheres in colonialism :

The great Point with respect to Plantations, is to shew, that the Riches, Power, and Happiness of the Mother-Country, depends, in a great Measure, upon them ; and that, on the other Hand, this Connection is so far from being grievous, burthensome, or prejudicial to the Colonies, that, on the contrary, their Peace, Welfare, and Prosperity, are dependent upon this, and upon this only; so that the Benefits and Advantages of Settlements and their Mother-Countries are always reciprocal ; whence arises the Tie of mutual Obligation (unpaginated ; par. 2).

27 Instead of the culturally determinate “*Christendome*” of Hakluyt or the “*empire of Europe*” of the Churchills, Campbell insists upon a unified indeterminate community where the mother country and the colonized people reciprocally support and maintain each other, as each pursues its own diverse and particular interests<sup>52</sup>. Ultimately, this notion of reciprocal colonization lapses into a culturally biased conception of World Empire that largely has mutual exchange serving the self-interests of a dominant culture and nation<sup>53</sup>. Nevertheless, Campbell’s natural law rhetoric refashions this notion of a larger indeterminate community – realized by cultivating local industry, freedom, and faculties of mind – by allowing nations to interact within a reciprocating commercial enterprise. This shift to local authority and self-interest directly challenges

and subverts the older discourse's reliance upon external authority, teleology, and hierarchy. Campbell adds,

"The large History ensuing may be considered as a practical Commentary [...] that where these Notions are adverted to and followed, Mother-Countries and their Plantations thrive equally, and that both pine, dwindle and decay, where these Maxims are either neglected or despised" (unpaginated ; "Preface," vol. 2, par. 2).

- 28 The individual travel narratives document the story of commercial prosperity and how it places all nations within a reciprocating, unified, larger community. Instead of focusing on how people's experiences fit externally within a teleological progression towards a religious good, people's experiences will be measured locally and internally, based upon the amount dictated by local interests and their proximate surroundings.

### Astley / Green Collection

- 29 Astley / Green follow Campbell by openly distinguishing their collection from the Churchills, foregrounding local interest and commerce. Green chooses not to "*follow the Example of the generality of Authors, who are for carrying their Disquisitions, not only as far back as the Flood, but even beyond it*" (1 ; vol. 1, "Intro.", col. 1). He maintains the futility of applying the biblical narrative to navigation, noting that "*all that can be said, must be pure Conjecture*" (1 ; vol. 1, "Intro.", col. 1). Instead of relying upon circumspect evidence, or "*Conjecture*", Green's Introduction aspires to document the "*Rise and Progress of Navigation and Commerce*", focusing on travel as it relates to times when trade and commerce prospered or waned. For example, we find that "*the maritime Powers of Asia had their Fleets in the flourishing Times of their Empires, and traded to India [...] is more than probable*" and events, like the "*Croisades*" made a "*great Interruption to Commerce*" (4 ; vol. 1, "Intro.", col. 1). Similar to Campbell, Green does not appeal to the biblical narrative to authorize travel accounts; rather, he substitutes the narrative of trade and commerce, which privileges the habits and interests of particular peoples.
- 30 By describing particular rituals and ceremonies, as Green notes in his Preface to volume II, travel readers acquire a more complete understanding :

nothing confirms the Truth of a Remark, [...] as an Instance shewing the Virtues or Vices of People ; and thus an Account from an Author of a Coronation, Funeral, Execution, or the like, which he delivers as an Eye-Witness, gives the Reader a far more lively and satisfactory Idea of the same [...] : Because for one you have the Author's own Authority, or the Particulars, such as they really were (vi ; vol. 2, "Preface").

- 31 Green follows Campbell's stress upon the "*Character and Circumstance*" of people by "*shewing the Virtues or Vices*". By reading the traveler's original account of those customs readers benefit from receiving the "*Author's own Authority*" and seeing "*the Particulars, such as they really were*". The authority of the traveler's perspective overrides any other authority because she more directly observes the customs and habits of a people or a nation. Such an observation leads Green to comment in the Preface to the third volume about Peter Kolben's *The Present State of the Cape of Good-Hope* (1731), regarding the Khoikhoi or the westernized "Hottentots" of southern Africa :

We presume, the Reader will be both surprised and pleased with the agreeable Variety he finds in the Manners and Customs of these People; whom the Ignorance or Malice of most former Authors had represented as Creatures but one degree removed from Beasts, and with scarce any Thing human about them except the Shape : Whereas, in Fact, they appear to be some of the most humane and virtuous

(abating for a few Prejudices of Education) to be found among all the Race of Mankind. (v-vi ; vol. 3, "Pref.").

- 32 The more readers learn about the behaviors and habits of the Khoikhoi, the better their understanding, and the more they recognize that they "*appear to be some of the most humane and virtuous*". By underscoring the authority of the travelers' account of particular customs and habits, the editor indicates how focusing on cultural difference increases understanding. Indeed when referring to the "*surprising Wealth*" and "*Plenty*" of China, Green remarks, contrasting with the tone of Harris's Dedication, that "*China may be called the terrestrial Paradise of the present World*" (vi ; vol. 3, "Pref.")<sup>54</sup>.

## A New Universal Collection

- 33 Edward Button follows Campbell and Green, even borrowing the previous editors' language concerning cultural difference and commerce. Button states explicitly that he follows Harris's plan : "*we have in this point, very nearly pursued the same plan as is laid down by the ingenious Dr. Harris*" (xii-xiii ; "Intro."). He refers, however, to Campbell's 1744 edition because he directly borrows Campbell's language regarding travel and commerce, referring to "*spirit*" and "*industry*" : "*the spirit of industry in extending commerce, has ranged from kingdom to kingdom, now fixing its residence in one nation, then in another*" (iii ; "Intro.") ; and "*For a nation, like a private family, changes its condition and recovers from the pressures it formerly laboured under, by prudent oeconomy, and industry rightly applied: by industry with regard to a state, we would be understood to mean a strict application to trade and commerce*" (xiii ; "Intro."). For Button industry shows how people and nations contribute to commercial prosperity, and a people's "*industry*" points to the importance of their distinctive customs and habits : "*whoever would have a true notion of the influence of any people or government must be well acquainted with their character, and circumstances in regard to commerce*" (ix ; "Intro."). In this telling excerpt, Button reveals how the newer discourse has overtaken the rhetoric of travel and exploration. He repeats Campbell's phrase, "*Character and Circumstances*", thereby revealing his own assimilation and application of the newer travel discourse, privileging the authority of particular cultures and their distinct cultural practices. Like Campbell, he thinks commerce and trade offer another narrative for prosperity where "*we may expect to see such great events, and another golden age restored*" (xii ; "Intro.")<sup>55</sup>. Like Campbell and Green, Button shows that by exercising their industry and following their self-interest, nations may create a commercial golden age, in which participants reciprocally satisfy the other's needs. He adds in his "Conclusion" to volume 3 that "*the powerful and the opulent may find useful hints given for making further discoveries, which would undoubtedly tend to the great benefit of the mercantile part of Great Britain, and redound to the honour of the true patriot*" (464-65). "*Christendome*" and "*empire of Europe*" cede to the particular interests of Great Britain and the authority of the discrete state, pursuing commercial gain within a world community punctuated by competing interests.
- 34 This change in travel language and the notion of the Other reflects a change from seeing "nature" in terms of teleology and hierarchy to seeing it as inclinations, critical reasoning capacity, and self-interest. The new "nature" and framework resist locating the Other within a larger global community defined by a definite *telos*, because each nation's self-interest, as dictated by its native reason and inclinations, determines how and why they choose, invent, and improve. As Campbell observes, "*the Ancients*",

thinking the “*greatest Part of the Globe to be uninhabitable*” and having “*so high an Opinion of their own Knowledge*” charged “*Nature*” with “*Defects which were only in themselves*” (Introduction, xiii). Previously nature, for Campbell, was defined through such preset conceptions, and now distinct people should examine the varied methods in which they observe the world. In this particularized view, different groups acquire a local and internal authority based upon their distinct experiences and observations<sup>56</sup>. This newer discourse allows different communities, nations, and peoples to prosper while resisting the need to categorize their discrete customs within a historical, hierarchical, and teleological narrative that posits a determinate and universal European empire<sup>57</sup>. Thus, Campbell’s, Green’s, and Button’s change in rhetoric reflects a change towards the local, particular, and indeterminate. People’s faculties and their surroundings – rather than an abstract, external narrative – serve as the authority for their experiences.

---

## BIBLIOGRAPHY

- ABBATTISTA Guido, *Commercio, Colonie e Impero Alla Vigilia Della Rivoluzione Americana : John Campbell publicista e storico dell’Inghilterra del sec. XVIII*, Florence : Olshki, 1990.
- ARMITAGE David, “Empire and Liberty : A Republican Dilemma” in Martin VAN GELDEREN and Quentin SKINNER (eds.), *Republicanism : A Shared European Heritage*, vol. 2, Cambridge : Cambridge University Press, 2001, 29-46.
- ASTLEY Thomas, or John GREEN, *A New General Collection of Voyages and Travels*, London, 1745, in Eighteenth-Century Collections Online, last accessed 15 Nov 2014.
- BAUGH Daniel A., “Great Britain’s ‘Blue-Water’ Policy, 1689-1815”, *The International History Review*, vol. 10, n°1, 1988, 33-58.
- BLANTON Casey, *Travel Writing : the Self and the World*, New York : Twayne, 1997.
- BOLINGBROKE Henry St. John, 1<sup>st</sup> Vicount, *Political Writings*, David Armitage (ed.), New York : Cambridge University Press, 1997.
- BUTTON Edward, *A New Universal Collection of Voyages and Travels*, London, 1755, in Eighteenth-Century Collections Online, last accessed 15 Nov 2014.
- CAREY Daniel, *Locke, Shaftesbury, and Hutcheson : Contesting Diversity in the Enlightenment and Beyond*, Cambridge : Cambridge University Press, 2006.
- CERTEAU Michel de, *The Practice of Everyday Life*, Berkeley : University of California Press, 1984.
- CHURCHILL Awnsham, and John CHURCHILL, *A Collection of Voyages and Travels*, London, 1704-32, in Eighteenth Century Collections Online, last accessed 15 Nov 2014.
- CRONE Gerald Roe, “John Green : Notes on a Neglected Eighteenth-Century Geographer and Cartographer”, *Imago Mundi*, vol. 6, 1949, 85-91.

- CRONE Gerald Roe and Raleigh Ashlin SKELTON, "English Collections of Voyages and Travels, 1625-1846" in Edward LYNAM (ed.), *Richard Hakluyt and His Successors*, series II, vol. 93, London : The Hakluyt Society, 1946.
- CUMBERLAND Richard, *A Treatise on the Laws of Nature*, Indianapolis : Liberty Fund, 2005.
- DE BEER Esmond Samuel, "Bishop Law's List of Books Attributed to Locke", *The Locke Newsletter*, vol. 7, 1976, 47-54.
- DYSON Robert William, "Introduction", in AUGUSTINE, *The City of God Against the Pagans*, trans. R.W. Dyson, Cambridge : Cambridge University Press, 1998.
- ELSNER Jas and Joan-Pau RUBIES (eds.), *Voyages and Visions : Towards a Cultural History of Travel*, London : Reaktion Books, 1999.
- EWALD William, "The Biological Naturalism of Richard Cumberland", *Annual Review for Law and Ethics*, vol. 8, 2000, 125-141.
- FIGGIS John Neville, *The Divine Right of Kings*, Cambridge : Cambridge University Press, 1914.
- FOUCAULT Michel, *Archaeology of Knowledge*, trans. A.M. Sheridan Smith, New York : Pantheon Books, 1972.
- FRANTZ Ray William, *The English Traveller and the Movement of Ideas : 1660-1732*, New York: Octagon Books, 1968.
- FROST Alan, "The Spanish Yoke : British Schemes to Revolutionise Spanish America, 1739-1807", in Alan FROST and Jane SAMSON (eds.), *Pacific Empires : Essays in Honour of Glyndwr Williams*, Vancouver B.C. : Melbourne University Press, 1999, 33-52.
- GARRETT Aaron, "Spinoza's Law and Ethics : Spinoza as Natural Lawyer", *Cardozo Law Review*, vol. 25, n°2, 2003, 627-641.
- GIERKE Otto Friedrich von, *Political Theories of the Middle Age*, trans. Frederic William Maitland, New York : Cambridge University Press, 1958.
- GRAFTON Anthony, *New Worlds, Ancient Texts: the Power of Tradition and the Shock of Discovery*, Cambridge, Mass. : Belknap Press of Harvard University Press, 1992.
- GREENBLATT Stephen, *Marvelous Possessions : the Wonder of the New World*, Chicago : University of Chicago Press, 1991.
- GREENE Jack, "Empire and Prosperity" in J. Peter MARSHALL (ed.), *The Oxford History of the British Empire : The Eighteenth Century*, vol. 2, Oxford : Oxford University Press, 1998, 208-230.
- GREENLEAF William H., *Order, Empiricism, and Politics : Two Traditions of English Political Thought, 1500-1700*, Oxford : Oxford University Press, 1964.
- GUIGNON Charles B., *Heidegger and the Problem of Knowledge*, Indianapolis : Hackett, 1983.
- HAKLUYT Richard, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation*, Glasgow : J. MacLehose and sons, 1903-05.
- HAMILTON Horace E., "James Thomson's Seasons: Shifts in the Treatment of Popular Subject Matter", *ELH*, vol. 15, n°2, 1948, 110-21.
- HARRIS John, *Navigantium atque Itinerantium Bibliotheca*, London, 1705, in *Eighteenth-Century Collections Online*, last accessed 15 Nov 2014.
- HARRIS John, *Navigantium atque Itinerantium Bibliotheca*, John Campbell (ed.), London, 1744, in *Eighteenth-Century Collections Online*, last accessed 15 Nov 2014.



- HARTOG Francois, *The Mirror of Herodotus : The Representation of the Other in the Writing of History*, trans. Janet Lloyd, Berkeley : University of California Press, 1988.
- HAZARD Paul, *The European Mind : The Critical Years (1680-1715)*, trans. J. Lewis May, New Haven: Yale University Press, 1953.
- HELTERS James, “The Explorer or the Pilgrim ? Modern Critical Opinion and the Editorial Methods of Richard Hakluyt and Samuel Purchas”, *Studies in Philology*, vol. 94, n°2, 1997, 160-186.
- HEIDEGGER Martin, “The Question Concerning Technology”, *The Question Concerning Technology and Other Essays*, New York : Harper & Row, 1977.
- HOCHSTRASSER Timothy J., *Natural Law Theories in the Early Enlightenment*, Cambridge : Cambridge University Press, 2000.
- ISANI A. Mukhtar, “Melville’s Use of John and Awnsham Churchill’s Collection of Voyages and Travels”, *Studies in the Novel*, vol. 4, 1972, 390-95.
- ISRAEL Jonathan I., *Enlightenment Contested : Philosophy, Modernity, and the Emancipation of Man 1670-1752*, Oxford : Oxford University Press, 2006.
- ISRAEL Jonathan I., *Radical Enlightenment : Philosophy and the Making of Modernity, 1650-1750*, New York: Oxford University Press, 2001.
- KESSLER Amalia D, *A Revolution in Commerce : The Parisian Merchant Court and the Rise of Commercial Society in Eighteenth-Century France*, New Haven : Yale University Press, 2007.
- LOCKE John, *An Essay Concerning Human Understanding*, John W. Yolton (ed.), London : Everyman, 1996.
- LOCKE John, *Two Treatises on Government*, Peter Laslett (ed.), 2<sup>nd</sup> ed., Cambridge : Cambridge University Press, 1967.
- LOVEJOY Arthur O., *The Great Chain of Being ; A Study of the History of an Idea*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1936.
- MACKAY David, “Exploring the Pacific, Exploring James Cook”, in Alan FROST and Jane SAMSON (eds.), *Pacific Empires : Essays in Honour of Glyndwr Williams*, Vancouver B.C.: Melbourne University Press, 1999, 251-270.
- MANDLER Peter, *The English and National Character: The History of an Idea from Edmund Burke to Tony Blair*, New Haven : Yale University Press, 2006.
- MARSHALL Peter J. and Glyndwr WILLIAMS, *The Great Map of Mankind : British Perceptions of the World in the Age of Enlightenment*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1982.
- MATAR Nabil, *Turks, Moors, and Englishmen in the Age of Discovery*, New York : Columbia University Press, 1999.
- OSBORNE Thomas, *A Collection of Voyages and Travels*, London, 1745, in *Eighteenth-Century Collections Online*, last accessed 15 Nov 2014.
- PAGDEN Anthony, *Lords of all the World: Ideologies of Empire in Spain, Britain and France, c. 1500-c. 1800*, New Haven : Yale University Press, 1995.
- PARKIN Jon, *Science, Religion, and Politics in Restoration England : Richard Cumberland’s De Legibus Naturae*, Rochester, New York : The Boydell Press, 1999.
- PATRIDES Constantinos A., *The Grand Design of God : The Literary Form of the Christian View of History*, London : Routledge, 1972.

- PITTS Jennifer, *A Turn to Empire : The Rise of Imperial Liberalism in Britain and France*, Princeton : Princeton University Press, 2005.
- POCOCK John G. A., *Virtue, Commerce and History*, Cambridge : Cambridge University Press, 1985.
- PRATT Mary Louise, *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*, New York: Routledge, 1992.
- RHONHEIMER Martin, *Natural Law and Practical Reason : A Thomist View of Moral Autonomy*, trans. Gerald Malsbary, New York : Fordham University Press, 2000.
- SAID Edward, *Orientalism*, New York : Pantheon Books, 1978.
- SCHNEEWIND Jerome B., *The Invention of Autonomy : A History of Modern Moral Philosophy*, New York : Cambridge University Press, 1997.
- SHAFTESBURY third earl of, *Anthony Ashley Cooper, Characteristicks of Men, Manners, Opinions, Times*, Indianapolis: Liberty Fund, 2001.
- SHELVOCKE George, *Voyage Round the World (1726)*, in Harris's / Campbell's 1744 edition of *Navigantium*, London, 1744.
- SIGMUND Paul E., *Natural Law in Political Thought*, Lanham: University Press of America, 1971.
- SPINOZA Baruch, *Ethics, from Complete Works*, trans. Samuel Shirley, Indianapolis: Hackett, 2002.
- STALNAKER Joanna, *The Unfinished Enlightenment : Description in the Age of the Encyclopedia*, Ithaca: Cornell University Press, 2010.
- TAYLOR Charles, *A Secular Age*, Cambridge : The Belknap Press, 2007.
- TAYLOR Charles, *Sources of the Self : The Making of the Modern Identity*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1989.
- TEGGART Frederick J., *The Idea of Progress : a Collection of Readings*, Berkeley : University of California Press, 1949.
- THOMPSON Carl, *Travel Writing*, London : Routledge, 2011.
- TUCK Richard, *The Rights of War and Peace : Political thought and the International Order from Grotius to Kant*, Oxford : Oxford University Press, 1999.
- TUCK Richard, *Natural Rights Theories : Their Origin and Development*, Cambridge: Cambridge University Press, 1979.
- WARNER Oliver, *English Maritime Writing : Hakluyt to Cook*, London : Longmans, Green & Co, 1958.
- WILLIAMS Glyndwr, *Voyages of Delusion : The Quest for the Northwest Passage*, New Haven: Yale University Press, 2002.
- WILSON Francis, "The Dark Side of Utopia : Misanthropy and the Chinese Prelude to Defoe's Lunar Journey", *Comparative Critical Studies*, vol. 4, n°2, 2007, 193-207.
- WOLFF Larry, "Discovering Cultural Perspective : The Intellectual History of Anthropological Thought in the Age of Enlightenment" in Larry WOLFF and Marco CIPOLLONI (eds.), *The Anthropology of the Enlightenment*, Stanford: Stanford University Press, 2007, 3-32.
- YOLTON John W., "Locke on the Law of Nature", *The Philosophical Review*, vol. 67, n°4, 1958, 477-98.

## NOTES

1. Francis Wilson uses *Voyages and Travels* to argue how Defoe lampoons the popular image of the Chinese. See Francis Wilson, "The Dark Side of Utopia : Misanthropy and the Chinese Prelude to Defoe's Lunar Journey", *Comparative Critical Studies*, vol. 4, n°2, 2007, 193-207.
2. See Mukhtar A. Isani, "Melville's Use of John and Awnsham Churchill's Collection of *Voyages and Travels*", *Studies in the Novel*, vol. 4, 1972, or Horace E. Hamilton who looks at Harris's influence on James Thomson (Horace E. Hamilton, "James Thomson's *Seasons* : Shifts in the Treatment of Popular Subject Matter", *ELH*, vol. 15, n°2, 1948).
3. Marshall and Williams adroitly survey broader "perceptions", and others briefly point to the general tone of, for instance, Campbell's works, who is frequently described as "patriotic" and promoting an "imperialist theme": see for instance, Mackay and also Frost, who describes Campbell as "taking a patriotic stance" (Alan Frost, "The Spanish Yoke : British Schemes to Revolutionise Spanish America, 1739-1807" in Alan Frost and Jane Samson eds., *Pacific Empires: Essays in Honour of Glyndwr Williams*, Vancouver, BC : Melbourne University Press, 1999, 35). See also Greene, who says that "prosperity and trade" were associated with "national identity" of which he gives an example of Campbell (Jack Greene, "Empire and Prosperity" in Peter J. Marshall (ed.), *The Oxford History of the British Empire : The Eighteenth Century*, vol. 2, Oxford: Oxford University Press, 1998, 215-216) and see Williams, who says Campbell's *Navigantium* is "passionate in its advocacy of British overseas trade" (Glyndwr Williams, *Voyages of Delusion : The Quest for the Northwest Passage*, New Haven : Yale University Press, 2002. 149).
4. Marshall and Williams discuss how these collections added to the renewed popularity of travel narratives : see Peter James Marshall and Glyndwr Williams, *The Great Map of Mankind : British perceptions of the world in the Age of Enlightenment*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1982, 48-49. See also Oliver Warner, *English Maritime Writing: Hakluyt to Cook*, London: Longmans, Green & Co, 1958, 25, and Gerald Roe Crone and Raleigh Ashlin. Skelton, "English Collections of *Voyages and Travels*, 1625-1846" in Edward Lynam (ed.), *Richard Hakluyt and His Successors*, series II, vol. 93, London : The Hakluyt Society, 1946.
5. See James Helfers's discussion of Hakluyt's and Purchas's use of religious appeals in "The Explorer or the Pilgrim ? Modern Critical Opinion and the Editorial Methods of Richard Hakluyt and Samuel Purchas", *Studies in Philology*, vol. 94, n°2, 1997, 173-174.
6. Crone and Skelton note that in 1747 Osborne owned the copyright of Churchills' collection.
7. Warner, *English Maritime Writing*, *op. cit.*, 34.
8. Unlike Churchill's and Harris's editions, other early eighteenth-century large collections lack extensive introductory sections, such as James Knapton's *A New Collection of Voyages and Travels*, which appeared six years later in 1711, as well as the Royal Society's third volume of *Miscellanea Curiosa : Containing a collection of Curious Travels and Natural Histories of Countries* (1<sup>st</sup> edition 1707, 2<sup>nd</sup> edition 1727). Even though John Green is not mentioned by name on the title page, G.R. Crone offers evidence indicating that John Green wrote the Preface. Also see Edward Button's reference to Green and his collection in *New Universal Collection* (1755), iv. Even though Osborne's edition appears chronologically after Campbell's, Osborne's text will be analyzed first

to show more effectively the shift between the older and newer discourses. The shift in language did not occur linearly or suddenly, but coalesced gradually and disjointedly around a new cultural rhetoric of travel and the Other.

9. Although the compiler is not acknowledged in the text, the British Library registers Edward Button as the ostensible editor for the 1754 edition, and also as the compiler for the 1755 edition. The 1754 edition contains this written note across from the frontispiece : “The Compiler, Edward Button, formerly of Kilncote, Leicestershire. The completion of the work was prevented by his death.”

10. Each editor was aware of the previous collections, referring to collections by the editors’ names and usually noting how their compilation differed from those before.

11. Here I use “discourse” in the way that Edward Said uses it from Foucault in *Orientalism* (1978). As Foucault maintains in *Archaeology of Knowledge* : “There is a notion of ‘spirit’, which enables us to establish between the simultaneous or successive phenomena of a given period a community of meanings, symbolic links, an interplay of resemblance and reflexion, or which allows the sovereignty of collective consciousness to emerge as the principle of unity and explanation” (Michel Foucault, *Archaeology of Knowledge*, trans. A.M. Sheridan Smith, New York : Pantheon Books, 1972, 22). Importantly Thompson argues how travel rhetoric moves more towards “subjective” strategies in the eighteenth century, and this study demonstrates in part how the language of commerce encourages varieties of subjectivism. See Carl Thompson, *Travel Writing*, London : Routledge, 2011.

12. See Jas Elsner and Joan-Pau Rubiés, *Voyages and Visions : Towards a Cultural History of Travel*, London : Reaktion Books, 1999, 47-48.

13. I use “framework” and “discourse” similarly to refer at once to Foucault’s notion of discourse as well as Heidegger’s conception of “frame” or “Ge-stett”, an ideological mesh or frame that controls / directs being. Heidegger discusses this en-framing. See also, Charles B. Guignon, *Heidegger and the Problem of Knowledge*, Indianapolis : Hackett, 1983, 1 : “The Anglo-American tradition generally tends to see philosophy as a set of current topics or problems that are to be discussed within pre-given frameworks. [...] Heidegger maintains that it is these frameworks themselves that are the source of traditional philosophical problems”.

14. These are not new claims or observations, and several important texts outline this earlier framework, which originates from the Middle Ages, propelled by Augustine’s thought, and creates a unifying, progressive, and hierarchical metaphysics for European nations, *i.e.*, Christendom. See for instance, C.A. Patrides’s *The Grand Design of God : The Literary Form of the Christian View of History*, London : Routledge, 1972. See also Otto Friedrich Von Gierke, *Political Theories of the Middle Age*, trans. Frederic William Maitland, New York : Cambridge University Press, 1958, 9. See Charles Taylor’s *Sources of the Self : The Making of the Modern Identity*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1989, and *A Secular Age*, Cambridge : The Belknap Press, 2007. Both describe Augustine’s important role in defining the internal / external notion (internal and external authority) of the Western consciousness. In this pre-modern framework, hierarchy serves an important role, according to W.H. Greenleaf, because “[o]rder implied the harmonious maintenance of each form of being in the place designed for it in the divine plan of creation and its obedient subordination to the degrees of being superior to it” (*Order, Empiricism, and Politics : Two Traditions of English Political Thought, 1500-1700*, London : Oxford University Press, 1964, 26). For other descriptions of this

hierarchical order, see John Neville Figgis's *The Divine Right of Kings*, Cambridge : Cambridge University Press, 1914, and Arthur O Lovejoy's *The Great Chain of Being ; A Study of the History of an Idea*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1936. **The notion of connecting progress to Christian history and narrative follows from Augustine ; see Frederick J. Teggart, *The Idea of Progress : a Collection of Readings*, Berkeley : University of California Press, 1949. See also Dyson's Introduction in Augustine, *The City of God Against the Pagans*, trans. R.W. Dyson, Cambridge : Cambridge University Press, 1998, xxi, and Anthony Pagden, *Lords of all the World : Ideologies of Empire in Spain, Britain and France, c. 1500-c. 1800*, New Haven : Yale University Press, 1995. See Chapter 1, especially his discussion of Christendom and its connection to Aristotelian *eudaimonia*.**

15. In *Sources of the Self*, Taylor explains this framework of reason, knowledge, and higher understanding in terms of Augustine's philosophy : "Augustine's proof of God is a proof from the first-person experience of knowing and reasoning. I am aware of my own sensing and thinking; and in reflecting on this, I am made aware of its dependence on something beyond it, something common. But this turns out on further examination to include not just objects to be known but also the very standards which reason gives allegiance to. So I recognize that this activity which is mine is grounded on and presupposes something higher than I, something which I should look up to and revere. By going inward, I am drawn upward" (Ch. Taylor, *Sources of the Self*, *op. cit.*, 134).

16. Anthony Grafton, *New Worlds, Ancient Texts : the Power of Tradition and the Shock of Discovery*, Cambridge, Mass. : Belknap Press of Harvard University Press, 1992, 255.

17. A specific example of a "rude fact" can be found in Captain George Shelvocke's voyage to the west coast of North America. Shelvocke describes his personal experiences of Baja natives and how these contrast with prescribed notions of Western dress, decorum, civility, and order. Shelvocke observes "there is a wide difference between what one would, upon the first sight, expect to find from them, and what they really are" (George Shelvocke, *Voyage Round the World 1726*, in Harris's / Campbell's 1744 edition of *Navigantium*, *ed. cit.*, 404-406).

18. Michel de Certeau's distinction between "strategy" and "tactic" demonstrates how cultural standards and norms are subject to practical experiences. Everyday practices and "tactics" are "multiform and fragmentary" (Certeau, *The Practice of Everyday Life*, Berkeley : University of California Press, 1984, xv) and ultimately change "the status of the discourse" by acknowledging that the dominant discourse and its "analyzed 'object'" are both "organized by the practical activity" and "determined by rules they neither establish nor see clearly, equally scattered in differentiated ways of working" (*Ibidem*, 11). As a result, the dominant "strategy" or discourse "disappears into the ordinary," and "[t]his disappearance has as its corollary the invalidation of truths" (*Ibid.*, 11). In this essay, I argue that the "invalidation of truths" or the older travel discourse cedes to a newer framework of truth, influenced by the rhetoric of seventeenth-century natural law theory.

19. In this essay, I am not concerned with showing how travel accounts complicate traditional views. Others have done this before me, such as Grafton, Greenblatt, or Frantz, who, for example, describes how observations described in the "new science" exert "considerable pressure on crystallized institutions". Frantz stresses that "[t]he various forces that produced seventeenth- and eighteenth-century humanitarianism, toleration, and cosmopolitanism were [...] many; but not least among them must have

been the influence exerted by travel-books” (Ray William Frantz, *The English Traveller and the Movement of Ideas : 1660-1732*, New York: Octagon Books, 1968, 118). Instead, in this essay I will show how Western discourse changes as a response to travel’s “considerable pressure on crystallized institutions”.

20. “Critical reasoning capacity” refers to depiction of the change of the role of reason for Paul Hazard. See Paul Hazard, *The European Mind : The Critical Years (1680-1715)*, trans. J. Lewis May, New Haven : Yale University Press, 1953.

21. Tuck notes that one characteristic of this new nature and its framework is that “an individual in nature [...] was morally identical to a state, and that there were no powers possessed by a state which an individual could not possess in nature”. See Richard Tuck, *The Rights of War and Peace : Political Thought and the International Order from Grotius to Kant*, Oxford : Oxford University Press, 1999, 82.

22. Much of the natural law accounts and terminology in this study follows Martin Rhonheimer’s analysis. See Martin Rhonheimer, *Natural Law and Practical Reason : A Thomist View of Moral Autonomy*, trans. Gerald Malsbary, New York : Fordham University Press, 2000.

23. See Tuck, *op. cit.*, 60-63, T. J. Hochstrasser, *Natural Law Theories in the Early Enlightenment*, Cambridge: Cambridge University Press, 2000, 4-5 and David Armitage, “Empire and Liberty : A Republican Dilemma” in Martin Van Gelderen and Quentin Skinner (eds.), *Republicanism : A Shared European Heritage*, vol. 2, Cambridge : Cambridge University Press, 2001, 38-39. This position contrasts with critical studies that focus on the hegemonic tendencies of Western discourse. Casey Blanton states : “In effect, the eighteenth-century traveler begins to admit to and exploit the connection between the world and self, yet the ‘hegemonic reflex’ posits the European, and therefore modern, world as superior both in time and space” (Casey Blanton, *Travel Writing : the Self and the World*, New York : Twayne, 1997, 12). For similar positions see Said ; *Orientalism*, *op. cit.*, François Hartog, *The Mirror of Herodotus : The Representation of the Other in the Writing of History*, trans. Janet Lloyd, Berkeley : University of California Press, 1988 ; Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*, New York : Routledge, 1992 ; and Nabil Matar, *Turks, Moors, and Englishmen in the Age of Discovery*, New York : Columbia University Press, 1999.

24. Richard Hakluyt, *The Principal Navigations*, 1.

25. Anthony Pagden describes the medieval empires and those that may succeed them in terms of an “Aristotelian identity”. He adds : “The ancient polis had made human flourishing – *eudaimonia* – possible. By rendering *eudaimonia* as ‘blessedness’ [...], Aristotle’s thirteenth-century translator, Robert Grosseteste, had made that a state which it was clearly only possible to achieve within the territorial limits of the Christian *monarchia*”. See A. Pagden, *Lords of all the World*, *op. cit.*, 27.

26. James Helfers discusses this religious tone and its coupling with a “naïve patriotic confidence about England’s exploratory efforts”. See Helfers, *art. cit.*, 173.

27. It is widely accepted that John Locke did *not* write the introductory section, although it is sometimes attributed to him. John Locke and Awnsham Churchill were friends. See Crone and Skelton, *art. cit.*, 81-84. See also, Esmond Samuel De Beer, “Bishop Law’s List of Books Attributed to Locke”, *The Locke Newsletter*, vol. 7, 1976, 47-54.

28. See Pagden, *op. cit.*, 24-27.

29. Thompson discusses the development of “objectivist strategies”, which increased as science became more rigorous and specialized. See Thompson, *op. cit.*, 82.

30. The *OED* indicates that the first definition for “history” means “a relation of incidents, [...] a narrative, tale, story”. See *OED*, 2<sup>nd</sup> edition, 1989.

31. Unpaginated.

32. Paul E. Sigmund states, “Self-preservation through rational conduct is the single ‘natural law’ in Hobbes’ system, despite the fact that he never describes it this way” (Paul E. Sigmund, *Natural Law in Political Thought*, Lanham: University Press of America, 1971, 78-79).

33. See Richard Tuck, *Natural Rights Theories : Their Origin and Development*, Cambridge : Cambridge University Press, 1979, Ch. 6. Tuck also notes how Hobbes’ focus on self-preservation removes an obligation to obey natural law for fear of God’s punishment in an afterlife : “It is fairly clear that Hobbes never in fact believed that the after-life was relevant to prudential calculations of all men” (Tuck, *Natural Rights Theories*, *op. cit.*, 126).

34. In “Of Property,” Locke states, “God gave the World to Men in Common; but since he gave it them for their benefit, and the greatest Conveniencies of Life they were capable to draw from it, it cannot be supposed he meant it should always remain common and uncultivated. He gave it to the use of the Industrious and Rational (and Labour was to be *his Title* to it)”. See Locke, *Two Treatises on Government*, Peter Laslett (ed.), 2<sup>nd</sup> ed., London : Cambridge University Press, 1967, 309 ; ch. 5, sec. 34, lines 1-6.

35. Pocock has argued how natural law language was important for the development of commerce. See John G. A. Pocock, *Virtue, Commerce and History*, Cambridge : Cambridge University Press, 1985, 115. The connection between natural law and commerce has been explored by Amalia D. Kessler in *A Revolution in Commerce : The Parisian Merchant Court and the Rise of Commercial Society in Eighteenth-Century France*, New Haven : Yale University Press, 2007. See in particular chapter 4, page 159 : “the law of commerce was synonymous with the laws of nature. In other words, since commerce was an expression of divinely created principles of human nature – principles of self-interest or necessity, on the one hand, and sociability or charity on the other – it was these very same principles that should govern its practice”. I draw from Kessler’s argument to support my claim that natural law notions change the language of travel and by extension the conception of the Other in introductory sections of travel collections.

36. Spinoza, Locke, and Cumberland were born around the same time (1632), and they maintained tremendous influence on discussions of natural law, ultimately outlining the characteristics of the “new” nature. Not only does Aaron Garrett maintain that Richard Cumberland was one of the “most important natural lawyers of the seventeenth century” or that John Locke “was also clearly deeply indebted to the natural law theory developed by Grotius” (A. Garrett, “Spinoza’s Law and Ethics : Spinoza as Natural Lawyer”, *Cardozo Law Review*, vol. 25, n°2, 2003, 627), but Spinoza himself “wished to provide a kind of therapy to the natural law in showing that a consistent definition of natural law [...] results in truly fixed and determinate laws” (*Ibidem*, 636). I do not argue that the editors directly read and borrowed specific ideas from Spinoza, Locke, or Cumberland to inform their expositions on travel, although I think one may have a stronger case arguing this with Hobbes and Locke; nevertheless, their influence was so immense that the editors could not help being exposed to their thought, which radically altered European ideas. Jonathan Israel provides an outline of

Spinoza's influences in *Enlightenment Contested: Philosophy, Modernity, and the Emancipation of Man 1670-1752*, Oxford : Oxford University Press, 2006.

37. See Garrett, "Spinoza's Law and Ethics", *art. cit.*, 636, 640 : "For Spinoza, there is no natural hierarchy" and "There are no natural hierarchies to be discovered".

38. Aaron Garrett states, "Our minds are most stable and fixed when we understand reasons, since when we recognize the necessity in laws, they become necessary psychological laws from which we act consistently. The more this is the case, the less we need rely on any positive law, human or divine, and the more our minds are guided by the same fixed and determinate rules which govern all parts of nature". See Garrett, "Spinoza's Law and Ethics", *art. cit.*, 639.

39. Garrett explains Locke's contrast to Spinoza : "There is no need for Locke to build up a complicated theory of the passions, insofar as pleasure and pain are primarily anchored in and refer to external laws rooted in the vast system of obligations, rights, and duties" (Garrett, *art. cit.*, 640). Thus Lockean passions "refer us to an external system that gives them meaning" whereas with Spinoza, the "natural sanction is [...] built into the natural psychological laws of the passions" (*ibidem*, 640).

40. Sigmund, *Natural Law, op. cit.*, 84 : "Consent based on natural equality had appeared in the writings of political theorists before Locke. [...] However, for them consent was a corporate act of the community at some point in the past, while for Locke it was an individual act".

41. John Locke, *An Essay Concerning Human Understanding*, John W. Yolton (ed.), London : Everyman, 1996. Subsequent quotes come from this edition.

42. Daniel Carey states that Locke's "accumulation of testimony on customs and manners treated human nature as something to be understood inductively, rather than through pre-assigned assumptions about essences". See Daniel Carey, *Locke, Shaftesbury, and Hutcheson: Contesting Diversity in the Enlightenment and Beyond*, Cambridge : Cambridge University Press, 2006, 34. Yolton states that for Locke "[r]eason and sense are the sole foundations for all knowledge" (Locke, *Essay, op. cit.*, 482).

43. Jon Parkin provides a robust account of seventeenth-century natural law theory and its influence upon Cumberland as well as Cumberland's contributions to natural law theory. Parkin notes, "Cumberland's conception of the common good does not stop at temporal forms of *socialitas*. [...] Cumberland seeks to universalise [*sic*] his *socialitas*, to form a general and universal proposition which applies to all rational agents, including God" (Parkin, *Science, Religion, and Politics in Restoration England: Richard Cumberland's De Legibus Naturae*, Rochester, New York : The Boydell Press, 1999, 104).

44. Schneewind argues that this observation is original and distinctive. See Jerome B. Schneewind, *The Invention of Autonomy: A History of Modern Moral Philosophy*, New York : Cambridge University Press, 1997, 104. See also William Ewald's essay, "The Biological Naturalism of Richard Cumberland", *Annual Review for Law and Ethics*, vol. 8, 2000, 126.

45. Cumberland states, "it is owing to this most noble *Motion of reciprocal Beneficence*, that others reap *like*, and often, as occasion offers, *greater* Benefits, than those we obtain for ourselves" (617 ; ch. V, sec. XLVIII).

46. Charles Taylor motivated these observations : see Taylor, *A Secular Age, op. cit.*, 60.

47. Locke, "On Property" in *Second Treatise* : "Now of those good things which Nature hath provided in common, everyone had a Right (as hath been said) to as much as he could use, and had a Property in all that he could affect with his Labour; all that his



Industry could extend to, to alter from the State Nature had put it in, was his” (318 ; ch. V, sec. 46, lines 7-12).

48. Campbell largely worked for the Tories, such as Lord Bute, which demonstrates how many of his writings promote a Bolingbrokean notion of blue-water policy in relation to commerce : *i.e.*, non-interventionist and non-continental. For more on Campbell’s politics and his writing see Guido Abbattista, *Commercio, Colonie e Impero Alla Vigilia Della Rivoluzione Americana : John Campbell pubblicista e storico dell’Inghilterra del sec. XVIII*, Florence : Olshki, 1990, and for an account of blue-water policy, see Daniel A. Baugh, “Great Britain’s ‘Blue-Water’ Policy, 1689-1815”, *The International History Review*, vol. 10, n°1, 1988, 33-58.

49. See Pocock, *Virtue, Commerce and History*, *op. cit.*, 115 : “The apologist of commerce [...] preferred, to any scheme of history based on civic humanism, those schemes of natural law and *jus gentium* propounded by Grotius, Pufendorf, Locke, and the German jurists, which stressed the emergence of civil jurisprudence out of a state of nature, since the latter could be readily equated with barbarism”. Importantly progress and commerce started to be joined in Whiggish thought early in the eighteenth century by Daniel Defoe, while a robust, four-stages theory of progression (Scottish history of stadial progression) does not reach maturity within “Scottish historical school” until the two following decades after Hume in such luminaries as William Robertson, Adam Ferguson, Adam Smith, and John Millar (*ibidem*, 252-53).

50. Spinoza’s *conatus*, an inclination to preserve the self, may offer the means for Campbell to privilege an indefinite “Spirit” over a definite Christian *telos*. For Spinoza, by acting in accordance with nature, one “endeavors to preserve his own being”, and this comes “from the laws of his own nature”. Thus, “it follows [...] that the basis of virtue is the very conatus to preserve one’s own being, and that happiness consists in a man’s being able to preserve his own being” and “that those who commit suicide are of weak spirit and are completely overcome by external causes” (330-331 ; pt. IV, prop. 18, sch.). There are references to “Spirit” in the third earl of Shaftesbury’s *Characteristicks of Men, Manners, Opinions, Times* (1711), “A Letter Concerning Enthusiasm”, section VII. Again, I do not argue for a direct correlation between Campbell’s use of “Spirit of Commerce” and Spinoza and Shaftesbury, but rather highlight the rhetorical framework that permits such language.

51. As Abbattista shows, this sentiment largely reflects Tory / Bolingbrokean aspects of Campbell’s thought. In *Idea of a Patriot King* (1738), Bolingbroke states that the manner in which a state pursues its interests demonstrates that a difference “arises from the situation of countries, from the character of people, from the nature of government, and even from that of climate and soil ; from circumstances that are, like these, permanent, and from others [...] accidental”. See Bolingbroke, *Political Writings*, David Armitage (ed.), New York : Cambridge University Press, 1997, 273.

52. Campbell returns to and reinforces this topic at varying points, for example, at the beginning of Book I from volume II : “Whereas other Conquests tend only to the Benefit of this or that Nation; these are advantageous to the Species, and add Dominion not to a single People, but to the whole Race of Mankind” (2 ; vol. II, bk. I, ch. III, sec. 1, col. 1).

53. Even though Campbell stresses the equality within the colonizing relation, he notes how the commercial enterprise increases the power of the home country : “we owe many other great Advantages to this Commerce in the East. For, in the first place, it is the great Support of the Maritime Power of Europe ; it makes us Masters of all other

Parts of the Globe” (984 ; vol. 1, “Concl.”). Jennifer Pitts provides a helpful distinction here ; initially a “tolerant and pluralist universalism” predominated eighteenth-century thought, “one premised on the equal rationality of all human beings and the belief that standards of morality and justice that governed relations within Europe also obligated Europeans in their dealings with other societies” ; however, “in the first half of the nineteenth century” a “progressivist universalism” developed that “justified European imperial rule as a benefit to backward subjects”, and “authorized the abrogation of sovereignty of many indigenous states and licensed increasingly interventionist policies in colonized societies’ systems of education, law, property, and religion” (Jennifer Pitts, *A Turn to Empire: The Rise of Imperial Liberalism in Britain and France*, Princeton : Princeton University Press, 2005, 21). See also David Armitage, “Empire and Liberty : A Republican Dilemma”, in Martin Van Gelderen and Quentin Skinner (eds.), *Republicanism : A Shared European Heritage*, vol. 2, Cambridge : Cambridge University Press, 2001, 42, where Armitage points out the shortcomings in Bolingbroke’s argument on this point.

54. However, like Campbell, by stressing self-interest, Green also exhibits a clear bias to England in colonialism. In volume 2, Book II, the voyages to the western coast of Africa, he argues for Parliament’s funding fort construction : “But how shall the Company be able to do this Service to the Public, unless farther assisted by the Public ? And there seems to be the more Necessity for this, as both the *French* and *Dutch*, from a due Sense of the great national Benefits arising from this Trade, support it by a national Encouragement” (161; vol. 2, bk. 2, ch. 1, sec. 1, col. 2). Indeed without stating “self-interest” overtly, Green provides a thinly veiled support of stronger British engagement in colonialism in western Africa, from a “due Sense of the great national Benefits arising from this Trade”.

55. Following Campbell’s and Green’s examples of following self-interest, Button states “extensive commerce is the one thing necessary in politics. It is ridiculous for such a nation to complain, [...] that her condition grows worse and worse; because it is in her own power to remedy all these grievances, by consulting her own interest” (xii ; “Intro.”).

56. Mandler provides a helpful distinction in types of character between the ladder and tree-branching approaches, which also elucidate the contrasting notions of nature : the first “assumed a high degree of fundamental commonality among all humans [...]. It also assumed a set of universal qualities to which all humans could aspire, and which societies at the top of the ladder embodied more than those below” (18), and the second “suggested that human groups became more and more different over time, exhibiting different characteristics that rendered them increasingly incompatible”. See Peter Mandler, *The English and National Character : The History of an Idea from Edmund Burke to Tony Blair*, New Haven : Yale University Press, 2006, 18.

57. Some have identified this shift towards a form of perspectivalism. See for example Larry Wolff, “Discovering Cultural Perspective : The Intellectual History of Anthropological Thought in the Age of Enlightenment”, 3-32 in Larry Wolff and Marco Cipolloni (eds.), *The Anthropology of the Enlightenment*, Stanford: Stanford University Press, 2007, 7-8 : “The Enlightenment may be correspondingly characterized by the discovery of cultural perspective [...], globally demarcated by the principle of cultural relativity”. See also Joanna Stalnaker, who observes about Louis-Sébastien Mercier’s description of Paris : his “individual voice” is convinced of its ability to describe, but

simultaneously is “lost in a multitude of overwhelming changes that it can neither control nor capture” (Joanna Stalnaker, *The Unfinished Enlightenment : Description in the Age of the Encyclopedia*, Ithaca : Cornell University Press, 2010, 186).

---

## ABSTRACTS

The aim of this paper is to examine the shifting spirit and rhetoric of English travel collections between the end of the 16th century and the early 18th century. Whereas writers like Hakluyt, the Churchills or Harris tended to enfold peoples and nations within the determinate telos of Christendom, Campell's, Green's and Button's travel collections are characterized by a new discourse which draws upon the work of Hobbes, Locke and Spinoza. In the new framework, trade and commerce take precedence over Christianity. Reason and experience indicate that a spirit of commerce, rather than religion, provides the connection between the countries and nations of the world.

Cet article se propose d'étudier les transformations à l'œuvre à la fois dans la rhétorique et dans l'esprit des anthologies de voyage britanniques entre la fin du 16e siècle et le début du 18e siècle. Tandis que des auteurs comme Hakluyt, John et Awnsham Churchill, ou Harris tendent à inscrire les peuples et les nations à l'intérieur d'un telos chrétien clairement déterminé, les anthologies de voyage de Campbell, Green, ou Button témoignent d'un discours nouveau, nourri de la pensée de Hobbes, Locke ou Spinoza. Dans le cadre nouveau ainsi défini, le commerce prend le pas sur le Christianisme. La raison et l'expérience indiquent que c'est l'esprit du commerce, et non plus la religion, qui lie entre eux les pays et les nations du monde entier.

## INDEX

**Keywords:** nature, christianity, reason, experience, travel literature, commerce, travel writing

**Mots-clés:** nature, christianisme, raison, expérience, récits de voyage, exploration, commerce

**Chronological index:** 18th century / XVIIIe siècle

**Geographical index:** Great Britain / Grande-Bretagne

## AUTHOR

### MATTHEW BINNEY

Matthew W. Binney is an Associate Professor of English at Eastern Washington University and Fulbright Scholar, whose research focuses on Edmund Burke and also how travel accounts influence the British consciousness of society and state, other countries and peoples, and empire during the eighteenth century. His most recent publications include “‘The Authority of Entertainment’ : The ‘New’ Nature in the Language of Travel : Domingo Navarrete’s and John Locke’s Natural Law Rhetoric”, 1650-1850. Ideas, Aesthetics, and Inquiries in the Early Modern Era 21 (2014) : 27-58 ; “Edmund Burke’s Sublime Cosmopolitan Aesthetic”, SEL : Studies in English

Literature 1500-1900, 53.3 (summer 2013) : 643-666 and “Joseph-François Lafitau’s Customs of American Indians and Edmund Burke : Historical Process and Cultural Difference”, *CLIO : A Journal of Literature, History, and the Philosophy of History* 41.2 (2012): 311-338.

# Joseph Addison en voyage : quelques remarques sur la France ou la mise en intrigue de l'identité anglaise

*Joseph Addison's Travels: A Few Remarks on France or the "mise en intrigue" of the English Identity*

Antoine Eche

---

- 1 Avant de s'associer à Richard Steele, Joseph Addison aura voyagé sur le continent de 1699 à 1703. Fidèle au trajet culturel du Grand Tour (France, Italie et Suisse), le futur essayiste cherche à s'imposer dans le monde des lettres<sup>1</sup>. Un premier texte, poétique, sera écrit en 1704, *Letter from Italy*. Suivront ses *Remarques sur divers endroits de l'Italie* en 1705. Ces deux textes ne font pas état du long séjour en France d'Addison ou alors seulement sur le bref mode de l'allusion : ainsi, dans ses *Remarques*, il indique tout juste qu'il part de Marseille en direction de l'Italie, laissant le lecteur songeur quant au double vide géographique et narratif du voyage en France qui précède ce départ<sup>2</sup>. Le fait est que par son titre, le récit s'inscrit dans une dynamique de réception du voyage d'Italie<sup>3</sup> que perturbe cependant la continuation de la relation en Suisse, renouant temporairement avec l'itinéraire du Grand Tour pour s'y arrêter brutalement. Il faut attendre le *Guardian* en 1713 et la publication de quatre lettres de voyages pour que l'expérience du voyage en France apparaisse publiquement. Ces lettres, recomposées sur la base de lettres réelles envoyées à cette période<sup>4</sup>, et inscrites dans une nouvelle dynamique d'écriture du voyage, sont bien sûr à relier aux remarques concernant la France et les Français qui émaillent les périodiques auxquels Addison a contribué, dans un contexte marqué par la Guerre de Succession d'Espagne et la fin du règne de Louis XIV. Au fil des textes se dessine une représentation « idéologique »<sup>5</sup> mais nuancée de l'altérité, le Français servant de repoussoir à l'Anglais. C'est là que se construit une image<sup>6</sup> dans laquelle se lit en creux un questionnement sur l'identité anglaise et ses valeurs.

## Des lettres de voyages hors-contexte ?

- 2 La publication de lettres dans les périodiques n'est pas chose nouvelle<sup>7</sup>. Associée à la diffusion des nouvelles de l'étranger, la forme épistolaire offre la vraisemblable garantie de l'authenticité et, comme tout écrit à prétention référentielle, elle offre aussi un cadre propice au développement de la fiction<sup>8</sup>. Néanmoins, la publication de ces quatre lettres au sein d'un périodique interroge, tant se pose la question de leur utilisation hors de leur contexte initial et de leur caractère lacunaire. En effet, l'éditorialiste dit avoir opéré une sélection parmi la correspondance d'un Anglais ayant voyagé sur le continent, ce qui présuppose un ensemble épistolaire plus vaste au sein duquel ces lettres prenaient place<sup>9</sup>. Ensuite, si ce voyageur demeure anonyme, il est possible, pour le lecteur d'alors et pour les premiers destinataires des fragments utilisés, de l'identifier à l'éditorialiste en fonction du contenu et de l'itinéraire présenté dans les lettres. Dans les lettres, le voyageur séjourne longuement à Blois dans le but d'y apprendre le français, ce qu'Addison fit pendant six mois en 1699. De plus, ces lettres sont publiées dès la reprise en main du *Guardian* par Addison l'année de la signature du Traité d'Utrecht (11 avril entre la Grande-Bretagne et la France, 13 juillet entre la Grande-Bretagne et l'Espagne). Partant, le lecteur, familier des *Remarques sur divers endroits d'Italie*, aurait bien du mal à imaginer là toute la production manuscrite du voyageur lors de son séjour en France. Ayant néanmoins légitimé ses sources, il reste à justifier la présence de ces lettres dans le périodique. Pour l'éditorialiste, ces lettres, livrées anonymement, sont placées sous le signe de la paix dont elles constitueraient alors l'illustration<sup>10</sup>. Dans le même temps, bien qu'inscrites dans une correspondance suivie, leur ancrage spatio-temporel leur confère une certaine autonomie. La première lettre n'est pas datée mais la mention de l'arrivée à Calais puis à Paris annonce une certaine progression géographique et structurelle que confirme la datation des trois lettres suivantes (Blois, les 15 et 20 mai nouveau style). Ainsi recomposées, ces lettres s'inscrivent dans une unité géographique en sous-entendant l'itinéraire du Petit Tour où ne figurent que les étapes parisiennes et blésoises. Il n'est pas besoin à l'auteur d'en préciser davantage, la route est bien connue. Cette connivence culturelle se reflète dans une écriture dominée par l'ellipse narrative, où il n'est plus jugé nécessaire de mentionner les étapes intermédiaires. À ce vide textuel répond le décrochage géographique et culturel du Petit Tour qui en fait une unité singulière et autonome du voyage continental. Par-là, ces lettres relèvent d'une esthétique fragmentaire et dans le même temps essentialiste, ce que confirme l'utilisation dans le premier paragraphe de *topoi* associés à l'arrivée à Calais (la chute), à l'inconfort des auberges et des modes de transport :

Sir, Since I had the happiness to see you last, I have encountered as many misfortunes as a knight-errant. I had a fall into the water at Calais, since that several bruises upon the land, lame post-horses by day, and hard beds at night, with many other dismal adventures<sup>11</sup>.

- 3 En évoquant en peu de mots ces séquences topiques, le voyageur manifeste sa familiarité avec une tradition générique établie dont l'auteur s'éloigne. En effet, la concision, l'accumulation et la nature désagréable de ces expériences visent à la satire d'un genre résumé ici à ces seuls traits. Dès l'incipit, une distance de lecture est donc établie entre le texte et la tradition.

## La France qui rit, l'Angleterre qui pleure

- 4 Si l'emboîtement formel du récit de voyage épistolaire dans le périodique semble donc proposer un autre pacte de lecture, le contenu thématique relève quant à lui d'une tradition bien établie depuis Francis Bacon au moins<sup>12</sup> : le roi et la cour, les mœurs des Français, l'esthétique du jardin constituent les trois thèmes principalement développés par Addison. Malgré de nombreuses réflexions ironiques renforçant la dimension satirique des lettres, le contenu est abordé avec sérieux et intérêt. Si Louis XIV y est dépeint comme le monarque tout puissant qui impose sa volonté à l'Europe<sup>13</sup>, il est aussi celui qui maîtrise la nature. La description des jardins de Versailles manifeste ainsi l'étonnement admiratif du voyageur devant ces réalisations :

I am settled for some time at Paris. Since my being here, I have made the tour of all the King's Palaces, which has been I think the pleasantest part of my life. I could not believe it was in the power of art to furnish out such a multitude of noble scenes as I there met with, or that so many delightful prospects could lie within the compass of a man's imagination. There is everything done that can be expected from a Prince who removes mountains, turns the course of rivers, raises wood in a day's time, and plants a village or town on such a particular spot of ground only for the bettering of the view. One would wonder to see how many tricks he has made the water play for his diversion. It turns itself into pyramids, triumphal arches, glass-bottles, imitates a firework, rises in a mist, or tells a story out of Aesop<sup>14</sup>.

- 5 Et Addison de proposer une réflexion plus profonde et réfléchie sur l'art du jardin-paysage antérieure à ses célèbres considérations sur les pouvoirs de l'imagination, mais postérieure à leur publication<sup>15</sup>. Cette bienveillance toute mitigée s'arrête dès lors que le voyageur stigmatise la pauvreté des sujets face à la « pompe royale », pauvreté qui fait d'autant plus ressortir de manière contrastive leur apparente gaité :

I have already seen, as I informed you in my last, all the King's palaces, and have now seen a great part of the country. I never thought there had been in the world such an excessive magnificence or poverty as I have met with in both together. One can scarce conceive the pomp that appears in every thing [sic] about the King; but at the same time it makes half his subjects go barefoot. The people are, however, the happiest in the world [...]<sup>16</sup>.

- 6 À première vue, cette observation s'avère peu originale, et ce de deux façons. D'abord elle semble plutôt émaner d'une vision protestante du monde visant à affirmer la richesse spirituelle et matérielle des protestants face aux catholiques<sup>17</sup>. Ensuite, sa présence est déjà remarquée dans des relations datant du début du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>. Il en va de même pour d'autres constatations au point qu'il paraît bien difficile à Addison de s'extraire de l'emprise du stéréotype. Ainsi, en résumant ses observations à une formule lapidaire<sup>19</sup>, Addison ne fait que reprendre une figure de style figurant déjà en 1619 sous la plume d'un spécialiste du voyage, James Howell<sup>20</sup>.

7 Pourtant, le discours addisonien se distingue bien du discours antérieur par l'actualité de son regard et par la mise en perspective de ses observations. D'abord, si les voyageurs du siècle précédent précisent que cette vision des Français ne s'applique qu'aux paysans<sup>21</sup>, il semble que pour Addison et ses lecteurs, il ne soit plus la peine de distinguer. Ensuite, et à la différence des observations précédentes, la cause de cette mauvaise situation est essentiellement imputable au pouvoir royal, en la personne de Louis XIV. Ces deux traits se retrouvent également dans d'autres écrits de voyages du début du siècle, ce qui confirme l'importance de la période dans laquelle s'inscrit ce regard<sup>22</sup>. Enfin, la stigmatisation de la gaïté française ne constitue pas seulement l'objet d'un simple constat ou d'un étonnement<sup>23</sup> mais celui d'un discours explicatif. Cette bonne humeur s'expliquerait par le climat général de la France<sup>24</sup>, dont l'auteur a pu lui-même bénéficier, et qu'il oppose aux effets du climat anglais sur ses compatriotes<sup>25</sup>. En dehors du portrait du roi et de la cour, les remarques concernant les Français sont toutes reliées au thème de la gaïté française servant ainsi de repoussoir au *spleen* anglais, sujet d'étude en quelque sorte officialisé depuis *The Anatomy of Melancholy* (1621) de Robert Burton<sup>26</sup> et tragiquement inscrit dans l'ère du temps comme le montre la progression du taux de suicide en Angleterre à cette période<sup>27</sup>. Le thème de la mélancolie n'est pas nouveau sous la plume d'Addison : le substantif est utilisé dans de nombreux essais du *Spectateur* par exemple. Le terme y est soit relié au climat et à l'idée de caractère national<sup>28</sup>, soit détaché de toute perspective identitaire<sup>29</sup>. La gaïté des Français se traduirait par l'ouverture de l'expression de soi au monde : "*If the French do not excel the English in all the arts of Humanity, they do at least in the outward expressions of it. And upon this, as well as other accounts, though I believe the English are a much wiser nation, the French are undoubtedly much more happy*"<sup>30</sup>. Une telle expressivité semble alors expliquer pourquoi les manières des Français transcendent les différences sociales :

One may know a foreigner by his answering only no or yes to a question, which a Frenchman generally makes a sentence of. They have a sett of ceremonious phrases that run thro' all ranks and degree among them. Nothing is more common than to hear a shop-keeper desiring his neighbour to have the goodness to tell him what is o' clock, or a couple of coblers that are extremely glad of the honour of seeing one another<sup>31</sup>.

8 Ce faisant, Addison dépasse l'ancienne vision figée du Français pauvre et amateur de formules de politesse<sup>32</sup> en illustrant son point de vue à l'aide d'éléments certes connus du lectorat mais placés sous un nouveau jour. Ce nouvel éclairage fait que le portrait des Français, construit sur le mode contrastif de la comparaison, questionne une Angleterre jusqu'alors sûre d'elle-même. Cette interrogation figure en creux dans une des deux lettres du numéro 101 : "*[The people] enjoy, from the benefit of their climate natural constitution, such a perpetual gladness of heart and easiness of temper as even Liberty and Plenty cannot bestow on those of other nations*"<sup>33</sup>. À quoi servent donc la liberté et l'abondance si elles ne peuvent rendre heureux ? Pour un peuple toujours prompt à souligner l'arbitraire et l'intolérance des pays catholiques depuis au moins la Glorieuse révolution de 1688<sup>34</sup>, il peut paraître étonnant de voir l'un de ses plus farouches défenseurs contribuer au constat de la faiblesse des institutions constitutives de l'identité anglaise<sup>35</sup>. La vieille idée du climat, remise au goût du jour par les nouvelles observations et découvertes scientifiques entamées dans le dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle, fournirait-elle une explication valable ? En effet, l'air et ses effets intéressent, au point



que John Arbuthnot publiera en 1733 un *Essay concerning the Effects of the Air on Human Bodies*. L'air est un des six « *non naturals* » pourvoyeur de *spleen*<sup>36</sup> et pour Arbuthnot, constitutif de l'identité nationale : “[...] *it seems probable that the Genius of Nations depends upon that of their Air*”<sup>37</sup>. L'adhésion à la théorie du climat, condition de la diversité des populations, signale l'acceptation de l'immuabilité de l'ordre des choses, et conduit au discours essentialiste du stéréotype<sup>38</sup>. Il semblerait donc que ce « déterminisme géographique »<sup>39</sup> montre les limites du système anglais, et de tout système en fait, vraisemblablement incapable de garantir le mieux-être psychologique de sa population. Dans l'économie textuelle de ces quatre lettres, chaque comparaison (*in absentia* ou *in praesentia*) entre Anglais et Français vient ainsi activer ce questionnement, rendu omniprésent par le caractère dialogique de l'écriture du voyage.

## De la guerre à la paix

- 9 Replaçant ces lettres dans le contexte général des périodiques et de la carrière littéraire d'Addison, force est de constater un changement (presque) radical dans sa représentation de la France et, par extension, de l'Angleterre. Il semble bien qu'il faille distinguer un regard belliqueux, servi par un discours de propagande, d'un regard apaisé au discours tempéré, suivant en cela les louvoisements de l'Histoire, par le biais de la Guerre de Succession d'Espagne. Trois exemples antérieurs, écrits sur une période de dix ans, permettent de juger de la transformation opérée dans le discours d'Addison sur la France.
- 10 L'engagement pro-anglais s'était déjà traduit de façon littéraire chez Addison dans un poème de 1704, *The Campaign*, célébrant la victoire de Marlborough lors de la bataille de Blenheim/Höchstädt. Sur proposition d'Halifax, Addison devenait ainsi poète officiel du parti Whig. Dans ce long poème, Addison mettait en avant certaines caractéristiques françaises dès les premiers vers : “*The haughty Gaul beheld, with tow'ring pride, / His ancient bounds enlarg'd on every side[...]*”<sup>40</sup>. Les qualificatifs ne trompent pas : Addison travaille une matière déjà formée, où le stéréotype, en plus de présenter une image condensée, renvoie à l'essence des choses. C'est donc une France ontologiquement arrogante, à la fierté démesurée, mais aussi réduite à une appellation anachronique que viennent de vaincre les armées de la reine Anne. La Gaule et son image révolue, fait fonction de miroir dans lequel se lit la fin du règne de Louis XIV : celui-ci est sur le déclin et sa défaite consacre sa faiblesse :

...] great Louis fears  
Vengeance reserv'd for his declining years,  
Forgets his thirst of universal sway,  
And scarce can teach his subjects to obey ;  
His arms he finds on vain attempts employ'd,  
Th' ambitious projects for his race destroy'd,  
The works of ages sunk in one campaign,  
And lives of millions sacrific'd in vain<sup>41</sup>.

- 11 La morale condamne ce roi vaniteux, seul responsable de ces morts, tandis que la Grande-Bretagne s'affirme comme le garant d'une liberté toute britannique et empreinte du mythe de la Glorieuse Révolution de 1688 :

By her, Britannia, great in foreign wars,  
 Ranges through nations, wheresoe'er disjoined,  
 Without the wonted aid of sea and wind.  
 By her th' unsetter'd Ister's states are free,  
 And taste the sweet of English liberty :  
 But who can tell the joys of those that lie  
 Beneath the constant influence of her eye !  
 Whilst in diffusive show'rs her bounties fall  
 Like heaven's indulgence, and descend on all,  
 Secure the happy, succor the distrest,  
 Make every subject glad, and a whole people blest<sup>42</sup>.

- 12 La lecture de l'imagerie montre que les pays concernés sont placés dans une position inférieure : elle les couve du regard, et déverse sur eux ses dons. Cette liberté s'apparente même au divin : elle est comparée à l'indulgence du paradis. Elle exerce donc un contrôle et affirme sa présence en dehors de ses frontières en parcourant les nations. Mais en même temps, elle ne se manifeste qu'au travers de la vision religieuse d'un peuple : le peuple anglais est béni, libre et heureux. C'est bien de la validité de ce dernier vers dont il sera question dans les lettres du *Guardian*, en des termes beaucoup moins péremptaires. Ainsi l'adjectif « *glad* » que dictent sans doute commande et conviction se heurte à sa déploration dans le récit d'expérience que se donne à être la lettre de voyage.
- 13 En novembre 1707, dans un essai intitulé *The present State of the War*, Addison commençait par ces mots :

The French are certainly the most implacable, and the most dangerous enemies of the British nation. Their form of government, their religion, their jealousy of the British power, as well as their prosecutions of commerce, and pursuits of universal Monarchy, will fix them forever in their animosities and aversion towards us, and make them catch at all opportunities of subverting our constitution, destroying our religion, ruining our trade, and sinking the figure which we make among the nations of Europe : not to mention the particular ties of honor that lie on their present King to impose on us a Prince, who must prove fatal to our country if he reigns over us<sup>43</sup>.

- 14 La France est ici explicitement diabolisée, conformément au plan annoncé dans la préface qui annonce cette idée comme constituant la première partie du texte<sup>44</sup>. La charge se manifeste alors dans une construction lexicale hyperbolique où le paradigme de la négativité est déployé dans tous les compartiments du langage. À cette utilisation de l'explicite, il faudrait également ajouter les deux traits masqués par le déploiement lexical de la charge. Tout d'abord, la France ne semble pas perçue comme élément unique mais multiple (« *the French* » renvoie aux Français), alors que la Grande-Bretagne est considérée à deux reprises comme un bloc constitué et organisé (« *the British nation* », « *the British power* »)<sup>45</sup>. Dans ce pamphlet rédigé après la signature de l'Acte d'Union des parlements anglais et écossais, le mot « *nation* » intrigue. Tout en célébrant l'union politique, la limitation de ce terme à la Grande-Bretagne dénie tout équilibre dans la représentation. Dans son essai *Nous et les autres*, Tzvetan Todorov

propose deux définitions du mot « nation » où la seconde, dite externe, s'appuie sur une structure oppositionnelle mettant en présence deux ou plusieurs éléments qui se contrebalancent l'un et l'autre<sup>46</sup>. Or, dans l'essai d'Addison, la France ne semble pas perçue comme une nation (le terme ne lui est pas appliqué), ce qui tendrait à affirmer la supériorité de son voisin d'outre-Manche, devenu plus fort (la Grande-Bretagne a quelque chose que la France n'a pas). Dans un deuxième temps, la cause de l'acharnement des Français face aux Anglais ne serait pas tant d'ordre idéologique qu'inhérent au caractère français : *"Their form of government, their religion, their jealousy of the British power, as well as their prosecutions of commerce, and pursuits of universal Monarchy, will fix them forever in their animosities and aversion towards us (...)"*. La haine (aversion et animosité) des Français vis à vis des Anglais n'est pas définie par des raisons institutionnelles ou idéologiques. Elle se présente de façon inhérente, car c'est elle qui sert de support à ces diverses raisons. L'argumentaire est d'autant plus efficace qu'Addison se place aux côtés de ses contemporains. Une telle vision de la France et de ses institutions préfigure une pensée nationaliste qui trouve ses fondements dans la stigmatisation de l'ardeur belliqueuse naturelle de la France. Cette représentation favorise une répartition bipolaire des rôles : la France est l'agresseur, la Grande-Bretagne est la victime<sup>47</sup>. Force est de constater que cette peinture des deux nations a totalement disparu des lettres du *Guardian*. Les deux parties en présence y sont représentées en des termes équivalents.

- 15 Dans le *Spectator*, enfin, et parmi d'autres exemples, il en est un assez significatif du regard belliqueux qu'Addison pose sur les Français. La guerre constituait certes un bon prétexte pour dénigrer la France dans le *Tatler*. Avec le *Spectator*, la critique s'étend maintenant à tous les niveaux, aussi bien sociaux que culturels, ce qu'illustre parfaitement l'incipit bien connu du numéro 45 où, par un glissement thématique, la mode française devient le nouveau front de la propagande francophobe<sup>48</sup>. D'autres sujets seront bien sûr abordés par les essayistes. Le numéro 57 offre quant à lui un contenu plus éloquent en regard de la réflexion développée ici sur l'utilisation de l'écriture du voyage par Addison. En effet, ce numéro propose la traduction d'un des *Caractères* de La Bruyère, extrait du chapitre « De la Cour ». Ce passage est celui où l'auteur français fait la description d'un pays (la cour) en donnant l'illusion de décentrer son point de vue, procédé qui rappelle celui de Montaigne dans le fameux chapitre « Des cannibales » et celui plus tardif de Montesquieu dans les *Lettres persanes*. À la différence de ces deux textes, la naïveté du regard n'est pas assumée par un tiers mais par l'auteur lui-même. De plus, il ne se place pas en tant qu'observateur direct mais occupe le rôle du « voyageur de cabinet ». La description repose donc sur l'autorité d'un savoir tiré d'une littérature géographique, la Bruyère précisant que ce pays « [...] est à quelque quarante-huit degrés d'élévation du pôle, et à plus d'onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons »<sup>49</sup>. En dépit de sa dimension fictionnelle, cette observation des gens de la cour s'inscrit dans le cadre de la rhétorique du voyage, ce qui permet de la confronter aux quatre lettres du *Guardian*. La position critique de La Bruyère permet à Addison de développer une stratégie rhétorique reposant sur un désengagement nationaliste apparent (c'est La Bruyère qui parle, non Addison) et sur l'auctoritas littéraire du Français. C'est alors une image figée, et de plus datée (les *Caractères* sont publiés en 1688), que le nouvelliste propose à ses lecteurs. Et cette proposition n'est pas dénuée d'intérêt, ainsi que le montre le préambule à la version anglaise du texte de La Bruyère :

I have heard, it has been advised by a diocesan to his inferior clergy, that instead of broaching opinion of their own, and uttering doctrines which may lead themselves and hearers into error, they would read some of the most celebrated sermons, printed by others for the instruction of their congregations. In imitation of such preachers at second-hand, I shall transcribe from Bruyere, one of the most elegant pieces of raillery and satire which I have ever read. He describes the French, as if speaking of a people not yet discovered, in the air and style of a traveller<sup>50</sup>.

- 16 Le parallèle dressé entre les pratiques d'écritures et d'utilisations des sermons religieux et celles du nouvelliste éclaire la finalité du propos. Le choix du comparé fait appel aux connotations d'usage attribuées à l'activité religieuse (morale, réforme, communauté...) et en plus met l'accent sur les vertus pédagogiques d'une de ses pratiques : le sermon. Les hommes d'église moins importants doivent s'en remettre aux modèles en vigueur pour leurs sermons, ce afin d'éviter des erreurs. C'est ce que fait Addison en traduisant La Bruyère. Le texte de ce dernier ne peut alors être réfuté, il est l'expression même de la vérité. À cela s'ajoute la considération accordée au texte de La Bruyère par le nouvelliste, critère de qualité supplémentaire (esthétique) et qui en avalise la véracité<sup>51</sup>. Ce texte, qui se présente sous la forme d'une liste, renvoie à l'ordre de l'essentiel : n'y figurent que les éléments jugés importants, dans un souci de classification emprunté au discours scientifique du récit de voyage. Trois types de caractéristiques (psychologique, physique et sociale) sont ainsi à l'œuvre. Sont décrits les hommes jeunes et âgés, ainsi que les femmes sans discrimination d'âge. Les jeunes hommes sont « durs, féroces, sans mœurs ni politesse » et abusent des boissons alcoolisées et de la nourriture. Les hommes âgés sont « galants, polis, civils »<sup>52</sup>. Les femmes, visiblement dépourvues d'esprit, sont trop maquillées et trop apprêtées. Hommes et femmes abusent des artifices vestimentaires (perruques) et sont sujets à l'hypocrisie (leur vénération pour le roi est plus grande que celle qu'ils éprouvent pour leur dieu)<sup>53</sup>. Le caractère parcellaire de la représentation des gens de la cour permet de mettre en évidence le caractère diffus de la stéréotypie. Elle renvoie à des caractéristiques essentielles, et constitue par là-même le tissu référentiel à partir duquel peut s'établir une relation conceptuelle dans la construction de l'image de la France et des Français, et ce pour trois raisons. Tout d'abord, rien n'interdit en effet de compléter cette liste (psychologie des femmes, physique des hommes, comportement des hommes plus âgés, etc.). Ensuite Addison a élargi le panel des gens de cour à la population dans son ensemble. Enfin, la force du stéréotype gagne encore en considérant la place du texte dans la publication du périodique. Ainsi, que ce texte fasse partie de l'un des premiers numéros du journal joue un rôle déterminant. Cette position lui confère un degré d'autorité référentielle assez élevé qui n'est sans doute pas sans influence sur la lecture des éditions suivantes. La puissance référentielle du texte se trouve renforcée par le fait qu'il offre pour la première fois dans l'histoire du journal une vision de la société française sans aucune allusion au conflit en cours, et de plus présentée par un Français. Inscrite dans une stratégie déplaçant la guerre sur le terrain de la culture, cette double situation de décrochage événementiel et auctorial constitue le garant d'une relative objectivité tant la publication de ce texte n'est pas directement imputable à la situation anglo-française<sup>54</sup>. Adjointe aux caractéristiques du

texte (écriture au présent, descriptions sur le mode de la généralité), cet effet favorise la lecture du stéréotype, du moins jusqu'au cent-unième numéro du *Guardian*.

## Conclusion

- 17 Que d'écart entre les propos développés dans ces textes et ceux figurant dans les quatre lettres du *Guardian*. Tout n'est bien sûr pas gommé. Les caractéristiques psychologiques distinguant jeunes et moins jeunes courtisans avancées par La Bruyère sont reprises par Addison de manière quasi-identique dans la première lettre, avec cette différence qu'elles sont ici appliquées aux Français dans leur ensemble<sup>55</sup>. Si la raillerie connaît quelques manifestations convulsives dans la première lettre, le reste verse plutôt du côté de l'observation factuelle autorisant une mise en regard plus équilibrée des Anglais et des Français. La double opposition binaire liberté/oppression, abondance/pénurie, se heurte à une autre opposition, celle de la réalité constatée de la joie française et du *spleen* anglais. Stigmatiser l'oppression et le manque devient alors presque inutile, dans la mesure où la question qui se pose est de savoir quel modèle politique est plus apte à conduire au bonheur. L'idéal de liberté hérité du mythe de la Révolution de 1688 n'est donc pas un remède total ni universel. En temps de guerre, les sentiments francophobes avaient pu servir à unir un peuple et à l'identifier comme tel. La paix venue, cette identité ne semble plus si affirmée. Il est temps, semble-t-il, de se définir par soi-même et non contre les autres<sup>56</sup>. Du moins jusqu'à la prochaine guerre.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ADDISON Joseph, *Remarks on several Parts of Italy*, Londres : R. Tonson, 1736.
- ADDISON Joseph, *The Guardian*, Londres : J. & R. Tonson, 1740.
- ADDISON Joseph, *The Spectator*, Londres : J. & R. Tonson, 1739.
- ADDISON Joseph, *The Works of the late right honorable Joseph Addison*, Birmingham : J. Baskerville, 1761.
- ARBUTHNOT John, *Essay concerning the Effects of the Air on Human Bodies*, Londres : J. Tonson, 1751.
- AUGÉ Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris : Aubier, 1994.
- BACON Francis, *Essais*, Paris : Aubier, 1948.
- BONY Alain, *The Spectator et l'essai périodique*, Paris : Didier, 1999.
- BONY Alain, « L'esthétique paysagère d'Addison », *Bulletin de la Société d'études anglo-américaines des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* 52 (juin 2001), 105-106.
- BONY Alain, « Essai-préface. De A(ddison) à W(ordsworth) en passant par S(terne) : variations sur le voyage continental au dix-huitième siècle », in Jean VIVIES (Dir.), *Le Récit de voyage britannique au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Toulouse : Presses de l'Université du Mirail, 1999.

- BLACK Jeremy, *The British Abroad. The Grand Tour in the Eighteenth Century*, Londres : Sandpiper, 1999.
- CHANEY Edward, *The Grand Tour and the Great Rebellion : Richard Lassels and the Voyage of Italy in the Seventeenth Century*, Genève : Slatkine, 1985.
- COLLEY Linda, *Britons. Forging the Nation 1707-1837*, Londres : Vintage, 1996.
- DE LA BRUYÈRE Jean, *Les Caractères*, Paris : Gallimard coll. Folio Classique, 1997.
- EHRARD Jean, *L'Idée de la nature en France dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris : Albin Michel, 1998.
- GIDAL Eric, "Civic melancholy : English gloom and French Enlightenment", *Eighteenth-Century Studies* 37, 1, 2003, 23-45.
- GRAHAM Walter, "Addison's Travel Letters in the *Guardian* and *Tatler*", *Philological Quarterly*, 15, 1936, 97-102.
- HARDER Hermann, *Le Président de Brosses et le voyage en Italie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Genève : Slatkine, 1981.
- LAMOINE Georges (Dir.), *The Spectator. Addison et Steele*, Paris : Éditions du Temps, 1999.
- LOUGH John, *France observed in the Seventeenth Century by British Travellers*, Stocksfield : Oriel Press, 1985.
- MACKIE Erin, *The Commerce of Everyday Life. Selections from The Tatler and The Spectator*, Boston : Bedford/St. Martin's, 1998.
- MARTINET Marie-Madeleine, *Le Voyage d'Italie dans les littératures européennes*, Paris : PUF, 1992.
- MOURA Jean-Marc, *L'Image du tiers-monde dans le roman français contemporain*, Paris : PUF, 1992.
- PAGEAUX Daniel-Henri, *La Littérature générale et comparée*, Paris : Armand Colin, 1994.
- PORTER Roy, *The Creation of the Modern World. The untold story of the British Enlightenment*, New-York/Londres : Norton, 2001.
- ROUSSEAU George S, "Science" in Pat ROGERS (Dir.), *The Eighteenth Century*, Londres : Methuen, 1978, 186-189.
- TODOROV Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion humaine sur la diversité française*, Paris : Seuil, 1989.

## NOTES

1. Sans remonter au voyage humaniste du deuxième tiers du XVI<sup>e</sup> siècle avec *The Booke of the Travaile and Liefe of Me Thomas Hoby*, il est admis que l'itinéraire du Grand Tour paraît fixé dès la publication en 1670 du *Voyage d'Italie* de Richard Lassels auquel le protestant Misson proposera une variante en 1691 avec son *Nouveau voyage d'Italie*. Sur la question, voir entre autres Jeremy Black, *The British and the Grand Tour*, Londres : Sandpiper, 1997 et Edward Chaney, *The Grand Tour and the Great Rebellion : Richard Lassels and the Voyage of Italy in the Seventeenth Century*, Genève : Slatkine, 1985.
2. *Remarks on Several Part of Italy*, Londres : R. Tonson, 1736. Ce vide taraude aussi Alain Bony au point d'avoir proposé une séduisante explication mais dont pourtant nous ne nous sentons pas complètement solidaire. Malheureusement, les limites de la présente

étude ne nous permettent pas de confronter nos vues. Voir néanmoins « Essai-préface. De Addison à Wordsworth en passant par Sterne : variations sur le voyage continental au dix-huitième siècle », in Jean Viviès, *Le Récit de voyage britannique au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Toulouse : Presses de l'Université du Mirail, 1999.

3. Voir Hermann Harder, *Le Président de Brosses et le voyage en Italie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Genève : Slatkine, 1981 et Marie-Madeleine Martinet, *Le Voyage d'Italie dans les littératures européennes*, Paris : PUF, 1992.

4. Walter Graham, « Addison's Travel Letters in the *Guardian* and *Tatler* », *Philological Quarterly* 15, 1936, 97-102. Les destinataires des lettres originales sont William Congreve, l'évêque John Hough, Henry Newton et Abraham Stanyan.

5. Jean-Marc Moura, *L'Image du tiers-monde dans le roman français contemporain*, Paris : PUF, 1992, 283.

6. Au sens imagologique. Voir Daniel-Henri Pageaux, *La Littérature générale et comparée*, Paris : Armand Colin, 1994, 60.

7. Alain Bony, *The Spectator et l'essai périodique*, Paris : Didier, 1999, 201.

8. *Ibidem*, 217.

9. "They [These letters] are written by a gentleman who has taken this opportunity to see France, and has given his friends in England a general account of what he has met there with, in several epistles", *Guardian* 101. Les références aux périodiques renvoient aux éditions données dans la bibliographie.

10. "This being the great Day of Thanksgiving for the Peace, I shall present my Reader with a Couple of Letters that are fruits of it", *Guardian* 101.

11. *Ibidem*, 101.

12. Publié en 1607, son essai sur les voyages comprend la liste des choses à voir et à décrire en voyage. Voir Francis Bacon, *Essais*, Paris : Aubier, 1948, 91.

13. "[...] there is a monarch on the French throne that furnishes discourse for all Europe", *Guardian* 104 (lettre datée du 15 mai).

14. *Guardian* 101 (lettre non datée).

15. "I do not believe, as good a poet as you are, that you can make finer landscapes than those about the King's Houses, or with all your descriptions raise a more magnificent palace than Versailles. I am however so singular as to prefer Fontainebleau to all the rest. It situated among rocks and woods, that give you a fine variety of salvage [sic] prospects. The King has humour'd the genius of the place, and only made use of so much art as is necessary to help and regulate nature, without reforming her too much. The cascades seem to break through the clefts and cracks of rocks that are covered over with moss, and looks as if they were piled one upon another by accident. There is an artificial wildness in the meadows, walks and canals; and the garden, instead of a wall, is fenced on the lower end by a natural mound of rock-work that strikes the eye very agreeably. For my part, I think there is something more charming in these rude heaps of stone than in so many statues, and would as soon see a river winding through woods and meadows, as when it is tossed up in so many whimsical figures at Versailles". *Ibid.* 101. Sur cette question, voir A. Bony, « L'esthétique paysagère d'Addison », *Bulletin de la Société d'études anglo-américaines des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* 52 (juin 2001), 105-106.

16. J. Addison, *Guardian* 101, (lettre datée du 15 mai).

17. Voir Linda Colley, *Britons. Forging the Nation 1707-1837*, Londres : Vintage, 1996, 35.

18. “For the people ; All those that have any kinde of profession or Trade live well: but for the mere peasants that labour the ground, they are onely Spunges to the King, to the Church and the Nobilitie [...]”, Sir Thomas Overbury, *Observations in his Travailes*, 1626. Cité par John Lough in *France observed in the Seventeenth Century by British Travellers*, Stocksfield : Oriel Press, 1985, 34.
19. “There is nothing to be met with in the country but mirth and poverty. Every one sings, laughs, and starves”, J. Addison, *Guardian* 101, (lettre datée du 15 mai).
20. “[...] I think there is not upon the Earth, a richer Countrey, and poorer people”, James Howell, *Instructions for Forreine Travell*, cité par John Lough in *France observed [...] by British Travellers*, op.cit., 34.
21. Voir John Lough, *France observed [...] by British Travellers*, op. cit., 34-44.
22. Voir Jeremy Black, *The British Abroad*, op. cit., 224.
23. *Ibidem*, 223.
24. “The people are, however, the happiest in the world, and enjoy, from the benefit of their climate natural constitution, such a perpetual gladness of heart and easiness of temper as even Liberty and Plenty cannot bestow on those of other nations”, *Guardian* 101, (lettre datée du 15 mai).
25. “The face of the whole country, where I now am, is at this season pleasant beyond imagination. I cannot but fancy the birds of this place, as well as the men, a great deal merrier than those of our own nation. I am sure the French year has got the start of ours more in the works of Nature than in the new stile. I have past one march in my life without being ruffled by the winds, and one April without being washed with rains”, *Guardian* 104 (lettre datée du 20 mai).
26. Addison fait explicitement référence au *spleen* : “I cannot end my letter without observing, that from what I have already seen of the world, I cannot but mark a particular set of distinction upon those who abound most in the virtues of their nation, and least with its imperfections. When therefore I see the good sense of an Englishman in its highest perfection, without any mixture of the spleen, I hope you will excuse me if I admire the character, and am ambitious of subscribing my self, SIR, Yours”, *Guardian* 101 (lettre datée du 15 mai).
27. Voir G.S. Rousseau, “Science” in Pat Rogers (Dir.), *The Eighteenth Century*, Londres : Methuen, 1978, 186-189. De nombreux voyageurs français commenteront d’ailleurs sur le *spleen* anglais, articulants topos descriptif et réalité. Voir Éric Gidal, “Civic melancholy : English gloom and French Enlightenment”, *Eighteenth-Century Studies* 37, 1, 2003, 23-45.
28. Ainsi dans le *Spectateur* 179, Addison évoque la relation entre son lectorat et sa manière d’écrire et il observe que : “[...] the Gloominess in which sometimes the Minds of the best Men are involved, very often stands in need of such little Incitements to Mirth and Laughter, as are apt to disperse Melancholy, and put our Faculties in good Humour. To which some will add, that the British Climate, more than any other, makes Entertainments of this Nature in a manner necessary”.
29. Dans le *Spectateur* 26, Addison évoque une promenade dans le cimetière de l’abbaye de Westminster. Si l’atmosphère de l’endroit peut être la source d’un tel sentiment pour certains, elle ne l’est pas pour l’essayiste qui se place dans une position esthétique qui n’est pas sans rappeler celle de la théorie des plaisirs de l’imagination qu’il développera plus tard (*Spectateur* 411-421).



30. *Guardian* 101, (lettre non datée).
31. *Guardian* 104, (lettre datée du 20 mai).
32. Ainsi chez l'Écossais John Lauder dans son *Journals with his Observations on Public Affairs and other Memoranda* : “We have bein whiles amazed to hear how copiously and richly the poor peasants in their meetings on another would expresse themselves and compliment, their very language bearing them to it; so that a man might have sein more civility in their expressions (as to gesture its usually not very seimly) than may be fund in the first compliments on a rencontre betuixt 2 Scots Gentlemen tolerably well breed”, cité par John Lough in *France observed [...] by British Travellers*, op.cit., 38.
33. *Guardian* 101, (lettre datée du 15 mai).
34. Pour les observations des voyageurs sur la religion et la politique continentales, voir J. Black, *The Grand Tour*, op.cit., 222-223.
35. Alain Bony parle d'un « [...] mythe de fondation [...] acte de naissance de l'Angleterre moderne », *The Spectator*, op.cit., 25.
36. G.S. Rousseau, art. cit., 187.
37. John Arbuthnot, *Essay concerning the Effects of the Air on Human Bodies*, Londres : J. Tonson, 1751, 148.
38. Nous entendons « stéréotype » dans le sens que lui donne D-H Pageaux dans *La Littérature générale et comparée*, op.cit., 62-63.
39. L'expression est de Jean Ehrard. Voir *L'Idée de la nature en France*, Paris : Albin Michel, 691.
40. *The Works of the late right honorable Joseph Addison*, Birmingham : J. Baskerville, 1761, vol. I, 61 (titre abrégé par *Works*).
41. *Ibidem*, 76.
42. *Ibid.*, 76.
43. Addison, *Works*, op. cit., Vol. IV., 283.
44. “After having considered that the French are the constant and most dangerous enemies to the British nation, and that the danger from them is now greater than ever[...]”, *Ibid.*, preface, non paginée.
45. On pourrait y lire la métaphore latente d'une ville assiégée par des hordes de barbares.
46. Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion humaine sur la diversité française*, Paris : Seuil, 1989, 242.
47. Ce qui reprend la métaphore de la ville assiégée par des barbares.
48. Comme le constate Erin Mackie : “[...] the *Spectator* and the *Tatler*, both wartime publications, translate the ongoing political and military battles against the French onto the domestic and social theater of cultural war”, *The Commerce of Everyday life*, Boston : Bedford/St.Martin's, 1998, 24.
49. Jean de La Bruyère, *Les Caractères*, Paris : Gallimard coll. Folio Classique, 1997, 179.
50. J. Addison, *The Spectator*, 57.
51. Pour Addison, cet extrait est “[...] one of the most elegant pieces of raillery and satire which I have ever read”. J. Addison, *Ibidem*.
52. La Bruyère, *Les Caractères*, op. cit., 178.

53. Comme le souligne Erin MacKie, le fait que l'accent soit porté sur une certaine idée de la fausseté (vestimentaire et idéologique) n'est pas étranger au souvenir combattu dans ces journaux de la francophilie de la cour de Charles II. Voir *The Commerce of Everyday Life*, op. cit., 24.

54. Il est à noter également qu'une lecture ultérieure du texte dans un contexte historique différent bénéficierait des mêmes effets. Steele et Addison avaient pour objectif la publication en volumes de leurs écrits.

55. "I believe the English are a much wiser nation, the French are undoubtedly much more happy. Their old men in particular are, I believe, the most agreeable in the world. An antediluvian could not have more life and briskness in him as threescore and ten: For that fire and levity which makes the young ones scarce conversable, when a little wasted and tempered by years, makes a very pleasant and gay old age. Besides, this national fault of being too talkative looks natural and graceful in one that has grey hairs to countenance it", *Guardian* 101, (lettre non paginée).

56. Tant il est admis que « [...] c'est toujours une réflexion sur l'altérité qui précède et permet toute définition identitaire », Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris : Aubier, 1994, 84.

## RÉSUMÉS

Le voyage de Joseph Addison en France n'a jamais fait l'objet d'une relation particulière. Seules les parties italienne et suisse de son périple ont été rendues publiques dans les *Remarques sur divers endroits de l'Italie*. La France constitue néanmoins un sujet d'écriture privilégié pour l'éditeur du *Spectateur*, alors que la Guerre de Succession d'Espagne fait rage. La guerre est alors transposée dans les périodiques qu'il coédite avec Steele et dans lesquels l'Angleterre émerge triomphante d'un discours francophobe. En 1713, lors du Traité d'Utrecht, le ton change avec la parution dans *The Guardian* de quatre lettres de voyage, vraisemblablement issues de son expérience en France. Addison, dans une rhétorique contrastive, y laisse entrevoir ses interrogations sur la question de l'identité anglaise, reposant sur l'idéal de liberté hérité de la Glorieuse Révolution de 1688.

Joseph Addison's travel to France was never turned into a narrative. His *Remarks on several parts of Italy* only focused on Italy and a part of Switzerland. However, France is a favorite topic for the editor of *The Spectator*, as the Spanish Succession war thunders to its climax. The war is then transposed onto the papers co-edited with Steele, and England triumphantly emerges out of a Francophobe discourse. The tone changes in 1713 when the Treaty of Utrecht is signed; four travel letters, clearly dating from his French sojourn, are published in *The Guardian*. Here, by way of contrastive rhetoric, Addison questions the notion of English liberty, inherited from the Glorious Revolution of 1688.

## INDEX

**Mots-clés** : Joseph Addison, littérature de voyage, The Guardian, identité, Guerre de Succession d'Espagne

**Keywords** : Joseph Addison, travel literature, The Guardian, identity, War of the Spanish Succession

**Index chronologique** : 18th century / XVIIIe siècle

**Index géographique** : France, Great Britain / Grande-Bretagne

## AUTEUR

### ANTOINE ECHE

Antoine Eche est Assistant Professor à l'université Mount Royal à Calgary, Canada. Il est également membre associé de l'équipe de recherche Interactions Culturelles et Discursives de l'université de Tours (E.A. 6297). Il a publié plusieurs articles sur les représentations ethnographiques et géographiques à l'œuvre dans la littérature de voyage au XVIIIe siècle. Il a récemment édité un ouvrage collectif sur Jean-Jacques Rousseau (Jean-Jacques Rousseau : sélections, mimétismes et controverses, Paris, Le Manuscrit, 2014). Il rédige actuellement un ouvrage sur les représentations de l'altérité dans l'Histoire générale des voyages de l'abbé Prévost.

---

# **(Dé)peindre l'Autre (et le Soi) : peinture et littérature**

*Literary and Pictorial Depictions of the Other (and the Self)*

---

# Les voyageurs anglais en Irlande au XVIIIe siècle

Claire Dubois

---

- 1 Du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, les représentations anglaises de l'Irlande furent marquées par la critique acerbe du mode de vie des Irlandais d'origine gaélique. Une véritable dichotomie était à l'œuvre, attribuant tous les défauts de la vie irlandaise à la communauté gaélique et toutes les qualités à l'influence anglaise. L'Irlande était représentée comme une contrée sauvage à dompter. Une sorte de tradition textuelle s'était créée, chaque nouvel ouvrage reprenant les arguments des précédents<sup>1</sup>. A partir du règne de William III et Mary II, la peur d'un possible soulèvement catholique s'estompe en Irlande et l'image de ce pays s'améliore graduellement<sup>2</sup>. Si les représentations historiographiques perpétuent pour un demi-siècle encore la tradition critique – notamment *The History of England* de David Hume<sup>3</sup> – les récits de voyage témoignent progressivement d'une attitude différente envers l'Irlande.
- 2 Après la rébellion de 1641, rares sont les voyageurs anglais qui s'aventurent en Irlande. En 1698-9, John Dunton est le premier depuis la rébellion (et probablement l'un des premiers Anglais) à se rendre dans le Connemara. Dunton, comme Chetwood, Bowden ou Young après lui, se rend en Irlande pour des raisons anthropologiques et ethnologiques. Il entend se rendre compte par lui-même de la barbarie irlandaise. Car, comme l'affirme Bowden, les différents écrits portant sur l'Irlande ont donné une image contradictoire du pays<sup>4</sup>.
- 3 Si les descriptions de Dunton correspondent aux stéréotypes traditionnels, ses motivations fondamentales diffèrent cependant. Il tente d'amuser le lecteur, ce qui augure de la modification du traitement réservé au *stage Irishman* dans le théâtre du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans les récits de voyage comme au théâtre, la barbarie irlandaise ne suscite plus ni haine ni désir de réforme : au contraire, elle est l'objet d'un intérêt bienveillant, voire amusé. Les voyageurs, qui ont des idées préconçues et stéréotypées sur le pays, sont surpris de ne pas voir l'expérience confirmer leurs attentes. Une nouvelle appréciation de l'Irlande se développe alors, notamment grâce au paysage et à l'esthétique du sublime telle qu'Edmund Burke la théorise en 1757<sup>5</sup>. Les paysages et les habitants donnent désormais lieu à des descriptions enthousiastes comme celle de

Chetwood. Les voyageurs consultent également des sources irlandaises avant d'entreprendre leur périple ou avant la rédaction du récit. Cette nouvelle attitude contribue à réévaluer la perception traditionnelle des responsabilités respectives face à la situation irlandaise. Les Irlandais d'origine gaélique ne sont plus rendus responsables de leur situation désastreuse, laquelle est imputée au système social créé par les Anglo-Irlandais et à la négligence du gouvernement britannique. La dichotomie entre les catholiques gaéliques et les colons protestants existe donc toujours mais les jugements traditionnels sont inversés. Les protestants ne sont plus représentés comme les garants de la civilisation face au peuple primitif. Nous étudierons les éléments textuels de cette évolution et verrons que nommer l'Irlandais et l'identifier, c'est accepter son existence et remplir la « place vide » que constitue l'étranger<sup>6</sup>. Nous verrons ensuite si ces changements affectant la perception anglaise de l'Irlande dans la littérature de voyage et au théâtre ont un pendant politique et si l'opinion publique dans son ensemble et la politique étrangère de la Grande-Bretagne sont plus favorables à l'Irlande.

## Une appréciation plus positive de l'Irlande

- 4 Les voyageurs qui se rendent en Irlande à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle commencent à en donner une image différente et à modifier leur attitude envers ce pays. Les touristes et voyageurs anglais sont dans l'ensemble peu nombreux à s'y aventurer : William Brereton en 1635<sup>7</sup>, puis John Dunton en 1698 qui est l'un des seuls à pousser le voyage jusque dans l'ouest irlandais. La motivation première de Dunton est d'observer les « sauvages irlandais » en chair et en os, et c'est dans l'ouest qu'il pense les trouver. Cette idée mérite d'être notée car elle implique que certaines parties de l'Irlande sont plus authentiques et plus irlandaises que d'autres, parce que peu anglicisées. C'est une conséquence directe, semble-t-il, de la distinction entre les « *mere Irish* », Irlandais ordinaires, et les « *civil Irish* », les Irlandais civilisés ou anglicisés habitant dans les comtés du Pale<sup>8</sup>. Selon l'époque, l'Irlande authentique se situe tour à tour dans le Connemara, le Munster ou le Connaught, comtés les plus éloignés de Dublin et du Pale.
- 5 La perception de l'Irlande selon Dunton correspond à celle des auteurs des siècles précédents : il se réfère à Fynes Moryson par exemple<sup>9</sup>. Son voyage dans l'ouest n'est finalement qu'une recherche de confirmation de l'idée qu'il se fait du Connemara. La vraie Irlande ne peut se trouver que là-bas, selon lui, dans ces endroits sauvages où les habitants n'ont pas eu de contacts avec les Anglais ou très peu, dans « *[ce] pays sauvage et montagneux dans lequel les vieilles barbaries des Irlandais sont si nombreuses et si répandues, qu'avant ma venue en ces lieux, je recherchais la véritable Irlande en vain* »<sup>10</sup>.
- 6 Le Connemara apparaît comme l'archétype de l'Irlande : sauvage, montagneux et peuplé d'habitants aux coutumes barbares. L'adjectif « vieilles » (*old*) est sans doute utilisé à la fois parce que la barbarie irlandaise est naturelle et parce que la tradition anglaise considère depuis longtemps l'Irlande comme un pays barbare. L'Irlande géographique ne correspond pas vraiment à l'image qu'en donne la tradition anglaise, mais c'est l'Irlande que l'on adapte à la perception anglaise et non l'inverse. La véritable Irlande est celle de l'ouest, la plus éloignée de l'Angleterre. Il est intéressant de constater que cette idée, dont les Irlandais cherchent à se détacher désormais, naît à cette époque. Il n'est pas surprenant que les descriptions de Dunton correspondent à l'attitude anglaise générale. Ce qui change pourtant c'est le traitement réservé à l'Irlandais : l'étrangeté et la barbarie qu'on lui attribue n'est plus vraiment objet de

haine ou désir de réforme, mais volonté de s'amuser de ses particularités. On est bien loin des reproches adressés aux Irlandais par Edmund Spenser<sup>11</sup>. Dunton essaie de divertir son lecteur dans *The Dublin Scuffle* : « Et ici je vais te donner un aperçu du pays ; ou, si l'on veut, *une vue générale de mes pérégrinations irlandaises. Et, puisque l'Irlandais est un farceur né, ce sera joyeux et plaisant* »<sup>12</sup>.

- 7 L'étrangeté de l'Irlandais éveille alors une sorte d'intérêt bienveillant, de curiosité pour un certain exotisme. Personne ne semble plus considérer les Irlandais simplement comme des sauvages. Mais il est également évident que cette perception est toujours teintée de préjugés et qu'un certain horizon d'attente modifie l'expérience que les Anglais peuvent avoir de l'Irlande. Même les images qui sont contraires à cette attente se voient décrites en référence à celle-ci. Ainsi Dunton précise-t-il qu'il a été reçu « *de façon bien plus humaine que ce qu'il pouvait espérer de la part de personnes d'apparence si barbare* »<sup>13</sup>.
- 8 De la même façon, l'appréciation esthétique des paysages irlandais s'améliore à mesure que les routes atteignent des districts plus reculés et que la loi et l'ordre gagnent du terrain. Les aspects du paysage qui mettaient précédemment les voyageurs mal à l'aise, tels que la forêt ou les montagnes, sont désormais perçus avec moins d'appréhension. En outre, le concept du sublime commence à créer un contexte favorable à de tels paysages. C'est principalement l'ouvrage clé d'Edmund Burke, *An Enquiry into the Origin of our Ideas of the Sublime and the Beautiful*, publié en 1757, qui lie définitivement le sublime et les notions de terreur, d'obscurité, de pouvoir, d'immensité, d'infini. Le pays « sauvage et montagneux » que décrit Dunton devient ainsi devant les yeux du voyageur ébloui et déconcerté un exemple de sublime. Les parties les plus périphériques et reculées des îles britanniques peuvent donc attirer de nouveaux voyageurs grâce à leur aspect sauvage. C'est le cas de l'Irlande. Les appréciations plus positives de l'Irlande commencent souvent par un enthousiasme pour les paysages irlandais. L'Irlande est « *l'île la plus romantique du monde* », selon Charles Topham Bowden<sup>14</sup>. Chetwood affirme qu'il s'agit d'un « paradis » grâce aux beautés du paysage, beautés que le public anglais ignore totalement selon lui<sup>15</sup>. Bush s'attarde plusieurs pages durant sur les attraits de la Chaussée des Géants dans le comté d'Antrim, insistant sur l'aspect singulier et extraordinaire de ce paysage qui ne se trouve dans aucune autre contrée du globe<sup>16</sup>. Les paysages sublimes permettent ensuite aux voyageurs de réévaluer les habitants eux-mêmes.
- 9 William Rufus Chetwood publie en 1746 *A Tour through Ireland in several entertaining Letters*. Il fait preuve d'un enthousiasme inédit et positif pour l'Irlande, ses habitants et ses paysages. Il entend réfuter l'image donnée par des auteurs tels que Strabon, Solinus ou encore Giraud de Barri<sup>17</sup>. Son livre donne donc « *de nombreuses particularités curieuses et divertissantes d'un royaume, duquel, j'en suis certain, on a donné une image grossièrement déformée* »<sup>18</sup>. Certes, ses intentions sont louables mais Chetwood vise avant tout à distraire ses lecteurs. Tout cela ne semble pas être réellement pris au sérieux. Chetwood, comme Dunton, est enchanté par la musique gaélique et son caractère mélancolique : « *la musique irlandaise a quelque chose de singulièrement doux et mélancolique, et la nation toute entière semble avoir cette tournure* »<sup>19</sup>. Cette mélancolie du caractère irlandais s'oppose bien entendu aux préceptes de la raison que suit la nation anglaise. Giraud de Barri louait également la musique irlandaise, mais à ses yeux cela n'était rien à la barbarie des Irlandais<sup>20</sup>. Cette appréciation positive du paysage irlandais et de la musique va de pair avec un intérêt pour sa population gaélique ainsi

que son histoire. Chetwood soutient la revendication irlandaise d'une civilisation antique, revendication si souvent tournée en ridicule par ailleurs<sup>21</sup>. Selon lui :

[La cour royale gaélique] était pratiquement sur un pied d'égalité avec celle de ses voisins, et c'était en effet le cas de toute la nation : en quoi, sinon par leur titre, nos barons et leurs querelles diffèrent-ils des petits princes d'Irlande ? Grâce à leurs historiens, on peut déduire que chaque monarque entretenait toujours les dix officiers suivants à la cour, ce qui (soit dit en passant) n'a pas vraiment goût de barbarie, à savoir, un seigneur ou premier ministre, un juge, un augure ou un druide, un médecin, un poète, un historien ou un héraut, un chef de musique et trois intendants de la maison<sup>22</sup>.

- 10 Cette appréciation des princes gaéliques est tout à fait inédite. Elle va à l'encontre de celle de David Hume qui décrivait une succession dynastique sanglante et violente : « *le droit de chacun de ces petits souverains ne se fondait ordinairement que sur le meurtre de son prédécesseur* »<sup>23</sup>. On peut également remarquer le fait que Chetwood a de l'estime pour les écrits des historiens irlandais. Grâce à eux, on peut selon lui connaître la civilisation gaélique et son fonctionnement. Chetwood est un des premiers écrivains anglais à attribuer de la valeur aux historiens gaéliques, et aux auteurs des annales notamment. Ce type d'attitude est tout à fait nouveau dans le contexte de la tradition textuelle que nous avons évoquée jusqu'à présent, et c'est sans doute le résultat d'une contre-tradition menée par les historiens gaéliques dont parle Chetwood. Bowden cite lui aussi des sources irlandaises et s'appuie non pas sur Giraud de Barri ou Moryson, mais sur des celtisants comme Charles Vallancey, le Français Jean-Baptiste Bullet ou encore James MacPherson. Les recherches de ces derniers semblent donc avoir eu une influence plus générale.

## Un renversement de la dichotomie traditionnelle

- 11 Une attitude plus tolérante se développe donc à l'égard des Irlandais gaéliques et par conséquent à l'égard des paysans qui en constituent la majeure partie. Traditionnellement, les écrivains et voyageurs anglais associent les ruraux à la paresse, à la superstition, par opposition aux colons venus d'Angleterre qui sont propriétaires terriens ou vivent à la ville. La barbarie des Irlandais n'est plus, selon John Bush par exemple, une inclination naturelle du caractère irlandais. Elle est plutôt due aux inégalités en vigueur dans la société. Dans *Hibernia Curiosa*, Bush décrit la pauvreté et le dénuement des ruraux, non comme le résultat de leur paresse naturelle et d'une certaine complaisance, mais comme celui de l'injustice sociale.

Si l'on peut trouver dans quelque partie du royaume un Irlandais sauvage, c'est dans la partie ouest de cette province (c'est à dire le Connaught), car ce sont eux qui ont le sens de la loi et du gouvernement le moins développé parmi tout le peuple d'Irlande, je pense, hormis leurs propriétaires terriens hautains et tyranniques, qui sont, littéralement, en effet, des souverains absolus dans leur villes et clans respectifs [...] Leurs mesures répressives et tyranniques ont, en effet, presque vidé cette province d'Irlande de sa population. La volonté et le plaisir de ces chefs est loi absolue pour les pauvres habitants qui leur sont liés, et c'est sous leur coupe que vivent ces pauvres bougres dans l'état de dépendance le plus vil et le plus abject<sup>24</sup>.

- 12 Bush dénonce donc l'absentéisme<sup>25</sup>, les intermédiaires, les taxes religieuses et se fait le représentant, non de sa propre classe sociale, mais des paysans pauvres. Ce sont donc les nobles, par ailleurs objets de la sympathie anglaise en tant que représentants de la civilisation en Irlande, qui sont ici blâmés pour les conditions choquantes dans



lesquelles vit la population rurale. Bush parle même d'« état d'esclavage »<sup>26</sup>. Selon lui, les propriétaires terriens méprisent la pauvreté et les conditions de vie des ruraux. Dans ces circonstances, il n'est pas surprenant que les paysans refusent de travailler, voire qu'ils se rebellent.

- 13 Cette nouvelle attitude, dont Bush est un représentant déclaré, perpétue pourtant la distinction traditionnelle entre les autochtones catholiques et les colons protestants, mais en inversant les rôles précédemment attribués et qui considéraient les premiers comme des primitifs ignorants et les seconds comme les représentants de la civilisation. Les auteurs anglais tendaient à exclure les habitants du Pale de leur critique du pays tout entier. Désormais, ce sont les Irlandais gaéliques qui sont décrits comme d'innocentes victimes d'une classe de parasites inhumains vivant dans le luxe. C'est à eux qu'on doit attribuer la responsabilité de la situation politique instable. On peut trouver là un écho des condamnations formulées par certains Patriotes anglo-irlandais envers les nobles absentéistes, notamment lorsqu'ils dénoncent la manière irresponsable dont ceux-ci gèrent leurs propriétés<sup>27</sup>. Chetwood fait de l'absentéisme la cause première de la situation désastreuse de l'Irlande. Les propriétaires anglais sont décrits comme des parasites qui se nourrissent du sang des locaux<sup>28</sup>. La responsabilité de la situation irlandaise est donc attribuée à l'attitude des Anglais et on insiste moins sur les défauts traditionnellement prêtés aux catholiques.
- 14 L'image donnée par les voyageurs anglais devient désormais plus positive, sans pour autant que ses éléments constitutifs en soient modifiés. Les Irlandais des campagnes, d'origine gaélique, sont considérés comme les représentants de l'Irlande véritable. Selon Arthur Young, c'est à cause de l'attitude des nobles et des propriétaires terriens « que le caractère de la nation [irlandaise] n'a pas de prestige à l'étranger, prestige, j'ose l'affirmer, qu'il va bientôt mériter de façon générale »<sup>29</sup>. Il estime que chaque année ces propriétaires terriens « fainéants et négligents » font sortir du pays l'équivalent de 732 000 livres. Thomas Prior a rédigé une liste des propriétaires terriens absentéistes en 1729, *A List of the Absentees of Ireland and the Yearly Value of their Estates and Income Spent Abroad*, rééditée six fois avant 1783. Leurs estimations ne sont bien entendu pas fiables<sup>30</sup>. Mais l'idée principale était que la situation irlandaise aurait pu être bien plus favorable si ces propriétaires contribuaient à l'améliorer au lieu de la dégrader.
- 15 Ces critiques, de même que l'utilisation de plus en plus fréquente de sources irlandaises ou celtisantes, indiquent un changement de la configuration littéraire dans laquelle se construisent les récits de voyages. En effet, il ne s'agit plus comme pour Bush de références à tonalité coloniale, mais d'un contexte véritablement irlandais, influencé par le mouvement Patriote. Il y a donc un changement de la configuration littéraire au sein de laquelle les Anglais traitent de l'Irlande. La situation politique ou sociale ne change pas pour autant. Il s'agit d'une évolution de la tradition textuelle. Les éléments individuels formant l'image de l'Irlande ont été peu (voire très peu) modifiés, mais c'est le traitement qu'en donnent les voyageurs et les auteurs qui a changé. Ces changements de l'imagerie nationale dans la littérature du voyage n'ont par ailleurs pas encore vraiment d'équivalent en historiographie. Seul Edmund Burke défend l'émancipation des catholiques dans son pamphlet de 1792 *A Letter to Sir Hercules Langrishe*<sup>31</sup>. Il tente de montrer que c'est la privation de leurs droits qui rend les catholiques irlandais belliqueux. Cette prise de position préfigure de nombreuses théories du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, les origines de la barbarie irlandaise étaient considérées à l'époque comme étant soit historiques soit naturelles. *L'Edinburgh Review* défendait avec ferveur la théorie

historique et environnementale, soulignant l'aspect social et économique de la question irlandaise et accusant l'injustice du système mis en place par les Anglo-Irlandais. À l'opposé, des journaux conservateurs comme le *Blackwood's Magazine* mettaient en avant les failles de la foi catholique qui ne permettait pas de corriger les défauts du caractère irlandais.

- 16 Il s'agit également de changements dictés par le goût et les conventions littéraires : ainsi, l'image de l'Irlandais est traitée de manière plus sentimentaliste. Bush témoigne d'une préférence pour le caractère des Irlandais gaéliques, ou *natives*, par rapport à celui des protestants, qui partagent les défauts traditionnels des Irlandais gaéliques sans pour autant posséder « *les vertus nationales* » qui « *compens[eraient] ces défauts* »<sup>32</sup>. On peut néanmoins se demander si cet adoucissement de la représentation de l'Irlande traduit une réelle modification de ses éléments constitutifs.

## Une modification de la perception de l'Irlandais ?

- 17 Pour comprendre le mécanisme de représentation de l'Autre en littérature, il est intéressant d'étudier les personnages de théâtre, qui cristallisent souvent les perceptions populaires. L'adoucissement remarqué dans les récits de voyage a son pendant théâtral. Les tendances anticatholiques s'épuisent progressivement notamment après l'échec de la rébellion jacobite de 1745 et cela profite aux personnages irlandais. Dans les pièces du XVII<sup>e</sup> siècle, le spectre de la rébellion d'Ulster de 1641 se faisait sentir. L'Irlandais était souvent un traître, faussement naïf, reflétant les tensions entre catholiques et protestants. Les personnages d'Irlandais – notamment les prêtres, perçus comme extrêmement hostiles et dangereux – sont dénigrés de façon systématique jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle dans des pièces comme *The Lancashire Witches* (1682) de Thomas Shadwell ou *The Royal Flight or the Conquest of Ireland* (1690). Il faut se rappeler que les conventions du théâtre ne permettent pas toujours une grande variété des types, surtout s'agissant des personnages secondaires, qui ne sont que peu ou pas élaborés psychologiquement. En outre, il s'avère que la transgression de ces conventions va souvent de pair avec le mécontentement du public. Comme l'explique Gérard Genette :

En fait, vraisemblance et bienséance se rejoignent sous un même critère, à savoir « tout ce qui est conforme à l'opinion du public ». Cette « opinion », réelle ou supposée, c'est assez précisément ce que l'on nommerait aujourd'hui une idéologie, c'est à dire un corps de maximes et de préjugés qui constitue tout à la fois une vision du monde et un système de valeurs<sup>33</sup>.

- 18 Aller contre ces conventions, c'est, en quelque sorte, aller contre la morale anglaise. L'idéologie qui sous-tend les conventions théâtrales rejoint ici l'idéologie politique, c'est-à-dire ce que l'opinion publique anglaise pense de l'Irlande et des Irlandais. Le personnage de l'Irlandais au théâtre correspond donc à une série de traits caractéristiques prédéterminés qui lui viennent de l'opinion contemporaine et d'une longue tradition discursive.
- 19 Au début du dix-huitième siècle, un certain adoucissement se fait sentir dans la représentation des personnages d'Irlandais, parallèlement à la multiplication des *paddy jokes*. Dans *The Stage Coach* de Farquhar (1704), le personnage de Torlough Macahone cherche à faire fortune en Angleterre en séduisant, sous de faux prétextes, des veuves ou de riches héritières. Il s'exprime avec insolence et prétention, mais sans se départir

de son accent irlandais, et dans une grammaire et une syntaxe approximatives : « *Je m'appelle Torlough Rauwer Macahone, de la paroisse de Curough a Begely, dans le comté de Tipperary, propriétaire ; où se trouve ma résidence, pour moi et mes prédécesseurs après moi* »<sup>34</sup>. Ses desseins sont contrecarrés par une prostituée qui lui fait croire qu'elle est une riche dame. Il est donc facile de se jouer de lui. De tels incidents arrivent souvent aux Irlandais qui viennent chercher fortune en Angleterre dans les comédies du XVIII<sup>e</sup> siècle. Farquhar marque un tournant dans le traitement théâtral du personnage de l'Irlandais, car il s'écarte de la tradition anti-irlandaise pour annoncer un traitement plus comique. Le personnage de l'Irlandais devient donc moins subversif dans un contexte où les malentendus, les changements d'identités et autres quiproquos servent de base à la comédie. La part dangereuse de son caractère s'estompe au profit du développement d'une figure comique. Les aspects négatifs attribués au personnage sont traités sur un mode comique voire burlesque. Semblable indulgence, qui fait partie intégrante d'une perception plus sentimentale propre au genre théâtral, permet de réinterpréter les attributs précédemment donnés au personnage. Il n'est plus un ennemi cruel et sans cœur, mais un héros loyal, noble et sentimental. Il fait preuve de loyauté envers l'Angleterre. Dans ce cadre, l'accent irlandais et les caractéristiques irlandaises soulignent le fait que cette loyauté ne va pas de soi. Ce développement est influencé par les auteurs irlandais installés en Angleterre.

- 20 Le personnage de Sir Lucius O'Trigger dans la pièce de Sheridan *The Rivals* (1775) montre bien cette évolution. Adeptes de la violence et du duel dans la version initiale de la pièce comme en témoigne son patronyme, il est modifié par Sheridan après la première représentation suite aux critiques des journaux londoniens qui considéraient le personnage comme une attaque mesquine envers l'Irlande<sup>35</sup>. Comme d'autres personnages au cours du siècle, O'Trigger est confronté à des situations ridicules ou indignes, et doté des attributs traditionnels de l'Irlandais. Ce n'est donc pas par l'Irlandais en tant que tel que les Londoniens se sentirent insultés, mais par la figure du duelliste. Ce personnage assoiffé de sang choqua le public anglais habitué aux personnages d'Irlandais loyaux et inoffensifs qui flattaient son orgueil et sa fierté nationale. En mettant en scène un Irlandais dangereux, Sheridan remettait en cause l'idée d'intégration harmonieuse que le traitement comique de l'Irlandais sous-entendait. Les modifications apportées au personnage lui permirent de ne pas contrarier l'idée que se faisaient les Anglais de ce que devaient être les préoccupations d'un Irlandais. Il n'est plus ce personnage dérangeant qui, par son inexplicable soif de sang, met le public mal à l'aise car il ne peut le situer dans le cadre de ses stéréotypes habituels. Il devient cet Irlandais qui, comme tous les autres, est très susceptible, et surtout fier de son pays, ce qui, aux yeux des Anglais, est un défaut excusable et peut-être même honorable. Cette tendance plus sentimentale, plus comique, ne traduit pas une réelle modification de la perception de l'Irlandais. Elle n'est que la réinterprétation de ses caractéristiques fondamentales sous un jour plus favorable, mais celles-ci restent foncièrement les mêmes. Les personnages d'Irlandais ne sont plus perfides et lâches, mais loyaux et courageux. Cependant, ces réévaluations se font toujours par rapport au stéréotype d'origine.
- 21 Le personnage de l'Irlandais au théâtre transcende les différences de classe de la société irlandaise. Certains dramaturges lui donnent des caractéristiques gaéliques, comme l'accent, la fierté ou le patronyme gaélique, mais d'autres en font un membre des classes aisées voire de l'*Ascendancy*, comme son rang, son patronyme ou son titre le montrent (certains personnages sont des chevaliers ou des barons). C'est ce personnage

qui est considéré comme l'Irlandais typique, alors qu'il n'a pas de réelle existence. Ces hybrides permettent de construire une identité irlandaise qui fait fi des divisions politiques, culturelles ou sociales, même si cette identité est purement fictive.

- 22 Ces personnages de théâtre sont le lieu d'une cristallisation de la relation entre Anglais et Irlandais, et donc de la relation à l'autre : « l'être avec autrui » défini par Levinas. Représenter l'Irlandais au théâtre, lui assigner un nom propre (O'Trigger, Macahone), c'est en définitive lui reconnaître un visage. Mais reconnaître un visage à quelqu'un, c'est seulement dire qu'il est différent, et non dire en quoi il est différent<sup>36</sup>. Chacun croit en effet savoir à quel groupe il appartient : à telle famille ou à telle nation. L'étranger est un inconnu qui vient d'une autre nation, c'est donc une « place vide ». Selon Amiel, « *ce qui est étrange dans l'étranger, c'est qu'il n'est pas moi* »<sup>37</sup>. Cette « place vide » de l'étranger est comblée par la perception qu'on a de lui. Ainsi au théâtre comme dans les récits de voyage, c'est la perception anglaise de l'Irlandais qui est mise en scène et qui correspond à l'horizon d'attente. Ces deux genres littéraires étant autoréférentiels, les auteurs s'inscrivent dans la continuité des arguments anti-irlandais de leurs prédécesseurs, ou rompent au contraire avec ceux-ci. À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, la plupart des auteurs en viennent à réévaluer les fondements de cette tendance anti-irlandaise. Les caractéristiques de l'Irlandais restent cependant les mêmes, bénéficiant simplement d'une appréciation plus positive et d'un intérêt bienveillant.
- 23 Cette tendance, présente comme on l'a vu dans les récits de voyage, donne naissance par la suite à une attitude politique plus tolérante vis à vis des catholiques irlandais. Dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, certains journalistes Whigs en viennent à condamner le système anglo-irlandais et la négligence du gouvernement britannique alors que les Tories continuent à mettre en avant le lien entre catholicisme et pauvreté, critiquant la mesure d'émancipation catholique. Le courrier des lecteurs du *Times* semble montrer les mêmes tendances. Une série de lettres adressées à William Pitt entre le 12 juillet et le 14 août 1786 affirment que tous les maux dont on rend les Irlandais responsables sont causés par leur situation désastreuse. L'existence même de mouvements rebelles tels que les *White Boys* serait due au système de législation pénale. Ces mouvements n'existeraient pas s'il n'y avait pas de réelle oppression. L'auteur décrit ensuite en détail le système de location des terres agricoles et les baux, montrant qu'ils maintiennent les paysans irlandais dans la misère. Les lettres sont signées *Philo-Britannia* ou encore *Philo-Libertatis* et plaident la cause irlandaise, affirmant que l'Empire Britannique sortira grandi s'il accorde une égalité de traitement à l'Irlande. Cependant le soulèvement de 1798 et la perspective d'une alliance avec la France poussent le gouvernement britannique à accélérer le processus d'Union au nom de la sécurité stratégique, promettant par ailleurs l'émancipation catholique<sup>38</sup>.
- 24 La tradition de mépris anti-irlandais ne s'épuise pas avec l'Union, continuant à peser de tout son poids, notamment en historiographie. Le problème majeur derrière toute représentation anglaise de l'Irlande est qu'elle est fondamentalement anglaise, qu'elle soit positive ou non. L'Irlande et les Irlandais sont donc réduits à une unité simple et non ambiguë, à un concept fixe<sup>39</sup>. Même lorsque ce sont les Anglo-Irlandais qui écrivent, ils le font pour un public anglais et sont donc influencés par l'horizon d'attente de ce public anglais, qui désire être divertie par les particularités curieuses ou inhabituelles des Irlandais. Ces particularités sont définies négativement par le fait qu'elles ne sont pas anglaises. Les auteurs qui cherchent à contrecarrer l'image

négative importée d'Angleterre la suivent sur le point le plus essentiel : la vraie Irlande est celle qui diverge le plus de l'Angleterre. C'est sur ce point particulier que les nationalistes irlandais rejoignent d'ailleurs les perceptions anglaises.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Amiel Henri-Frédéric, *Fragments d'un Journal Intime*, Genève : Georg, 1892.
- Bowden Charles Topham, *Tour through Ireland*, Dublin : W. Corbet, 1791.
- Burke Edmund, *A Philosophical Enquiry into the Origins of our Ideas of the Sublime and the Beautiful*, London : R. and J. Dodsley, 1757.
- Burke Edmund, *A Letter from the Right Hon. Edmund Burke, MP, in the kingdom of Great Britain to Sir Hercules Langrishe, Bart, MP, on the Subject of the Roman Catholics of Ireland and the Propriety of Admitting them to the Elective Franchise Consistently with the Principles of the Constitution as Established at the Revolution*, Londres : J. Debrett, 1792.
- Bush John, *Hibernia Curiosa. A Letter from a Gentleman in Dublin to his Friend at Dover in Kent, Giving a General View of the Manners, Customs, Dispositions, etc, of the Inhabitants of Ireland*, Londres : J. Potts, 1769.
- Chetwood William Rufus, *A Tour through Ireland in Several Entertaining Letters*, Londres : J. Roberts, 1746.
- Dunton John, *The Dublin Scuffle*, 1699, New York et Londres : Garland Publishing, 1974.
- Dymmock John, « A Treatise of Ireland », in R. Butler R. (Dir.), *Tracts Relating to Ireland*, 2 vols, Dublin : Irish Archaeological Society, 1842.
- Farquhar Georges, *The Stage-Coach*, 1704, Londres : B. Bragg, 1715.
- Genette Gérard, *Figures II. Essais*, Paris : Seuil, 1969.
- Giraud de Barri, *The History and Topography of Ireland*, John O'Meara (ed.), Londres : Penguin Books, 1982.
- Goldsmith Oliver, *Collected Works*, 5 vols., A. Friedman (ed.), Oxford : Clarendon, 1966.
- Hume David, *History of England from the Invasion of Julius Caesar to the Revolution in 1688*, 1786, Londres, 1871.
- Jousni Stéphane, "Tout le monde s'appelle Paddy", *Sources* (Automne 2003) : 201-210.
- Leerssen Joep, *Mere Irish and Fíor-Ghael*, Cork : Cork University Press, 1996.
- Levinas Emmanuel, *Le temps et l'autre*, Paris : Fata Morgana, 1979.
- MacLysaght E., *Irish Life in the Seventeenth Century*, Cork : Cork University Press, Oxford : Blackwell, 1950.
- Ricoeur Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 1990.

Sheridan Richard Brinsley, « Introduction » in Cecil PRICE (ed.), *Dramatic Works*, Oxford : Clarendon, 1973, vol.1.

Spenser Edmund, *A View of the Present State of Ireland*, 1596.

## NOTES

1. Voir à ce sujet Joep Leerssen, *Mere Irish and Fíor-Ghael*, Cork : Cork University Press, 1996, chapitre 3.
2. Le soulèvement de 1641 en Ulster a cependant profondément marqué les esprits protestants comme en témoigne Defoe dans *Memoirs of a Cavalier* (1720), James T. Boulton (ed.), Londres : Oxford University Press, 1972, 192 : “*This cast, as we thought, an odium upon our whole nation, being some of those very wretches who has dipped their hands in the innocent blood of the Protestants, and, with unheard-of butcheries, had massacred so many thousands of English in cool blood*”. L’ouvrage de Sir John Temple, *The Irish Rebellion*, a d’ailleurs été réédité à de nombreuses reprises.
3. David Hume, *The History of England*, Londres : T. Cadell, 1754-1762.
4. Charles Topham Bowden, *Tour through Ireland*, Dublin : W. Corbet, 1791, 4.
5. Edmund Burke, *A Philosophical Enquiry into the Origins of our Ideas of the Sublime and the Beautiful*, Londres : R. and J. Dodsley, 1757.
6. Voir le dialogue entre Paul Ricoeur et Jean Daniel « L’étrangeté de l’étranger », *Le Nouvel Observateur hors-série : Les Grandes Questions de la philosophie*, février-mars 1998.
7. William Brereton, *Travels in Ireland*, 1634-5. Lors de son voyage, Brereton est choqué par l’état des villes irlandaises et la « superstition » catholique et n’écrit de commentaires positifs qu’à propos de Dublin, ville qui ressemble le plus à l’Angleterre.
8. John Dymmock avait plus exactement divisé la population irlandaise en quatre catégories : “*English Irish, meer Irish, degenerate English, and wilde Scots*”. Voir John Dymmock, “A Treatise of Ireland”, in *Tracts Relating to Ireland*, 2 vols, ed. R. Butler, Dublin : Irish Archaeological Society, 1842, 7.
9. Moryson était le secrétaire particulier de Mountjoy. Une partie de ses souvenirs de voyages traite de l’Irlande. Fynes Moryson, *An Itinerary Written by Fynes Moryson Gent.*, 1617, Glasgow : James MacLehose, 1907-8.
10. “*A wild mountainous country in which the old barbarities of the Irish are so many and so common, that until I came hither, I looked for Ireland in itself to no purpose*”. Voir E. MacLysaght, *Irish Life in the Seventeenth Century*, Cork : Cork University Press, Oxford : Blackwell, 1950, 329.
11. Edmund Spenser, *A View of the Present State of Ireland*, 1596. Spenser critique notamment les bardes irlandais dont l’art est hautement subversif (72-75).
12. “*And here I shall give ye a glimpse of the country; or, as it were, a general view of my Irish rambles. And, as an Irishman is a living jest, ‘twill be merry and pleasant*”. John Dunton, *The Dublin Scuffle*, 1699, New York et Londres : Garland Publishing, 1974, 398. Les italiques – qui apparaissent ici en romains – sont de l’auteur.
13. “*Fuller of humanity than I could hope from persons appearing so barbarous*”. Voir E. MacLysaght, *Irish Life in the Seventeenth Century*, Cork : Cork University Press, Oxford : Blackwell, 1950, 330.

14. “*The most romantick island in the world*”. Voir C. Bowden, *op.cit.*, 249.
15. William Rufus Chetwood, *A Tour through Ireland in Several Entertaining Letters*, Londres : J. Roberts, 1746, 141-142, 145.
16. J. Dunton, *op.cit.*, 60-76.
17. Le géographe grec Strabon et l'historien romain Solinus donnèrent des descriptions fantaisistes de l'Irlande fondées sur des témoignages de marins. Giraud de Barri (Giraldus Cambrensis), précepteur du Prince Jean Sans Terre, écrivit deux ouvrages traitant de l'Irlande : *Topographia Hibernica* (1187) et *Expugnatio Hibernica* (1189). Ces deux ouvrages très critiques envers l'Irlande ont souvent été considérés comme étant à l'origine de la tradition textuelle anti-irlandaise.
18. “*Many curious and entertaining particulars of a kingdom, which, to my certain knowledge, has been grossly misrepresented*”. W. Chetwood, *op.cit.*, 74.
19. “*The Irish musick has something peculiarly sweet and melancholy, and the whole nation seem to have a turn that way*”. W. Chetwood, *ibid.*, 76. Cela rappelle l'appréciation d'auteurs de siècles ultérieurs sur le caractère national irlandais teinté de mélancolie.
20. Giraud de Barri, *The History and Topography of Ireland*, John O'Meara (ed.), Londres : Penguin Books, 1982, 103-104.
21. Les *antiquarians* irlandais tels que Charles Vallancey, Charles O'Connor ou Sylvester O'Halloran affirmaient que l'Irlande avait eu une civilisation antique très sophistiquée alors que les commentateurs anglais estimaient que le pays n'avait pas d'histoire avant l'arrivée des Anglo-Normands au douzième siècle.
22. “*Was much on the same footing as her neighbours, and indeed the state of the whole nation : what do our barons and their feuds differ from the petty princes of Ireland, except in title ? We can gather from their antiquaries, that each monarch always entertained the following ten officers in court, which (by the way) does not savour greatly of barbarity, viz, a lord or prime minister, a judge, an augur or druid, a physician, a poet, an antiquary or herald, a chief musician, and three stewards of household*”. Voir W. Chetwood, *op.cit.*, 74.
23. “*The usual title of each Petty sovereign was the murder of his predecessor*”, David Hume, *History of England from the Invasion of Julius Caesar to the Revolution in 1688*, 1786, London, 1871, vol.1, 235.
24. “*If in any part of the kingdom there are any wild Irish to be found, it is in the western parts of this province (i.e. Connacht), for they have the least sense of law and government of any people in Ireland, I believe, except that of their haughty and tyrannic landlords, who, in a literal sense, indeed, are absolute sovereigns over their respective towns or clans [...] Their imperious and oppressive measures, indeed, have almost depopulated this province of Ireland. The will and pleasure of these chiefs is absolute law to the poor inhabitants that are connected with them, and under whom the miserable wretches live in the vilest and most abject state of dependence*”. Voir John Bush, *Hibernia Curiosa. A Letter from a Gentleman in Dublin to his Friend at Dover in Kent, Giving a General View of the Manners, Customs, Dispositions, etc, of the Inhabitants of Ireland*, Londres : J. Potts, 1769, 28 f..
25. C'est ainsi que l'on nomme le fait que les propriétaires terriens anglais ne logeaient pas ou très peu souvent dans leurs domaines irlandais.
26. “*And the case of the lower class, indeed, which is the greatest number, is little better than a state of slavery*”. Voir J. Bush, *op. cit.*, 30.

27. Le Patriotisme est un mouvement anglo-irlandais du dix-huitième siècle qui a permis l'autonomie de l'Irlande en 1782. Les membres étaient partisans des libertés individuelles mais ne souhaitaient pas se détacher de l'Empire Britannique.
28. W. Chetwood, *op. cit.*, 125, 130.
29. "That the character of the nation has not that lustre abroad, which I dare assert, it will soon generally merit". Voir Arthur Young, *A tour in Ireland, with General Observations on the Present State of that Kingdom*, 2 vols, Londres : T. Cadell, 1780, vol. 2, 113.
30. Les premières études fiables de ces questions datent de 1870. Elles ont révélé que 97 % des terres irlandaises profitaient à des propriétaires vivant de leurs rentes, dont la moitié résidait à l'étranger.
31. Edmund Burke, *A Letter from the Right Hon. Edmund Burke, MP, in the kingdom of Great Britain to Sir Hercules Langrishe, Bart, MP, on the Subject of the Roman Catholics of Ireland and the Propriety of Admitting them to the Elective Franchise Consistently with the Principles of the Constitution as Established at the Revolution*, Londres : J. Debrett, 1792.
32. "National virtues to recompense these defects". Voir Oliver Goldsmith, *Collected Works*, 5 vols., ed. A. Friedman, Oxford : Clarendon, 1966, vol. 3, 25.
33. Gérard Genette, *Figures II. Essais*, Paris : Seuil, 1969, 73.
34. " My name is Torlough Rauwer Macahone, of the parish of Curlough a Belegely, in the county of Tipperary, Eshquire ; where is my mansion house, for me and my predecessors after me". Georges Farquhar, *The Stage-Coach*, 1704, Londres : B. Bragg, 1715, 4-5.
35. Voir Richard Brinsley Sheridan, « Introduction », in *Dramatic Works*, Cecil Price (ed.), Oxford : Clarendon, 1973, vol. 1, 47-51.
36. L'étude des patronymes irlandais dans les romans de Joyce, Banville, et MacGahern, permet à Stéphane Jousni de montrer que les auteurs irlandais s'inscrivent dans une logique binaire d'ordre nationaliste (être étranger c'est être anglais) ou sectaire (être catholique, protestant, du Nord ou du Sud). On peut dresser ici un parallèle avec les noms des personnages théâtraux d'Irlandais. Pourtant, il existe une inégalité fondamentale. Pour les Irlandais, l'étranger est avant tout anglais, alors que pour les Anglais, il existe également les Gallois, les Écossais ainsi que les ressortissants des colonies lointaines. Voir Stéphane Jousni « Tout le monde s'appelle Paddy », *Sources* (Automne 2003) : 201-210. Voir également Emmanuel Levinas, *Le Temps et L'Autre*, Paris : Fata Morgana, 1979.
37. Voir Henri-Frédéric Amiel, *Fragments d'un Journal Intime*, Genève : Georg, 1892. Voir Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 1990. Voir également le dialogue entre Paul Ricœur et Jean Daniel, « L'étrangeté de l'étranger », *art.cit.*
38. L'émancipation ne sera finalement accordée qu'en 1829 (en raison du veto du roi George III après l'Union de 1801) et après une campagne menée par Daniel O'Connell.
39. C'est selon Bhabha un caractère fondamental du discours dominateur et colonial : le concept de fixité. Selon lui, c'est un signe de différence sociale, culturelle et historique, qui connote à la fois un ordre immuable et le désordre de la répétition. Voir Homi K. Bhabha, *The Location of culture*, Londres : Routledge, 1994, 66.



---

## RÉSUMÉS

Cet article se propose d'étudier l'évolution de la représentation de l'Irlande dans les récits de voyage au XVIIIe siècle. Au XVIIe siècle, les récits de voyage mettent en avant les éléments de la société irlandaise confirmant le stéréotype de l'Irlandais paresseux et violent, notamment après le soulèvement de 1641 en Ulster. Lorsque la peur d'une possible rébellion catholique s'estompe peu à peu, de nouveaux voyageurs tentent l'aventure et viennent observer les sauvages Irlandais de leurs propres yeux. Leur expérience de l'Irlande ne confirme pas toujours leurs attentes et une nouvelle représentation du pays se développe progressivement. L'Irlande devient non plus une contrée où les vieilles barbaries doivent absolument être réformées, mais un pays intéressant et divertissant pour le voyageur.

This paper intends to study the representations of Ireland in English travel narratives in the 18th century. After the Ulster Rebellion in 1641, very few travellers went to Ireland. All the narratives published in the 18th century aimed at confirming the stereotype of the idle, rebellious Irishman. When the fear of a possible Catholic uprising gradually faded away, new travellers came to Ireland to observe Irish barbarism with their own eyes. Their travels to Ireland did not always confirm the preconceived ideas they held about the country. A re-evaluation of Ireland thus developed, Irish barbarities being no longer the object of hatred but of benevolent interest.

## INDEX

**Mots-clés** : Irlande, littérature de voyage, relation anglo-irlandaise, Dublin, Ulster, Soulèvement d'Ulster de 1641, indépendance législative de 1782, Soulèvement de 1798

**Keywords** : travel writing, Anglo-Irish relationship, Dublin, Ulster, 1641 Ulster rebellion, Ireland (Republic of), 1782 legislative independence, 1798 rebellion

**Index chronologique** : 18th century / XVIIIe siècle

**Index géographique** : Great Britain / Grande-Bretagne, Ireland / Irlande

## AUTEUR

### CLAIRE DUBOIS

Claire Dubois est maître de conférences à l'université de Lille 3. Elle travaille notamment sur l'histoire des représentations aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, la presse et les représentations visuelles de l'Irlande. Elle a récemment publié entre autres « The Wooing of Erin : Irishwomen as Victims in the Visual Arts » (Ireland and Victims : Confronting the Past, Forging the Future, ed. Lesley Lelourec and Grainne O'Keefe-Vigneron, Peter Lang, 2012), « The Representation of Ireland in Two Nineteenth-Century French Journals » (Irish Studies in Europe vol. 4, Wissenschaftlicher Verlag Trier, 2012) et « Visualizing the Famine in the 19th century » (La Grande Famine en Irlande 1845-1850: Histoire et représentations d'un désastre humanitaire, Dir. Yann Bévant, Presses Universitaires de Rennes, 2014).

# Defoe's Mothers of Alterity : Moll Flanders and Roxana

*Maternité et altérité chez Defoe : Moll Flanders et Roxana*

Katerina Kitsi-Mitakou

---

- 1 The autonomous individual is a dominant Enlightenment concept and the birth of subjectivity a central idea in Defoe's narratives. His 18<sup>th</sup>-century self-governing heroines, however, are in interesting ways a mixture of diverse Others. If Moll Flanders is an incestuous, adulterous, sexually insatiable picaresque, thief, and also economically successful plantation owner, Roxana is likewise a complex concoction of conflicting identities: a lascivious, Amazonian, monstrous mother, French by origin, but also defined by her Oriental disguise, she becomes a free economic subject, and is dangerously identified with her plebeian servant Amy. Moreover, while being, or perhaps because they are the "*Off-spring of Debauchery and Vice*"<sup>1</sup>, as Moll confesses, and fully enmeshed in debauchery, wickedness and vice themselves, they are also profound educators, as they promise to offer profitable tales that both delight and instruct the reader<sup>2</sup>. Moral, racial, classed, or sexual otherness is fully exploited by Moll and Roxana in their struggle to survive and mark out their subjectivity. My aim here is to explore some of the ways in which these two heroines experience and embody alterity, focusing mainly on concepts of the self as a cell that generates doubles, pairs of identical mothers and daughters that are involved in constant battle with each other. More specifically, I would like to examine the mother's self/body as a prison cell of the Other in *Moll Flanders*, and the urgency in *Roxana* to create a maternal self that becomes, what Homi Bhabha has termed, a hybrid, third space that allows for difference to co-exist. Speaking of difference in relation to culture, Bhabha contends that "*cultures are only constituted in relation to that otherness internal to them, which makes them decentered structures*"<sup>3</sup>. What Defoe's early 18<sup>th</sup>-century mothers teach their readers is in a sense a pre-echo of Bhabha's basic thesis on alterity, as they also insist that otherness is internal and indispensable to the self. Inspired by Bhabha and borrowing from modern feminist theory – in particular, Luce Irigaray's statements on placental tolerance of the other within – this essay will investigate the womb as an alternative/third space where

otherness originates and where the boundaries between self and Other become so blurred that the notions of subjectivity and alterity call for a redefinition.

## Social Mothers as Hostile Others

- 2 Social mothering was in the early Enlightenment a variable notion, influenced by the political instability of the era, an era marked by the decline of absolute monarchy, the celebration of individualism and the gradual prioritization of the nuclear family over the state. Defoe's heartless, Rabelaisian mothers, with their remarkable reproductive potential, endlessly involved in the process of generating, neglecting, using and abusing their progeny, are products of a time that had not yet invented maternity, as most influential thinkers of the time, like Thomas Hobbes, John Locke, or Bernard Mandeville, seemed to agree that it was self-interest that set the world moving, while individuals were hedonistic machines in endless pursuit of satisfaction and joy. In this atomistic universe the notion of maternal instinct was clearly under dispute, the relationship between mother and child was structured upon power and dominion, and, of course, maternal devotion and self-denial were consequently reduced to absurdities.
- 3 In the materialistic Hobbesian universe, where pleasure ignited action and pain hindered it, it was only reasonable that human behaviour aimed at self-preservation and personal benefit, which was obtained from or through others. Similarly, the mother-child relationship was founded upon power structures. Challenging the natural origin of paternal political right, as "*it cannot be known who is the Father, unless it be declared by the Mother*", Hobbes maintains subversively in *Leviathan* (1651) that "*the right of Dominion over the Child dependeth on her will*". And, he concludes, "*seeing the Infant is first in the power of the Mother, so as she may either nourish, or expose it ; if she nourish it, it oweth its life to the Mother ; and is therefore obliged to obey her, rather than any other ; and by consequence the Dominion over it is hers*"<sup>4</sup>. While on the one hand such an interest in mother-right authorizes the independent subject to counter the patriarchal right, and consequently the right of any civil ruler, on the other hand, it establishes a bond between mother and child based on antagonism and sovereignty. Moreover, as Eve Keller convincingly argues, this originary "*mother-right quickly gives way in Hobbes's theory to a collection of radically autonomous individuals*"<sup>5</sup>. Thus, the mother's apparent leading part is destined to oblivion.
- 4 Such disempowering representations of mothering resonate in the prevalent political theories of the time and register conflicts between Self and Other. John Locke, political thinker and father of the English Enlightenment, had concluded late in the seventeenth century that the mind is a *tabula rasa* and that man is entirely a product of learning from experience, through the association of ideas. Faithful to such principles, Locke stated categorically in his *Essay Concerning Human Understanding* (1690) that there are no innate principles and that mothercare is a duty. "[N]one, I think," writes Locke, "*can have a fairer Pretence to be innate, than this ; Parents preserve and cherish your Children*". To those who assume that love for children is either an innate principle, or a Truth imprinted on all men's minds, this is what Locke replies :

*First, That it is not a Principle, which influences all Men's Actions [...] [we] need [not] seek so far as Mingrelia or Peru, to find instances of such as neglect, abuse, nay and destroy their Children; or look on it only as the more than Brutality of some savage and barbarous Nations, when we remember, that it was a familiar, and uncondemned Practice amongst the Greeks and Romans, to expose, without pity or*

remorse, their innocent Infants. That it is an innate Truth, known to all Men, is also false. For, *Parents preserve your Children*, is so far from an innate Truth, that it is no Truth at all ; it being a command, and not a Proposition, and so not capable of Truth or Falshood. To make it capable of being assented to as Truth, it must be reduced to some such Proposition as this: *It is the duty of the Parents to preserve their Children*<sup>6</sup>.

- 5 In the beginning of the eighteenth century, another important source, which worked as a stimulant not only to Defoe but to modern economic thought on the whole, was Bernard Mandeville's moral poem, *The Fable of the Bees: Or, Private Vices, Publick Benefits* (1714). This Dutch émigré physician in England believed that individualism was what motivated human nature, and declared unscrupulously that, "*in all Civil Societies Men are taught insensibly to be Hypocrites from their Cradle*"<sup>7</sup>. Mandeville was even blunter in proclaiming that : "*All Mothers naturally love their children : but as this is a Passion, and all Passions center in Self-Love, so it may be subdued by any Superior Passion, to soothe that same Self-Love, which if nothing had interven'd, would have bid her fondle her Offspring*"<sup>8</sup>.
- 6 Attuned to such prevailing discourses of social mothering, Moll Flanders and Roxana (for most part of the book, as Roxana is a more complex heroine than Moll, as we shall see), both empty of any form of feeling or sensitivity, and, of course not having the luxury to be caring mothers in a society that made this financially impossible for lower-class women, perceive their children as hostile Others that threaten to usurp their existence. As long as offspring contribute to their mother's well-being, they can be loved in Defoe's universe. But this is hardly ever the case. Children in *Moll Flanders* and *Roxana*, whether they be the products of illicit sexuality, or incestuous, illegal and, more rarely, legal marriage unions, are always competing with their mothers in a harshly aggressive and hostile world that threatens them with impoverishment and extinction.
- 7 Yet, even if only middle or upper-class mothers could afford to be loving and caring, child mistreatment is not always the result of extreme necessity. Moll has no reservations about abandoning her children in search for independence and active engaging in society. Announcing that her first "*two Children were indeed taken happily off [her] Hands*"<sup>9</sup>. Moll embarks on the career of a woman who disentangles herself from reproduction in order to enter the public sphere of production. Social maternity is nothing but a consumer product to be bought at a certain prize, while a *good* mother, *Moll Flanders* instructs us, is always a *paid* mother.
- 8 In a characteristic instance of double narrative Moll fakes tenderness for the children that must be forsaken: "*But it touched my Heart so forcibly to think of Parting entirely with the Child, and for ought I knew, of having it murther'd, or starv'd by Neglect and Ill-usage* (which was so much the same) *that I could not think of it without Horror*"<sup>10</sup>. Denying children the natural maternal care and affection is murdering them, she argues in a rather lengthy and moralizing speech, which is, however, ironically subverted a few lines below. Mother Midnight, her surrogate mother dedicated to the trade of relieving women of their unwanted burdens in the belly, and "*harden'd in these things beyond all possibility*"<sup>11</sup>, presents her with an irrefutable counterargument :

[Mother Midnight] was harden'd in these things beyond all possibility of being touch'd with the Religious part, and the Scruples about the Murther, so she was equally impenetrable in that Part which related to Affection [...] . Do you think there are not Women, who as it is their Trade, and they get Bread by it, value themselves upon their being as careful of Children as their own Mothers can be, and understand it rather better ? Yes, yes, Child, says she, fear it not, How were we Nurs'd ourselves ? Are you sure you was Nurs'd up by your own Mother ? And yet

you look fat and fair, child, says the old Beldam, and with that she stroak'd me over the Face; never be concern'd Child, says she, going on in her drolling way; I have no Murtherers about me ; I employ the best, and the honestest Nurses that can be had, and have as few Children miscarry under their Hands as there would if they were all Nurs'd by Mothers; we want neither Care nor Skill<sup>12</sup>.

- 9 Mother Midnight's maternity care packages, offering pregnant women a safe and comfortable house to "lie in" and then helping them to dispose of the "unwelcome Burthen of a Child clandestinely gotten"<sup>13</sup>, may at first appear to be "a wicked Trade"<sup>14</sup>. Yet, Moll soon learns that her generously paid "Governess did her part as a Midwife with the greatest Art and Dexterity imaginable, and far beyond all that ever I had had any Experience of before", that "her care of me in my Travail, and then after in my Lying-in, was such, that if she had been my own Mother it cou'd not have been better"<sup>15</sup>. Moll Flanders, Lois A. Chaber contends, exposes the paradoxical position of mothers in the new capitalist economy, which renders childbirth and maternity the only form of labour that not only remains unpaid, but also encumbers labourers with the additional load of having to provide for the product of their labour (their offspring) or pay for their disposal. However, Mother Midnight, having ingeniously turned the generation of children into the generation of money by exploiting women's labour and marketing their children, helps her clients avoid the economic handicap of childbirth and childrearing.
- 10 A thriving woman of pleasure and business, Roxana, like Moll, allows her heart to harden against her own flesh and blood, when it proves to be nothing but an impediment, as in the beginning of the novel she forces her five children into her relatives' homes after her first husband abandons them<sup>16</sup>. Being a mother, she realizes, is incompatible with financial progress, as "[I]f I bred often," she reasons, "it wou'd something impair me in the Great Article that supported my Interest, I mean, what [is] call'd Beauty"<sup>17</sup>. Moreover, Roxana scandalously confesses that child mortality can be extremely convenient at times: "after the first Touches of Affection (which are usual, I believe to all Mothers) were over, [I was not] sorry the Child did not live, the necessary Difficulties attending it in our travelling, being consider'd," she declares when one of her sons dies<sup>18</sup>. She very bluntly observes that "If the Whore has any Children, her Endeavour is to get rid of them, and not maintain them; and if she lives, she is certain to see them all hate her, and be asham'd of her"<sup>19</sup>, and admits cold-bloodedly her lack of any feeling for her son with the Dutch merchant: "I was asham'd that he shou'd show that he [the Dutch Merchant] had more real Affection for the Child, tho' he had never seen it in his Life, than I that bore it ; for indeed I did not love the Child, nor love to see it; [...] being privately resolv'd that when it grew up, it should not be able to call me Mother"<sup>20</sup>.

## Gestational (M)Others

- 11 If social mothering in the eighteenth century was, as we have seen, a battle of the Self against the Other, the dominant theories of generation at that time also focused on an antagonistic relationship between mother and offspring. Individuality entailed a persistent clash with the Other, which originated in one's in-utero life ; this is reflected, I wish to argue, in the prevailing imagery of the belly as a prison in *Moll Flanders*, or children as the mother's prison in *Roxana*. Women's biological role in the process of generation conforms with their role as social mothers, as the early 18<sup>th</sup> century rhetoric of embryology makes it evident. The discovery of the ovum in 1827 set the foundations for twentieth-century scientific theories of a combined contribution of the mother's

ovum and the father's sperm to the formation of a human embryo. In times antecedent to this, however, the hypotheses of embryogenesis as well as the exact part offered by the male and the female parent, were multiple and conflicting. Yet, what is interesting to observe is that even in their diversity all of these competing theories converge at the point of defining women's contribution to conception as secondary, passive, weaker and less efficient than men's, or even non-existent.

- 12 Such tendencies can be detected in the popular treatises on midwifery, where the revival of classical texts dominated from the sixteenth to the nineteenth centuries. In Aristotle's "one-seed" theory, as well as in the Hippocratic and Galenic "two-seed" versions of generation, for example, woman is reduced to the material space (the jar, the pot, the "gaster," the oven) that accommodates, sustains, "cooks" the male seed, which is the active, creative force that gives form to the child. In a similar manner, the scientific discourses, which throughout these centuries refuted the Aristotelian-Galenic tradition, also conflated women with matter and men with the spark of life and celebrated the male as the primary progenitor.
- 13 The two most dominant theories of conception in the seventeenth and eighteenth centuries, epigenesis and preformation, based on Cartesian concepts of the human body as a machine, described the body of the mother as a productive mechanism, and the womb as a lifeless vessel, a dehumanized box severely dis severed from the maternal body, in certain cases even having no connection with the fetus and, therefore, replaceable. In the preformationist model of generation, human beings are always already there, formed beforehand, either in the egg, according to the ovist preformationist version, or in the sperm, according to the animalculist preformationist variation. Growth in this case is perceived as an increase in size of a creature whose limbs and organs have always been there (in the egg, or the sperm), only in miniature form. What is important to observe in this theory, which prevailed during the last decades of the seventeenth century and the first half of the eighteenth century, is that even when the female is considered as the sole originator of the miniature embryo, its role is determined to be absolutely passive ; what triggers creation is some unnamed, supernatural power, a male God implicitly, responsible for the creation of the universe. Futhermore, the mother is reduced to the material space that receives this male igniting force, without, however, being in any way connected to the fetus that grows inside her. The *foetus in utero*, as Dr George Garden writes in his survey of seventeenth-century embryology, "*for some considerable time after conception has no connexion with the womb, that it sits wholly loose to it, and is perfectly a little round egg with the foetus in its midst, which sends forth its umbilical vessels by degrees, and at last lays hold on the uterus*"<sup>21</sup>. In Garden's account, the relationship between mother and child is not one based on nurturing care, but on antagonism and competition ; paradoxically, the fetus usurps his own motherland like a subjugator.
- 14 In the epigenetic model, on the other hand, growth involves morphological changes also, rather than only changes in size ; there is a "*sequential production and development of embryonic parts from an originally homogeneous substance*"<sup>22</sup>. This theory was first proposed by William Harvey in his *De Generatione Animalium* in 1651, but it was not until the end of the eighteenth century that it found fruitful ground for reception. The reason for this being that Harvey's embryo was a totally self-determining individual growing independently of any patrilineal (or matrilineal) source, and therefore, in perfect harmony with the age of revolutions during which

individual freedom and inherent, spontaneous development were celebrated. Strangely enough, though, despite the fact that in Harvey's theory the complete origin of the embryo was the egg, which was produced exclusively by the female (and thus his popularization of the adage "*Ex ovo omnia*", "All beings come from eggs"), the egg's ability to develop independently and irrespectively of the mother, rendered the female a mere place in which the male "multiplies" himself.

- 15 Such depictions of mothers as receptive and passive containers that are in no sense related to or interdependent with the autonomous embryo incubating inside their womb are markedly evident in illustrations in midwifery manuals and the graphic encoding in scientific books. Seventeenth-century anatomical engravings of the free-floating, fully shaped embryos in vase-like uteruses, as well as the absence of the umbilical cord, exalt fetal autonomy and reduce the womb to a mere claustrophobic container. The womb, cut off from the female body, is a prison-like jar in which adult-like fetuses have been captivated and are desperately trying to break free. Nature and science promoted the image of mother as the necessary evil in the process of gestation.
- 16 Moll's narration begins as a tale of various and multiple layers of encasement, using images that evoke both the prison-like wombs in 18<sup>th</sup> century theories of generation and *emboîtement*, a variation of the ovist preformationist model that first appeared in the 17<sup>th</sup> century, according to which children are coated like nested Russian dolls in the ovaries of their mother :

[...] my Mother was convicted of Felony for a certain petty theft [...] The Circumstances are long to repeat, and I have heard them related in so many Ways, that I can scarce be certain which is the right Account. However it was, this they all agree in, that my Mother pleaded her Belly, and being found quick with Child, she was respited for about seven Months, in which time having brought me into the World, and being about again, she was call'd Down, as they term it, to her former Judgement, but obtain'd the Favour of being Transported to the Plantations, and left me about Half a Year old; and in bad hands you may be sure<sup>23</sup>.

- 17 Both her mother and Moll are involved in a twofold incarceration : her mother's imprisonment in Newgate, coincides with her confinement, *i.e.* her pregnancy, while Moll's in-utero life is life within prison (her mother's womb) within prison (Newgate). What is also significant here is that Moll's mother appropriates her pregnancy in order to escape imprisonment and death by pleading her belly, a common practice at the time. It is the actual "burden" in her belly (a term coined by Roxana, as we shall see), that saves her life, and the abandonment of her daughter that enables her to flee to the colonies, and begin a new life there as an autonomous and successful plantation owner. "[M]any a Newgate Bird becomes a great Man"<sup>24</sup>, Moll's mother explains to her, when mother and daughter come together again after years of separation. Their finding each other again transforms them into each other's double at this point, as when Roxana marries her half-brother she becomes twice her mother's daughter, who also becomes twice her daughter's mother. As her mother/mother-in-law pulls her glove to show Moll her branded palm, a mark of her past incarceration and indentured service, little does she know that this Other, most essential token of imprisonment, which she had long believed eradicated, her own child, is right there in front of her.
- 18 For her part, Moll is from the start her mother's double, a preformationist germ that contains the rudiments of all the parts of the future organism, which gradually develops to full size. *Moll Flanders* could be read as a fascinating recounting of the *emboîtement* theory, if one considers the fact that its main heroine, is in a way a

facsimile copy of her mother, as she has already and from the start inherited her mother's traits, character and destiny, which simply grow in size as her life unfolds. As a child disposed of in a hostile and competitive world, Moll struggles to gain self-sufficiency; like her mother, she forsakes her own children on her way to financial success, is actually imprisoned in Newgate, and is later on in her life also transported to the colonies, a place that proves to be in her case as well a site of infinite capabilities and endless profit. Evidently, Defoe's text problematizes the notions of Otherness, rivalry and enmity, which, as we have seen, both social and gestational theories of his time promoted as clearly demarcated categories, and hints at the urgency of – in Bhabha's words – “a politics which is based on unequal, uneven, multiple and potentially antagonistic, political identities”<sup>25</sup>. Mother and daughter are both same and different, both feeding on and saved by each other in diverse and disputable manners; they are what Bhabha has termed: “multiple identities [that] actually articulate in challenging ways, either positively or negatively, either in progressive or regressive ways, often conflictually, sometimes even incommensurably – not some flowering of individual talents and capacities”<sup>26</sup>.

- 19 The novel complicates even more this idea of an unorthodox symbiosis of multiple and conflictual identities when Moll returns to Newgate prison as an adult. Newgate becomes the place where Moll's literal birth experience conflates with her metaphorical birth, or rebirth, when for the first time, as she says, she begins to feel guilty of her previous acts, and to think, an act which she considers a real “*Advance from Hell to Heaven*”<sup>27</sup>. And it is actually her abhorrence of the place “*and of the way of living in it*” that enables Moll's perfect transformation, her becoming “*another Body,*” as she claims<sup>28</sup>. Moll develops a strange attachment to the place, which, she believes “*had so long expected [her]*”. Her prison cell is reminiscent of her mother's suffering, and of her own enclosure in her matrix; it is “*the Place where my Mother suffered so deeply, where I was brought into the World, and from whence I expected no Redemption, but by an infamous Death*”<sup>29</sup>. This womb/tomb-like place both instigates the idea of Otherness (when the mother distinguishes herself from her child) and muddles the binary self/Other. In her confused syllogisms, self and Other are both same and different, as Moll realizes that it is her mixing with the Newgate wretches that makes her one of them, while she simultaneously admits that she had always been one of them: “*the continual Conversing with such a Crew of Hell-Hounds as I was [...] had the same operation upon me as upon other People*”<sup>30</sup>. Likewise, this abject prison site is both acknowledged as the most familiar of all places, her place of birth, while at the same time Moll's “as if”-clause in the excerpt below is indicative of her desire to obliterate the place from her memory and forget the fact that it was her actual birthplace:

I degenerated into Stone I turn'd first Stupid and Senseless, then Brutish and thoughtless, and at last raving Mad as any of them were; and in short, I became as naturally pleas'd and easie with the Place, as if indeed I had been Born there<sup>31</sup>.

- 20 Moll's complete identification with the stones around her and her bewilderment culminate in her twisted, tortured even, declaration: “*so thoro' a Degeneracy had possess'd me, that I was no more the same thing that I had been, than if I had never been otherwise than what I was now*”<sup>32</sup>. Even if her distorted conditional is decoded to mean: “*I am so possessed by degeneracy that I now no more resemble my former un-degenerate self than I would, if I had been degenerate from the start and had never been pure*”, her effort to distinguish between her former un-degenerate self and her present, abject self is defied by her life story. She herself admits a few sentences above: “*my Course of Life for forty Years had been a horrid Complication of Wickedness, Whoredom, Adultery, Incest, Lying, Theft,*



*and in every Word, every thing but Murther and Treason had been my Practice from the Age of Eighteen, or thereabouts to Threescore*"<sup>33</sup>.

- 21 Yet, even if the borders between self and Other become fluid inside wombs and prison cells, the distinction is still valid in the novel. Mothers and daughters cannot coexist harmoniously in the same world, but prosper only if their lives can run separate and parallel courses. Moll has to part from her mother after her birth, she has to part from her when they reunite in America and she recognizes her as her mother, and when she returns to America, her mother is already conveniently dead. In the comic ending of *Moll Flanders*, inside/outside categories remain intact, as Moll, along with her former love and husband Jemmy, skilfully escapes the hellish, claustrophobic interior of prison, and builds a new life with him in the paradisaal, open exteriors of Virginia. As a picaresque heroine Moll is allowed the freedom to draw convenient and portable lines between Self and Other, or even to present the self as a foreign Other in a manner that suits her best: "*I told him [Jemmy] I far'd the worse for being taken in the Prison for one Moll Flanders, who was a famous successful Thief, that all of them had heard of, but none of them had ever seen, but that as he knew well was none of my name*"<sup>34</sup>.
- 22 In *Roxana*, however, the Self/Other relationship becomes even more complex. The central heroine is a strange mixture of French origin and English schooling, a prostitute driven by vanity and avarice, and a combination of multiple Others, without which she cannot survive: Roxana cannot make it without her plebeian servant Amy, who stands by her through all her ordeals, without her Turkish slave, who teaches her how to dress and dance in Oriental fashion, or without her Quaker friend, who helps her out of difficult situations during the last phase of her life, facts which render racial and classed Others slippery categories. Roxana's most influential Other, however, is her daughter Susan, who is desperately seeking to reunite with the mother she was parted from as a child. It is Roxana as an "Othered" mother I would like to examine here, by focusing on her relationship with Susan; Roxana's final ruin, due to her failure to acknowledge Susan, highlights the importance of the joining of two corporeal unities and their sharing of the same material space. The novel anticipates, in a sense, the need for a third, hybrid space, which, in Bhabha's viewpoint, accommodates alternative identities, and, I would add, reverberates Irigaray's placental model of mothering. In feminist theory, this new perception of the maternal order complicates the subjective framework of pregnancy and allows for new forms of subjectivity that challenge stereotypical definitions of Alterity.
- 23 To a large extent Roxana is compliant with the early 18<sup>th</sup> century generational definitions of mothering. Pregnancy for her is experienced as a form of incarceration, as it is in *Moll*; it is an unavoidable, compulsory state, which as a woman she has to endure: "*I wou'd willingly have given ten Thousand Pounds of my Money, to have been rid of the Burthen I had in my Belly,*" she confesses when pregnant with child by the Dutch merchant, "*but it cou'd not be; so I was oblig'd to bear with that Part, and get rid of it by the ordinary Method of Patience, and a hard Travel*"<sup>35</sup>. Children and mothers are in this novel also highly competitive individuals who, in case of emergency, are most likely to feed on each other. Roxana on the verge of starvation confesses in a half-mocking, half-serious tone, "*we had eaten up almost every thing, and little remain'd, unless, like one of the pitiful Women of Jerusalem, I should eat up my very Children themselves*". Unlike Moll, however, this heroine possesses, as John Richetti has argued, a "*more coherent psychological structure,*" and has a "*more sophisticated sociological understanding*"<sup>36</sup>.

Roxana's sincerity allows for no farcical resolution of conflicts in a happy end, and exposes the paradox of maternal love in a more overt and honest manner.

- 24 Unlike Moll again, Roxana feels the need to provide for her abandoned children when she reaches a state of prosperity and need no longer feel antagonistic to them. It pains her to know that two of her five children by her first husband, the Brewer, died and that the surviving three were misused and neglected by relatives. Roxana is disposed to endow these children with the financial means that will enhance their lives, especially when she ponders that her own daughter also will most probably end up with a burden in her belly : "*I was too tender a Mother still*", Roxana admits,

notwithstanding what I had done, to let this poor Girl go about the World drudging, as it were, for Bread [...] she might, perhaps, marry some poor Devil of a Footman, or a Coachman, or some such thing, and be undone that way; or, which was worse, be drawn in to lie with some of that course cursed Kind, and be with-Child, and be utterly ruin'd that way; and in the midst of all my Prosperity this gave me great Uneasiness<sup>37</sup>.

- 25 As long as caring for her children can be done from a distance, Roxana is both content and successful in helping them. The problem, though, is her daughter Susan, Roxana's first born child and her double ("*she was my own name*"<sup>38</sup>), who demands more than just material compensation of her mother. Susan, bearing her mother's name, for "Roxana" is a mere generic name suggesting a courtesan, is obsessed with detecting her maternal origin and establishing kinship with her. Her persevering and indefatigable chase of her mother, her denial to accept Amy, Roxana's maid, as a surrogate traps her mother into a metaphorical arrest. Hunted by Susan's hounding, Roxana turns into a homeless, spaceless mother, constantly on the move, as no house, no neighborhood, no town, or country can shelter her and hide her from her own daughter. "*I was safe no-where*", Roxana realizes in dismay, "*I was continually perplex'd with this Hussy, and thought she haunted me like an Evil Spirit*"<sup>39</sup>.

- 26 Although there are no literal, nightmarish jails in *Roxana*, internment acquires a more modern definition here : our prisons are our Others/our children, the Others/the children we always carry inside us, and are trying to suppress. Paradoxically, what makes Susan Roxana's prison is not only her obsessive pursuit of her, but, more interestingly, the mother's inability to express her love for her daughter, as there is no discourse available that will allow her to voice her desire and no space either that will accommodate them. And while, on the one hand, the novel develops into a claustrophobic narrative, as Roxana comes to this realization, on the other hand, Roxana and Susan's cheek by jowl encounter allows her to experience her child not as a burden, but as an Other that is both her own flesh and blood, and a source of ultimate pleasure. She almost re-experiences an alternative version of Susan's birth when they find themselves in the same room after years of separation ; and it is as if in her "something-shot-through-my-blood" image Susan were released from her womb for a second time, this time, however, bringing Roxana to the verge of ecstasy :

[I]t was a secret inconceivable Pleasure to me when I kiss'd her, to know that I kiss'd my own Child ; my own *Flesh and Blood, born of my Body* ; and who I had never kiss'd since I took the fatal Farewell of them all [...] *No Pen can describe, no Words can express, I say, the strange Impression which this thing made upon my Spirits ; I felt something shoot thro' my Blood ; my Heart flutter'd ; my Head flash'd, and was dizzy, and all within me, as I thought, turn'd about, and much ado I had, not to abandon myself to an Excess of Passion at the first Sight of her, much more when my Lips*

touch'd her Face ; I thought I must have taken her in my Arms, and kiss'd her again  
a thousand times, whether I wou'd or not<sup>40</sup>.

- 27 Roxana's unfulfilled craving as expressed in the last sentence of the excerpt above hints at a new model of mother/child dependency, which works outside the logic of 18<sup>th</sup> century theories of generation. The autonomous self can no longer prosper at the expense of its progeny, nor can it yet find the means to express its affection towards it. What this passage also makes clear is that *Roxana* does not only anticipate late 18<sup>th</sup> century and modern dilemmas concerning maternity, as a number of critics have argued. The text markedly suggests that the absence of a supporting scientific discourse renders the indivisibility of mother and child an unresolved paradox, and signals towards the urgency of the need for an Other mediating space between mothers and children. A space which, in Irigaray's perception of placental spatial politics, ensures the growth of the self in the body of the Other without their fusion (i.e., "*an ineffable mixture of bodies or blood of mother and fetus*"<sup>41</sup>), or any form of aggression (i.e., "*the fetus as foreign body devouring from the inside, a vampire in the maternal body*"<sup>42</sup>). In this placental space, "*the difference between the 'self' and other is, so to speak, continuously negotiated*", biology professor Hélène Rouch maintains when interviewed by Irigaray. And, in this harmonious symbiosis of difference, Rouch continues, "*it's as if the mother always knew that the embryo (and thus the placenta) was other, and that she lets the placenta know this, which then produces the factors enabling the maternal organism accept it as other*"<sup>43</sup>.
- 28 Irigaray's feminist politics of a placental notion of alterity bears a lot in common with Bhabha's liminal, third space in which there is no originary, holistic identity that has meaning in itself and for itself alone. If identities, as Bhabha claims, are only constituted in relation to that otherness internal to them, Defoe's heroines are defined first and foremost through their Other daughters. This is a pattern which, in *Moll Flanders*'s picaresque narration, is too elastic to remain faithful to a consistent view of self and Other, as we have seen, while in *Roxana* it entails that self and Other are involved in a culture of difference that can only be based on "*a non-sovereign notion of self*"<sup>44</sup>. It is precisely because *Roxana* fails to cast away her self-governing, independent self that she is unable to co-exist with her Othered double; in refusing to acknowledge her daughter, *Roxana* denies herself, and it is this realization that kills her and that brings the narrative to such an abrupt ending. As the early 18<sup>th</sup> century did not provide the frame that could host alterity and sameness in a decentered space, tragedy is the only possible scenario. The significance of *Roxana* is embedded in the text's awareness that the existing model of difference is obsolete, as well as in its pressing necessity to devise alternative perceptions of alterity.

---

## BIBLIOGRAPHY

BHABHA Homi, "The Third Space : Interview with Homi Bhabha", in Jonathan RUTHERFORD (ed.), *Identity: Community, Culture, Difference*, London : Lawrence and Wishart, 1990, 207-21.

- Bowers Toni, *The Politics of Motherhood : British Writing and Culture 1680-1760*, Cambridge: Cambridge University Press, 1996.
- Brown Laura, *Ends of Empire : Women and ideology in Early Eighteenth-Century English Literature*, Ithaca : Cornell UP, 1993.
- Castle Terry J., "'Amy, Who Knew my Disease' : A Psychosexual Pattern in Defoe's *Roxana*", *EHL* 46.1 (1979) : 81-96.
- Chaber Lois A., "Matriarchal Mirror : Women and Capital in *Moll Flanders*", *PMLA* 97 (1982) : 212-226.
- DEFOE Daniel, *Moll Flanders*, David Blewett (ed.), Harmondsworth : Penguin, 1989.
- DEFOE Daniel, *Roxana*, David Blewett (ed.), Harmondsworth : Penguin, 1987.
- Erickson Robert, *Mother Midnight : Birth, Sex and Fate in Eighteenth-Century Fiction*, New York : AMS Press, 1986.
- Flynn Carol Houlihan, *The Body in Swift and Defoe*, Cambridge : Cambridge University Press, 1990.
- GREENFIELD Susan, "Introduction" in Susan C. GREENFIELD and Carol BARASH (ed.), *Inventing Maternity : Politics, Science and Literature 1650-1865*, Lexington : University Press of Kentucky, 1999, 1-33.
- GREENFIELD Susan, *Mothering Daughters : Novels and the Politics of Family Romance, Frances Burney to Jane Austen*, Detroit : Wayne State University Press, 2002.
- HENDERSON Andrea, "Doll-Machines and Butcher-Shop Meat : Models of Childbirth in the Early Stages of Industrial Capitalism", *Genders* 12 (1991) : 100-119.
- HOBBS Thomas, *Leviathan*, Richard E. Flatham and David Johnston (ed.), New York : Norton, 1997.
- Horowitz Maryanne Cline, "The Science of Embryology Before the Discovery of the Ovum", in M. BOXER and J. QUATAERT (ed.), *Connecting Spheres : Women in the Western World, 1500 to the Present*, Oxford : Oxford University Press, 2000, 86-94.
- Irigaray Luce, *Je, tu, nous : Toward a Culture of Difference*, Alison Martin (transl.), New York : Routledge, 1990.
- JORDANOVA Ludmilla, *Nature Displayed : Gender, Science and Medicine 1760-1820*, London and New York : Longman, 1999.
- KELLER Eve, "Embryonic Individuals : The Rhetoric of Seventeenth-Century Embryology and the Construction of Early-Modern Identity", *Eighteenth-Century Studies* 33 (2000) : 321-48.
- KELLER Eve, "Making Up for Losses : The Workings of Gender in William Harvey's *De Generatione Animalium*", in Susan C. GREENFIELD and Carol BARASH (ed.), *Inventing Maternity : Politics, Science and Literature 1650-1865*, University Press of Kentucky, 1999, 34-56.
- KIBBIE Ann Louise, "Monstrous Generation : The Birth of Capital in Defoe's *Moll Flanders* and *Roxana*", *PMLA* 110 (1995) : 1023-34.
- KING Helen, *Hippocrates' Woman: Reading the Female Body in Ancient Greece*, London : Routledge, 1998.
- LOCKE John, *An Essay Concerning Human Understanding*, P. H. Nidditch (ed.), Oxford : Clarendon Press, 1975.
- MANDELL Laura, "Bawds and Merchants: Engendering Capitalist Desires", *ELH* 59 (1992) : 107-123.

- MANDEVILLE Bernard, *The Fable of the Bees or Private Vices, Publick Benefits*, Vols 1, 2, F.B. Kaye (ed.), Oxford : Clarendon Press, 1924, 1966.
- MAUER Shawn Lisa, "‘I wou’d be a Man-Woman’ : Roxana’s Amazonian Threat to the Ideology of Marriage", *Texas Studies in Literature and Language* 46.3 (2004) : 363-86.
- MOGLEN Helen, *The Trauma of Gender : A Feminist Theory of the English Novel*, Berkeley : University of California Press, 2001.
- NEWMAN Karen, *Fetal Positions : Individualism, Science, Visuality*, Stanford : Stanford University Press, 1996.
- NUSSBAUM Felicity A., "‘Savage’ Mothers : Narratives of Maternity in the Mid-Eighteenth Century", *Cultural Critique* 20 (1991-92) : 123-51.
- NUSSBAUM Felicity A., *Torrid Zones : Maternity, Sexuality, and Empire in Eighteenth-Century English Narratives*, Baltimore and London : The Johns Hopkins University Press, 1995.
- PORTER Roy, *Enlightenment : Britain and the Creation of the Modern World*, London: Penguin Books, 2001.
- RICHETTI John, "The Family, Sex and Marriage in Defoe’s *Moll Flanders* and *Roxana*", *Studies in the Literary Imagination* n°15 (Fall, 1982) : 19-35.

## NOTES

1. Daniel Defoe, *Moll Flanders*, David Blewett (ed.), Harmondsworth : Penguin, 1989, 37.
2. Daniel Defoe, *Roxana*, David Blewett (ed.), Harmondsworth : Penguin, 1987, 35.
3. Homi Bhabha, "The Third Space: Interview with Homi Bhabha", in *Identity: Community, Culture, Difference*, Jonathan Rutherford (ed.), London : Lawrence and Wishart, 1990, 210.
4. Thomas Hobbes, *Leviathan*, Richard E. Flatham and David Johnston (ed.), New York : Norton, 1997, 103.
5. Eva Keller, "Making Up for Losses : The Workings of Gender in William Harvey’s *De Generatione Animalium*", in Susan C. Greenfield and Carol Barash (ed.), *Inventing Maternity : Politics, Science and Literature 1650-1865*, University Press of Kentucky, 1999, 49.
6. John Locke, *An Essay Concerning Human Understanding*, Book 1, Chap. III, P. H. Nidditch (ed.), Oxford : Clarendon Press, 1975, 73-74.
7. Bernard Mandeville, *The Fable of the Bees or Private Vices, Publick Benefits*, F.B. Kaye (ed.), Oxford : Clarendon Press, 1924, 1966, 349.
8. *Ibidem*, 75.
9. Daniel Defoe, *Moll Flanders*, ed. cit., 102.
10. D. Defoe, *Moll Flanders*, op. cit., 233.
11. *Ibidem*, 234.
12. *Ibid.*, 234-5.
13. *Ibid.*, 227.
14. *Ibid.*, 230.
15. *Ibid.*, 231.

16. D. Defoe, *Roxana*, *op. cit.*, 52.
17. *Ibidem*, 143.
18. *Ibid*, 142.
19. *Ibid*, 171.
20. *Ibid*, 272.
21. Quoted in Eve Keller, “Embryonic Individuals : The Rhetoric of Seventeenth-Century Embryology and the Construction of Early-Modern Identity”, *Eighteenth-Century Studies* 33 (2000), 340.
22. *Ibidem*, 330-331.
23. Daniel Defoe, *Moll Flanders*, *op. cit.*, 44.
24. *Ibidem*, 134.
25. Homi Bhabha, « The Third Space », *op. cit.*, 208.
26. *Ibidem*, 208.
27. D. Defoe, *Moll Flanders*, *op. cit.*, 358.
28. *Ibidem*, 357.
29. *Ibid.*, 348-9.
30. *Ibid.*, 354, emphasis added.
31. *Ibid.*, 354, emphasis added.
32. *Ibid.*, 355.
33. *Ibid.*, 355.
34. *Ibid.*, 377.
35. Daniel Defoe, *Roxana*, *op. cit.*, 203.
36. John Richetti, “The Family, Sex and Marriage in Defoe’s *Moll Flanders* and *Roxana*”, *Studies in the Literary Imagination* 15 (1982) : 30.
37. Daniel Defoe, *Roxana*, *op. cit.*, 239.
38. *Ibidem*, 247-8.
39. *Ibid.*, 358.
40. *Ibid.*, 323, emphasis added.
41. Luce Irigaray, *Je, tu, nous : Toward a Culture of Difference*, tr. Alison Martin, New York : Routledge, 1990, 39.
42. *Ibidem*, 39.
43. *Ibid.*, 39.
44. Homi Bhabha, “The Third Space”, *op. cit.*, 212.

---

## ABSTRACTS

Defoe's heroines, *Moll Flanders* and *Roxana*, are in interesting ways a mixture of diverse Others. My aim here is to explore some of the ways in which these two heroines experience and embody alterity, focusing mainly on concepts of the self as a cell that generates doubles, pairs of identical mothers and daughters that are involved in constant battle with each other. More specifically, I would like to examine the mother's self/body as a prison cell of the Other in *Moll Flanders*, and the urgency in *Roxana* to create a maternal self that becomes, what Homi Bhabha has termed, a hybrid third space that allows for difference to co-exist. Defoe's early 18th-century mothers are in that sense a pre-echo of Bhabha's basic thesis on alterity, as they also insist that otherness is internal and indispensable to the self. Inspired by Bhabha and borrowing from modern feminist theory—in particular, Luce Irigaray's statements on placental tolerance of the other within—this essay will investigate the womb as an alternative/third space where otherness originates and where the boundaries between self and Other become so blurred that the notions of subjectivity and alterity call for a redefinition.

Moll Flanders et Roxana, les deux héroïnes de Defoe, résultent du mélange de divers « Autres ». Cet article se propose d'explorer quelques-unes des voies par lesquelles ces deux héroïnes font l'expérience de l'altérité au point de l'incarner. On se concentrera principalement sur le concept du « soi », pensé comme une cellule engendrant des doubles, des paires jumelles mères-filles, engagées dans une lutte constante l'une contre l'autre. Plus précisément, je voudrais montrer que le « soi » / corps de la mère est comme une cellule carcérale pour l'Autre dans *Moll Flanders*, tandis que *Roxana* illustre l'urgence de créer un soi maternel qui devienne, selon les termes de Homi Bhabha, un troisième espace hybride permettant à la différence de co-exister. En ce sens, les mères créées par Defoe au début du XVIIIe siècle anticipent la thèse fondamentale de Bhabha sur l'altérité, puisqu'elles insistent sur la dimension interne de l'altérité et sur le fait que celle-ci est indispensable au soi. Dans le sillage de Bhabha et de la théorie féministe moderne – notamment des thèses de Luce Irigaray sur la tolérance placentaire – cet essai présentera le ventre de la mère comme un troisième espace dont procède l'altérité et au sein duquel les frontières entre le soi et l'autre sont si brouillées qu'il devient nécessaire de redéfinir les notions de subjectivité et d'altérité.

## INDEX

**Mots-clés:** Defoe Daniel, maternité, *Roxana*, théories de la génération, théorie féministe, identité et altérité

**Keywords:** Defoe Daniel, motherhood, feminist theory, identity and alterity

**Chronological index:** 18th century / XVIIIe siècle

**Geographical index:** Great Britain / Grande-Bretagne

## AUTHOR

### KATERINA KITSI-MITAKOU

Katerina Kitsi-Mitakou is Associate Professor of English Literature in the School of English, Aristotle University of Thessaloniki, Greece. She has been teaching and publishing on Realism,

Modernism, and the English novel, as well as on feminist and body theory. She has contributed to the Reception of British and Irish Authors in Europe in the volumes on Virginia Woolf, Jane Austen, and Charles Dickens. Among her publications are two special journal issues, "Wrestling Bodies" (*Gamma* 11, 2003) and "Experiments in/of Realism" (*Synthesis* 2, 2011), and three collections of essays : *The Flesh Made Text Made Flesh : Cultural and Theoretical Returns to the Body* (New York : Peter Lang, 2007), *The Future of Flesh : A Cultural Survey of the Body* (New York : Palgrave Macmillan, 2009), and *Bodies, Theories, Cultures in the Post-Millennial Era* (Thessaloniki : University Studio Press, 2009).



# Bridging the Gap between Self and Other ? Pictorial Representation of Blacks in England in the Middle of the Eighteenth Century

*Les Noirs dans la peinture anglaise au milieu du dix-huitième siècle : une tentative pour rapprocher le moi et l'autre ?*

Élisabeth Martichou

---

- 1 Blacks have never been totally absent from Western Art although they were visible only at the margin, secondary figures included as ethnic signs of otherness. In biblical scenes their presence could be required by the episode depicted, the most frequent appearance of a coloured man being as the black Magus visiting the infant Christ and the Virgin. In secular portraiture, exoticism takes the form of the black servant, a young boy most of the time, looking respectfully at his master or mistress : “*The image of the black Magus attending the Madonna in an attitude of human equality is debased into the image of the black slave-servant attending the secular white mistress in an attitude of inferiority and humiliation*”, as David Dabydeen puts it<sup>1</sup>. Numerous examples of such portraits can be found in seventeenth and eighteenth century English painting, one of the most typical being *Lady Mary Wortley Montagu in Turkish Dress with Page* (1725), attributed to Jonathan Richardson: the black page is standing behind his mistress, visible mainly thanks to his vivid red coat, his brown face almost melting into the dark background. He is clearly used here as a foil, his dark skin enhancing the paleness of the woman, whom he is watching<sup>2</sup>. He is also an accessory, like Lady Montagu’s Turkish costume, one of the “*commodities associated with the dark ‘others’ of the world*”<sup>3</sup> or, to put it differently, “*nature’s tribute to nurture, savagery’s tribute to gentility*”<sup>4</sup>. At the beginning of the eighteenth century blacks, if present at all in paintings, are included as signs of alterity, indicators of faraway, uncivilized places. They are also visual markers of racial difference in the incipient art of caricature. Apart from, or sometimes together with their traditional role as servants, they frequently embody exacerbated sexual desire,

thus externalizing the white man's inner demons. This is the case in several of Hogarth's engravings: the fourth scene of *Marriage A La Mode* includes both a black servant and a young black page who suggests that the count is going to be cuckolded by pointing at the horns of a deer's head<sup>5</sup>. However, towards the middle of the eighteenth century, more exactly between 1768 and 1778, there occurred a change in the pictorial representation of blacks, an attempt to question the racial stereotypes that had prevailed so far. For the first time in the history of English art, blacks became, exceptionally but significantly, central figures in portraiture, not just servants relegated to the background or the sides of the picture and were even included in the noblest genre in the academic hierarchy, history painting. Otherness seemed at last worthy of being represented for its own sake.

- 2 Aphra Behn's eponymous hero in *Oroonoko* was a prince whose skin was "*a perfect ebony, or polished jet*", as if the comparison with precious materials redeemed the darkness; "*his nose was rising and Roman instead of African and flat. His mouth, the finest shaped that could be seen, far from those great turned lips, which are so natural to the rest of Negroes*"<sup>6</sup>. The European canon of beauty was used here to abolish difference in aesthetic perception. Half a century later, African features had become acceptable as such, at the moment when art theory acknowledged the relativity of our ideas of the beautiful. In *Crito* (1752), Joseph Spence reminds the reader of his dialogue that in some African nations scars are regarded as becoming and whiteness is occasionally a source of terror on African shores. In aesthetic terms, brown has more qualities than white: "*I am a good deal persuaded, that a complete brown Beauty is really preferable to a perfect fair one, the bright brown giving a Lustre to all the other Colours, a Vivacity to the Eyes, and a richness to the whole Look, which one seeks in vain in the whitest and most transparent Skins*"<sup>7</sup>. In 1778, Alexander Cozens recognizes the existence of what he calls a "*taste of fancy*" to which belong "*all the different local tastes of beauty, as the Chinese, the Ethiopian, the Hottentot, etc [...]*"<sup>8</sup>. From now on, beauty could also be exotic and black, both white and black race could be painted with equal dignity.
- 3 Simultaneously, the emergence of a new type, "*the man of feeling*", to take up the title of Henry Mackenzie's novel of 1771, laid emphasis on the passions, in their universality. About one of the female characters the narrator says: "*Her humanity was a feeling, not a principle*"<sup>9</sup>. Later the hero exclaims: "*Let's never forget that we are all relations*"<sup>10</sup>. The emphasis on sentiment implies notions of equality and fraternity. The capacity for pity and benevolence, common to all mankind, promised "*the effacement of difference*"<sup>11</sup>. The four pictures studied here, by Thomas Gainsborough, Joseph Wright of Derby, Joshua Reynolds and John Singleton Copley, in chronological order, raise the issue of identity and difference between the races in all its ambiguities since they do not completely fulfill the promise.

## Thomas Gainsborough's portrait of Ignatius Sancho (1768)

- 4 Gainsborough painted the portrait of Ignatius Sancho in 1768. Ignatius Sancho (1729 ?-1780) was a black man born on a slave ship. An orphan at the age of two, his owner took him to England where he was educated thanks to the duke of Montagu. After the duke's demise he worked as a butler for the duchess then as valet for the duchess's son-in-law, before setting up shop as a grocer in 1774. He had married in 1758

and had seven children. During his lifetime he published two plays and a theory of music. His death, in 1780, was recorded in the British press, this having never been the case before for a Briton of African origin. In many respects Sancho was a celebrity in his own time, as shown by the posthumous publication of his *Letters* in 1782, the only remaining proof of his literary activity. The publishing was initiated by one of his correspondents, Frances Crewe, and met with no negligible success with the reading public : the *Letters* were reprinted several times.

- 5 They were preceded by a “memoir”, in the form of a biographical notice which remained anonymous until the fifth edition of 1803. In spite of Samuel Johnson’s initial promise to write the preface, Joseph Jekyll, a lawyer and politician (1754-1837) had to take up the task. The original choice of Johnson to be the author of the memoir made sense if we consider the latter’s stance against slavery. In 1777, answering Boswell who was pro-slavery, Johnson insisted that all men were originally equal and that “*no man is by nature the property of another*”<sup>12</sup>. Slavery is thus condemned as introducing difference between white and black, self and other where initially there was sameness. Jekyll’s short biography also develops the notion of identity from an intellectual rather than an ethical point of view and insists that Sanchos’ *Letters* have a demonstrative function. The reader will be satisfied that “*an untutored African may possess abilities equal to an European*”<sup>13</sup>. All those that visited Africa could not but notice “*the mental abilities of the natives*” and discover “*negro art and polity*”. Here Jekyll distinguishes between the intellectual qualities of native Africans and “*the ignorance and grossness of slaves in the Sugar Islands, expatriated in infamy, and brutalized under the whip and the task-master*” before concluding that “*the perfection of the reasoning faculties does not depend on a particular conformation of the skull (sic) or the colour of a common integument*”<sup>14</sup>. It must however be noticed that while acknowledging Africans’ mental capacities, Jekyll seems to deny them the possibility of a moral deportment : when relating Sancho’s failings, namely his indulgence in women and card-playing, he accounts for them as a “*propensity which appears to be innate among his countrymen*”<sup>15</sup>.
- 6 In his letters, probably written with an eye to the potential reading public, Sancho is careful to convey an image of himself as both a man of intellect and a man of feeling : “*My chief pleasure has been books – philanthropy I adore*”<sup>16</sup>. In the exclamatory tones characteristic of the literature of sentiment he had previously launched into a praise of benevolence : “*Blessed philanthropy ! Oh ! The delights of making happy – the bliss of giving comfort to the afflicted – peace to the distressed mind – to prevent the request from the quivering lips of indigence*”<sup>17</sup>. “Sentiment” can also be understood in the sense of “opinion” and Sancho alludes to his reading of Bossuet’s *Universal History* or Goldsmith’s *History of Greece* and to his taste for the poetry of Milton, Thomson or Young. He sometimes takes up the role of the critic, writing about Voltaire’s *Semiramis*. It is also known that Sancho was an occasional contributor to the *General Advertiser* under the pseudonym “Africanus”, the choice of a generic name being a manifesto of a sort, claiming for all Africans the same intellectual powers as the white elite, the realm of ideas thus becoming the means of asserting equality and erasing cultural boundaries<sup>18</sup>. Significantly enough, Sancho’s plea against slavery is expressed in the name of compassion but also in the name of intellectual equality. Writing about an anti-slavery work, he denounces “*the unchristian and most diabolical usage of my brother Negroes – the illegality – the horrid wickedness of the traffic – the cruel carnage and depopulation of the human species*”. At the same time he praises a black poetess, Phyllis Wheatly, who is

probably still a slave in the power of her master even if she is of “a genius superior to himself”<sup>19</sup>.

- 7 By claiming intellectual equality between the races, Sancho went farther than his friend Laurence Sterne. In a famous passage from *Tristram Shandy*, Toby, on being asked by Trim if a black man has a soul, gives the following answer : “*I suppose, God would not leave him without one, any more than thee or me*”<sup>20</sup>. Even if Sancho’s *Letters* reveal him as a Christian man of sentiment, he does not content himself with the assertion of benevolence, having a soul being the only sign of a common human nature : sharing the same humanity also signifies exerting the same capacity of reasoning.
- 8 Gainsborough’s portrait of Ignatius Sancho was painted when the artist was staying in Bath, making a living by portraying wealthy clients, many of whom derived their incomes at least partly from plantations in the West Indies<sup>21</sup>. At that time Sancho was working as a valet to George, duke of Montagu and his portrait is said to have been executed in one hour and forty minutes on 29 November 1768. The black man was probably brought to Gainsborough’s studio by the duchess of Montagu and the painting may have been intended as a present for Sancho. It is a half-length portrait, a format the painter used several times, not only during his Bath period, as an alternative to full-length portraiture<sup>22</sup>. Sancho has adopted the pose of a gentleman with his hand in his waistcoat. The lace, golden band and buttons suggest the prosperity and well-being of someone who is no ordinary servant. The viewer’s eye is immediately caught by the red of the waistcoat, the vividness of which might justify Edward Burne-Jones’s later exclamation about Gainsborough that “*the only thing he paints solidly are the scarlet coats, and they’re just simply crude vermilion*”<sup>23</sup>. The bright red contrasts sharply with the blue of the coat, with the russet colour of the background, typical of Gainsborough’s Bath paintings and most of all with the model’s dark skin. Dark colors were often used by the painter as a sign of “*thoughtful sensibility*”<sup>24</sup>, as in the *Portrait of the Reverend Humphry Gainsborough*, the artist’s brother, a dissenting minister as well as an engineer. Humphry’s face is set off against a black background, which the reverend’s sombre clothes seem to melt into<sup>25</sup>. In Sancho’s portrait, it is the model’s face that matches the background in a subtle harmony of brown and russet which could be an illustration of Spence’s aesthetic judgement about the beauty of blackness.
- 9 Sancho is looking to his right in a melancholic attitude that is reminiscent of Gainsborough’s portrait of a fellow artist, Jacques de Louterbourg<sup>26</sup>. The black man’s right eye seems to be glistening with tears, the ability to weep easily being a characteristic of the man of feeling. The choice of the half-length format shifts the emphasis from the social status of the model to a more intimate representation of his personality. Thus Gainsborough resorted to certain codes enshrined in his own practice (format, colours, pose) to highlight the humanity of a man who, though belonging to a different race, was a man of sentiment like several others painted by the artist.
- 10 Yet, while diminishing the alterity of the black man by turning him both into a gentleman and a man of sentiment, Gainsborough does not totally suppress his otherness. Unlike Aphra Behn for Oroonoko, he does not europeanize his model’s distinctly African features and the waistcoat is so conspicuous because of the massive bulk of the man’s body, his physical presence being in no way reduced. This acknowledgement of the African’s face and body in their specificity is not negative in itself, making difference an acceptable aesthetic object but a few details in the painting point to a more ambivalent attitude to otherness. Even if sombre tones are the

attribute of melancholy, the lack of contrast between the background and Sancho's black visage may tend to play down the otherness of a face whose features and colour would have been better set off against a lighter background. Besides, the painting is inserted in a trompe l'œil roundel. Gainsborough used the roundel at other moments of his career, most notably for a painting due to be hung in the Foundling Hospital, in a self-portrait or in the above-mentioned portrait of his brother. In Sancho's portrait, however, the choice of such a device, considering the unusual subject of the painting, may be given a meaning not necessarily to be found in the other pictures. The roundel seems to provide a second frame, increasing the distance between spectator and model, materializing the frontier between white viewer and black object of perception as if a black man of feeling was to remain forever an exotic object of curiosity. What is more, if Ignatius Sancho is eager to define himself as a writer and a critic, as shown in his *Letters*, no attribute of his mental capacities, be it a book or some writing paper is visible in the painting. In 1768, even if his correspondence had not yet been published, Gainsborough must have known about his model's interest in literature and his failed attempts at a stage career playing Othello and Oroonoko. By contrast, the artist's half-length portraits of women of sensibility often include emblems of the arts, denied to the black servant<sup>27</sup>. Another codified feature of Gainsborough's portraits of intellectuals is the uplifted gaze, a sign of inspiration<sup>28</sup>; Sancho's eyes are not turned upwards, he is merely looking on his right at something or someone inside the room. Thus subtle indicators of a preserved alterity separate Ignatius Sancho from the English public and his fellow men of feeling.

## Joseph Wright of Derby's *Two Girls with a Black Servant or A Conversation of Girls* (1769)

- 11 With Wright of Derby, the question of racial difference is more intricately connected with the issue of slavery. The artist, under the influence of a friend, Peter Burdett, spent three years in Liverpool from 1768 to 1771, during which he made a profitable living as a portrait painter. The town's prosperity relied heavily on the slave trade. In the eighteenth century almost 5000 voyages left Liverpool for the coast of Africa and by the mid-1760s it was the most active slavery port in Europe<sup>29</sup>. Unsurprisingly, quite a few of Wright's patrons owed their wealth, partly or in totality, to the slave trade. Such was the case for Richard Gildart, a former Liverpool mayor, Thomas Staniforth, a trader and banker, John Tarleton, from a leading merchant family or Charles Goore who had an interest in the slave trade. They all had their portraits painted by Wright in his Liverpool period<sup>30</sup>.
- 12 If little is known about Wright's personal attitude to slavery, one must mention his friendship with a group of intellectuals who began to voice aloud their abhorrence of the traffic. Although Wright was not a member of the "Lunar Society" of Birmingham, he knew some of its members who opposed the slave trade, like Erasmus Darwin, Joseph Priestley or Josiah Wedgwood, who was later to manufacture the famous anti-slavery medallion bearing the inscription "Am I not a man and a brother"<sup>31</sup>? Another Lunar man was Thomas Day (1748-1789), portrayed by the painter in 1770. Three years later Day published *The Dying Negro*, a poetical epistle supposed to be written by a black man. The poem is based on the real story of a fugitive slave who had been baptized and wanted to marry a white servant but was captured and eventually killed himself. The

gap between the races seems temporarily bridged since the black man and the white girl love each other, their common human nature expressing itself through sentiment. When speaking of his fellow slaves, Day's Negro exclaims: "*Oh! My heart sinks, my dying eyes o'erflow, / When mem'ry paints the picture of their woe*"<sup>32</sup>. The girl weeps over her unfortunate lover's destiny, tears being once again in literature tokens of sensibility.

- 13 Day's poem went through several editions. In 1793 was added a "Fragment of an original Letter on the Slavery of the Negroes", written in 1776 but not published at the time because of the war in America. In this "fragment" Day insists on the Africans' essential humanity, they are "*possessed of feelings more exquisite than European hearts can conceive*"<sup>33</sup>. Besides there is a new element in Day's definition of a common human nature : the right to personal freedom : "*If there is an object truly ridiculous in nature, it is an American patriot, signing a resolution of independency with the one hand, and with the other brandishing a whip over his afflicted slaves*"<sup>34</sup>. Liberty is a universal right that must be granted to the African slave by the white American, himself recently freed from British oppression.
- 14 Wright may have also met local opponents of slavery active in Liverpool in the 1770s. In a work first published in 1770, James Beattie (1735-1803) aims at contradicting Hume's assertion of the superiority of the white race. He highlights the black man's "ingenuity" and adjures the Britons, as traditional defenders of liberty, not to condone slavery<sup>35</sup>. Later, William Roscoe (1753-1831), a Liverpool lawyer who was also a patron of the arts, in *The Wrongs of Africa*, underlined, like Day, the identity of feelings and sensations in blacks and whites in a passage that recalls Shylock's monologue : "*Form'd with the same capacity of pain, / The same desire of pleasure and of ease, / Why feels not man for man*"<sup>36</sup> ? In another work he underlines that identity also means possessing that fundamental human right, freedom : "*All men have by nature, an equal right to the enjoyment of personal liberty and security*"<sup>37</sup>. Not only did similarity between the races consist in intelligence or the capacity to feel but it was also defined by one basic political right, freedom.
- 15 Wright painted *Two Girls with a Black Servant* also known as *A Conversation of Girls* in 1769 and the work was exhibited at the Society of Artists in 1770<sup>38</sup>. Ambiguity starts with the genre of the picture. Sometimes called a conversation piece because of one of its two titles, it does not refer to any historical individuals and the three young sitters were unnamed. Classifying it as a fancy picture or subject picture thus seems more appropriate if fancy pictures are defined as "*consciously charming portraits, often of middle-class children and young women with playthings*"<sup>39</sup>. It also allows us to confer a broader meaning to the picture, which may well be deciphered as a statement about black and white relationships. If Wright frequently resorted to white children as figures for his paintings, finding a black model cannot have been too much of a difficulty in a town where there resided between 1000 and 2000 blacks. Yet whoever the artist, there were very few if any pictures mixing white and black children without adult presence. Hardly visible in the background, on the left, a small vessel could very well be a slave ship, not unlike the vessel, bigger in scale, also seen in Wright's portrait of John Tarleton, as a signifier of the man's profession and participation in the slave trade<sup>40</sup>. Thus the viewer is reminded of the black child's origins, which is another invitation to see the picture as more than a group portrait.
- 16 Wright was caught between the world of rich merchants, most of whom made a living thanks to slavery, and that of the first vocal opponents of slavery. It seems that his treatment of this particular subject picture mirrors his incapacity, or unwillingness, to

take sides. The painting includes both elements pointing to a possible equality between the three girls and signs suggesting the black girl's inferiority. Doubts have been raised about the black child's sex, mainly because of her short hair but black girls, unlike white girls, could have very short hair as is shown in a painting by Pierre Mignard, dating back to 1682, a possible source for Wright's painting: the duchess of Portsmouth is portrayed with a young female servant, wearing distinctly feminine clothes but with close-cropped hair<sup>41</sup>. The black servant in Wright's *Conversation of Girls*, who has "refined features, long eyelashes, graceful fingers and [an] erect bearing" is wearing female garments similar to those of her little white mistresses, if less elaborate<sup>42</sup>. She is holding a basket of flowers, which reinforces the feminine atmosphere pervading the painting. Common nature here basically means common gender. Besides, without any adult being present, the children seem to form a community of equals, not unlike the group of young boys drawing after the model without any supervision in Wright's *Academy by Lamplight*, painted at the same time<sup>43</sup>.

- 17 Nonetheless inferiority is also signified, mostly through the girls' attitudes. This subject picture may evoke several of the artist's paintings such as *Two Boys Blowing a Bladder by Candlelight* or *Two Girls Decorating a Cat by Candlelight*, involving two (white) children with a plaything or an animal which becomes the object of their games<sup>44</sup>. Will the girls play together and if so what role will be given to the black servant? One may wonder... The black girl's head is in a lower position, at the basis of a semi-circle including the tops of the three figures' heads. She is kneeling, whereas the white girls are standing, which is suggestive of submission and announces the slave in Wedgwood's medallion, begging the white man for freedom<sup>45</sup>. The kneeling position points to the inferiority of the individual asking for a favour from another individual with the power to grant or refuse it. Difference is also mirrored in the two white girls' close association with the neo-classical urn, a symbol of middle-class wealth and culture from which the black servant is excluded<sup>46</sup>.
- 18 However the painting does not easily lend itself to be read in stark opposition, white versus black, inferior versus superior and one must draw a distinction between the attitudes of the two white girls. The black servant and the dark-haired girl on the right are wearing the same colours, pink and white as well as exchanging looks in mutual awareness so that the white child may embody one possible reaction to slavery, the compassion so much called for by the early opponents of the slave trade, in the name of a common human nature. The second white girl seems to stand slightly apart, detached from the group formed by the other children. She is red-haired, dressed in blue and gazing at the viewer, possibly indifferent to the black girl's history and destiny in the same way that many Britons failed to care about the horrors of the "middle passage".
- 19 In fact this painting stages both identity, through gender and equality in youthful games, and difference of social status and political rights between the races. This ambivalence is reflected in the double title, one emphasizing social differences (*Two Girls with a Black Servant*) and the other (*A Conversation of Girls*) suggesting the erasing of alterity through the socializing and equalizing practice of conversation.

## Reynolds's Omai (1776)

- 20 Reynolds's ideas about black people and slavery are easier to trace than Wright's. The issue of the *Idler* dated 10 November 1759 contains one of Joshua Reynolds's early

contributions to art theory. In a short essay the painter asserts the relativity of taste. An Ethiopian painter would represent the Goddess of beauty “black, with thick lips, flat nose, and woolly hair [...]”. Aesthetic judgement is totally dependent on custom: “We, indeed, say, that the form and colour of the European is preferable to that of the Ethiopian, but I know of no other reason we have for it, but that we are more accustomed to it”. His conclusion is a linguistic attempt at reconciling identity and difference: “The black and white nations must, in respect of beauty, be considered of different kinds, at least a different species of the same kind [...]”<sup>47</sup>. If beauty could include blackness and African features in the aesthetic field, in the political sphere freedom should be extended to black slaves. Reynolds was a close friend of Samuel Johnson, already mentioned as an opponent of slavery. It is also known that Reynolds subscribed to the second edition of Cugoano’s *Thoughts and Sentiments on the Evil of Slavery*, first published in 1787.

- 21 The painter’s interest in black people is visible in his art. From 1748 to 1786 he included black figures in several of his paintings, usually pages, often in portraits of sailors or soldiers. They are all placed in the background, a situation emblematic of their socially inferior status. In Reynolds’s portraits or conversation pieces of the gentility, black female servants are present, some of African origin, others with distinctly Indian features and usually in the role of nurses for the white children. In all cases, these figures, be they male or female, are signs of exoticism, reminding the viewer of their owner’s foreign connections. Their dark skin provides a contrast with the clear complexions of the other characters, which must have had its appeal for a painter as a visual experimentation. Yet the fact that at least twelve pictures in Reynolds’s painted work contain dark-skinned figures is significant of more than mere aesthetic relevance<sup>48</sup>.
- 22 Three of these works must be singled out. A proud-looking young black, probably a servant, is deemed worthy of individual portraiture in a sketch dated 1770. In the celebrated *Prince George and Black Servant* (1786-87), the richly-dressed black page who is helping his master put on his garments is made to stand in the foreground, closer to the spectator than the Prince himself. The picture was exhibited at the Royal Academy at the very moment when the “Society for the Abolition of Slavery” launched its campaign and the audacious position of the servant was a source of indignant comment. One critic exclaimed: “The black pushes him [the Prince] as he pleases” while another wrote that he “looked as if he was measuring the Prince for a pair of breeches”<sup>49</sup>.
- 23 In these two pictures blacks were undeniably more than passive ornaments and such is also the case with *Omai*, the portrait of a Tahitian painted in 1776<sup>50</sup>. Omai was a South Sea Islander who came to England in 1776 on board Cook’s vessel and stayed for three years. His name means “of the family of Mai” but Cook’s officers attached the “O” so that he was called “Omai” all along his stay<sup>51</sup>. Johnson met the Tahitian who had become something of a celebrity and, according to Boswell, he was “struck by the elegance of his behaviour” and asserted there was little of the savage in Omai, who had spent his time with the best English company<sup>52</sup>. However a member of Cook’s expedition, Georg Forster, denounced Omai as an impostor trying to pass himself off as a prince and a “priest of the sun”. Forster also denigrated his physical appearance: “We do him no injustice to assert that, among all the inhabitants of Taheitee (sic) and the Society Isles, we have seen few individuals as ill-favoured as himself”<sup>53</sup>.
- 24 “Noble savage” or ordinary savage? Omai’s celebrity probably raised the question at least in the fashionable circles of those that met him. Reynolds provides his own,



complex, answer. The picture, exhibited at the Royal Academy, is a full-length portrait of the kind usually reserved for genteel sitters or celebrities. Scyacust Ukah, the “King of Cherokees”, another visiting “savage” portrayed by the painter in 1762, had only been granted the half-length format<sup>54</sup>. The Cherokee’s facial paintings do not appear on his portrait though they were mentioned in the duchess of Cumberland’s description of Scyacust Ukah<sup>55</sup>. On the contrary, Omai’s otherness is indicated by the tattoos on his left hand which is standing out against the white sash that is part of his costume. As Harriet Guest puts it, they belong “to the exotic spectacle”<sup>56</sup>. The palm-trees in the background also evoke Omai’s native country and the “noble savage”’s features are harmonious (thus not fitting Forster’s description) but not Europeanized. They reproduce faithfully the sketch previously painted by Reynolds. Besides, in the latter, Omai’s hair is loose whereas in the grand portrait it is hidden under a turban, a rather conventional, orientaling sign of exoticism, not necessarily connected with Omai’s origins. The ample garment gives the impression of a strong body although Forster described Omai’s stature as “tall but very slim”<sup>57</sup>. As in Sancho’s portrait by Gainsborough, remarkable visual presence is given to the body.

- 25 In spite of these unmistakable indications of alterity, Omai becomes a “noble savage” only because some details in the painting draw him towards Western civilization. Reynolds used clear brown for his skin, in particular for his face while Forster states that “his colour was likewise the darkest hue of the common class of people [...]”<sup>58</sup>. Omai’s attitude is the standard classical pose of the Apollo Belvedere, a key figure in the canon of European sculpture and the way he is dressed evokes the toga of neo-classical art: “The dress, together with the gesture of his right hand, gives the effect of an ancient philosopher or orator”<sup>59</sup>. The simplicity of Omai’s costume should be contrasted with Scyacust’s richly coloured dress. The Cherokee, through his accessories, the calumet, peace medal and gorget, is identified as a warrior, albeit pacified. Omai’s portrait bears no sign of hostility, past or present, towards the white colonizer.
- 26 The picture was duly appreciated by the public with whom it remained a favourite, popularized by Johann Jacobé’s engraving. About Omai, Joseph Burke wrote that “for a memorable moment the classical and romantic tendencies of the eighteenth century are fused in perfect reconciliation”<sup>60</sup>. This synthesis could also be interpreted as the blending of exotic and European elements whose result is a composite image aiming at playing down obvious signs of difference and highlighting similarity so that the wild man becomes acceptable and contributes to the elaboration of the myth of the “noble savage”. If Forster’s narrative undermines many of the details in the picture, his moral portrait of Omai, at least, reinforces the idea of moral nobility which is also part of the myth: “He was warm in his affections, grateful, and humane; he was polite, intelligent, lively, and volatile”<sup>61</sup>.

## John Singleton Copley’s *Watson and the Shark* (1778)

- 27 John Singleton Copley, like Reynolds, was first and foremost a portraitist. American-born, he started his career in Boston and contributed to the anglicization of culture in Northern America by his paintings of the local middle-class in the English, post-Van Dyck manner. In 1774 he decided to emigrate to England, chiefly for political reasons. Although he never expressed any clear opinion about the conflict, he was connected through his marriage to Loyalist interests, which made his situation more and more

uncomfortable in pre-revolutionary America. His motivation for leaving Boston was also grounded in his sense of himself as a fully-fledged artist. Copley, who had read art treatises, complained in his letters that in his country of origin painting was regarded as a mere trade and that Americans were “*entirely destitute of all just ideas of the arts*”<sup>62</sup>, which meant that they failed to appreciate the historical genre, the highest in the academic hierarchy, for which there was no demand in Boston (and very little in England, it must be said...).

- 28 Before settling in England, Copley made a fourteen-month tour of the Continent which took him to Italy. In Rome his meeting with the Scottish history painter, Gavin Hamilton, strengthened his interest in the “grand genre” already nourished by his correspondence with Benjamin West, his fellow American artist who had successfully emigrated to London. West obtained public acclaim for *The Death of General James Wolfe* (1770), which initiated a sub-category in history painting: the subject was contemporary, the distance in space replacing the distance in time that had prevailed so far in religious, mythological or strictly historical themes. This is the model followed in Copley’s *Watson and the Shark*, exhibited in 1778 and favourably reviewed by the press. The subject of the picture was chosen by its commissioner, Brook Watson, an English merchant and possibly a Tory agent at the outset of the War of Independence, who was later to become Lord Mayor of London. Watson had acquired a heroic reputation by his acts of bravery in the French and Indian Wars in Nova Scotia, despite an amputated leg<sup>63</sup>. *Watson and the Shark* recalls the traumatic event that led to Watson’s amputation, in 1749, when as a fourteen-year-old boy swimming in Havana Bay his leg was torn off by a shark<sup>64</sup>.
- 29 Apart from the choice of a contemporary story, the picture’s originality lies in the importance conferred to a single black man who is standing, with the white harpooner, in the centre of the painting. In Copley’s Boston, there were roughly 800 African-Americans out of a population of 15,600. Yet, judging from the existing catalogues of the painter’s works, Copley never included any black figure, not even as a servant, in any of his portraits. Perhaps they would have too obviously evoked the “inhuman traffic” which Bostonians more than tolerated but did not wish to be reminded of. In *Watson and the Shark*, the artist changed his original composition and replaced a white figure by a black one as central character. This choice can be vindicated by the necessity of conveying some local colour: Havana was at the time an active port in the British slave trade and there were always a few black sailors on board most ships<sup>65</sup>. The black man’s presence also reveals an interest in the other race which took form only once the painter had left the shores of America. In 1777-78 he executed a head and shoulders sketch of an unidentified black sitter, a realistic study of a face whose African features stand out prominently<sup>66</sup>. In his other famous history painting, *The Death of Major Peirson* (1782-84), recalling an episode of the war against the French in Jersey, a black man plays a pivotal role: as the major’s servant he immediately revenges his master’s death by shooting the Frenchman who had killed Peirson<sup>67</sup>.
- 30 Although Copley never made a personal statement about slavery, his historical paintings explore the possibility of integrating black men into the social community thanks to their heroic loyalty. The division of *Watson and the Shark* into three parts, marine foreground, topographical background and human middle-ground, by isolating the small human community from the rest of the picture, emphasizes the black man’s belonging to the group<sup>68</sup>. His position at the top of the visual pyramid raises him to

heroic prominence, which he shares with the harpooner, the grand style being here viewed as appropriate to ordinary men, be they white or coloured. The black is holding the rope that will eventually save Watson's life, thus reversing the more common situation in which a black slave thrown overboard was in danger of being devoured by the sharks. The connection between saver and saved is set forth by the parallel diagonals made by their arms. Like the faces of the other members of the crew, the black's features are expressive of the "sublime" emotions of surprise and terror occasioned by the cruel scene, "a fine index of concern and horror", according to a critic of the time<sup>69</sup>.

- 31 However the black sailor's heroic equality with the whites is subtly undermined. Albert Boime, while acknowledging that the towline "establishes a direct connection with the white victim" underlines the black man's ambiguous passivity: "Apparently the majestic black man functions as a servant, waiting to hand the rope to the others when called upon to do so; at best he registers a sense of compassion for the hapless Watson"<sup>70</sup>. In contrast with the rigidity of the harpoon, the rope seems to hang limply as if the man holding it, a man of sentiment but not a man of action, was paralyzed, unable to make a further effort to reach out to the drowning victim. His apparent helplessness can also be compared unfavourably with the active role of the two whites leaning out of the boat and holding out their hands in a desperately intense gesture towards Watson. In fact the two white characters on the one hand and the coloured sailor on the other embody two possible resolutions of the suspense that characterizes the scene: is the boy going to be saved? The black figure seems in doubt. Difference between the races is reintroduced via an opposition between activity and passivity, hope and maybe not despair but acceptance of destiny.
- 32 Another sign of alterity will become visible if the painting is viewed with an eye to its antecedents, paintings or sculptures belonging to Western artistic tradition, which Copley was certainly familiar with as a reader of Reynolds who frequented the Royal Academy and had been to Italy. The overall composition of *Watson and the Shark* is inspired from one of Raphaël's Cartoons, which in Copley's days could be seen at Buckingham House. *The Miraculous Draught of Fishes* includes two figures leaning over one of two boats, probable ancestors of Copley's two white sailors. What is more, the harpooner's position is reminiscent of the archetypal representation of Saint Michael or Saint George fighting the dragon. Lastly it has also been suggested that Watson's arm resembled the arms of the figures in the famous antique group of sculpture, the *Laocoön*, a cast of which was at the Royal Academy<sup>71</sup>. It could be added that Watson's nudity doesn't make sense from a realistic point of view (he would have been clothed) but is relevant if the boy's body is viewed in the perspective of classical art. From that angle the treatment of black and whites is different in so far as there is no artistic precedent for the black sailor's posture. It is identified as a *contrapposto* by Hugh Honour but this is arguable<sup>72</sup>. Even if the man's right arm fits the description of this position, frequent in Greek and Roman statuary, his legs are hidden, which makes it difficult to make a clear statement about an attitude involving the whole body.
- 33 In the four pictures the erasing of difference is attempted by casting the black figures into roles favoured by the cultural context of the time: man or girl of feeling and "noble savage". Ignatius Sancho and Wright's black girl are two versions, male and female, of sentimentality. Omai and Copley's black servant-sailor are "noble savages", the former embodying Europeanized, "civilized" blackness and the latter heroic loyalty towards

the white race, not unlike Friday's relationship to Crusoe. This aesthetic interest developed in the 1770s and corresponds to the beginnings of a more active phase in the movement against the slave trade and eventually slavery proper. In this decade there was "a deluge of anti-slavery verse"<sup>73</sup> and David Hartley (1731-1813), a politician, proposed ending slavery in several speeches delivered in the House of Commons between 1775-1777.

- 34 The cultural models of sentiment and noble savagery made otherness acceptable but only to a point. Intellectual and political equality could not be fully acknowledged and were only hinted at as a possibility by Gainsborough and Wright. With Copley and Reynolds, heroic status was given to the black man, but as if reluctantly, under stereotypical forms. In fact if equality was achieved at all and difference effaced it was on artistic grounds. During the period from 1768 to 1778 blacks were represented in the highest categories of painting, portrait or history and obtained equal pictorial treatment, being judged as worthy of aesthetic interest as white models: brown as a colour was no longer a mere foil to the white skin. The black body was dignified, gentlemanly garments or neo-classical dress replacing the traditional, sometimes flamboyant exotic costume which in portraiture was only meant to evoke the master's riches. This was to remain an exception in English art. From the 1780s on, as the debates on slavery and the slave trade gathered momentum, visual representation of blacks increasingly focused on the body deprived of the trappings of civilization. James Gillray, in a crude, overtly racist, manner, produced caricatures intended as manifestoes against anti-slavery activists, like William Wilberforce. In *Philanthropic Consolations after the Loss of the Slave Bill* (1796) the latter, who had proposed the eventually defeated bill, is represented on a sofa with two black females whose abundant flesh is prominently displayed. Their bared breasts define them as oversexed characters, the embodiment of female lust<sup>74</sup>.
- 35 In 1796 John Gabriel Stedman published his *Narrative of a Five Years Expedition against the Revolted Negroes of Surinam*, which William Blake illustrated although he was an opponent of slavery. Blake also bared the bodies of the slaves that were the central subject of his engravings but with an intention that was the very opposite of Gillray's: no longer demonized, the black body was exposed as the object of intense physical torturing<sup>75</sup>. William Turner in his *Slave Ship*, exhibited in 1840, would go one step further and include black bodies only under the form of shackled arms and legs torn off by the sharks after the slaves had been thrown overboard<sup>76</sup>. Thus at the turn of the century the emphasis on otherness had to be reintroduced in the aesthetic field as a militant gesture meant to eventually restore, with the abolition of slavery, the black man's physical integrity while his intellectual integrity was in the process of being reestablished thanks to the publishing of texts such as Quobna Ottobah Cugoano's or Olaudah Equiano's narratives.

---

## BIBLIOGRAPHY

- BALLEW Neff Emily (ed.), *John Singleton Copley in England*, London : Merrell Holberton Publishers, 1995.
- BEATTIE James, *An Essay on the Nature and Immutability of Truth, in Opposition to Sophistry and Scepticism*, Edinburgh, 1776.
- BEHN Aphra, *Oroonoko*, 1688, *Oroonoko and Other Writings*, Paul Salzman (ed.), Oxford : Oxford University Press, 1994.
- BINDMAN David, “A Voluptuous Alliance between Africa and Europe : Hogarth’s Africans” in Bernadette FORT and Angela Rosenthal (eds.), *The Other Hogarth*, Princeton : Princeton University Press, 2001, 260-269.
- Bernadette FORT and Angela Rosenthal (eds.), *Ape to Apollo : Aesthetics and the Idea of Race in the Eighteenth Century*, Ithaca (NY) : Cornell University Press, 2002.
- Bernadette FORT and Angela Rosenthal (eds.), *Mind-Forg’d Manacles : William Blake and Slavery*, London : Hayward Gallery Publishing, 2007.
- BOIME Albert, *The Art of Exclusion : Representing Blacks in the Nineteenth Century*, Washington : Smithsonian Institution Press, 1990.
- BOSWELL James, *Life of Johnson*, 1791, R.W. Chapman (ed.), Oxford : Oxford University Press, 1998.
- COZENS Alexander, *Principles of Beauty Relative to the Human Head*, London, 1778.
- DABYDEEN David, *Hogarth’s Blacks : Images of Blacks in Eighteenth-Century English Art*, Kingston upon Thames : Dangaroo Press, 1985.
- DANIELS Stephen, *Joseph Wright*, London : Tate Gallery Publishings, n.d.
- DAY Thomas, *The Dying Negro*, London, 1773.
- FORT Bernadette and Angela ROSENTHAL (eds.), *The Other Hogarth*, Princeton : Princeton University Press, 2001.
- FORSTER Georg, *A Voyage round the World*, 2 vols., London, 1777, vol.1.
- FOWKES Tobin Beth, *Picturing Imperial Power : Colonial Subjects in Eighteenth-Century British Painting*, Durham and London : Duke University Press, 1999.
- GAUNT William, *Turner*, London : Phaidon Press, 1971.
- GUEST Harriet, “Curiously Marked : Tatting, Masculinity and Nationality in Eighteenth-Century British Perception of the South Pacific”, in John BARREL (ed.), *Paintings and the Politics of Culture: New Essays on British Art 1700-1850*, Oxford : Oxford University Press, 1982, 101-134.
- HONOUR Hugh, *L’Image du noir dans l’art occidental*, Marie-Geneviève de La Coste Messelière (trad.), Paris : Gallimard, 1989.
- ISRAEL Calvin (ed.), *Discoveries and Considerations : Essays on Early American Literature and Aesthetics*, Albany : State University of New York Press, 1976.
- JAFFE Irma B., “John Singleton Copley’s *Watson and the Shark*”, *The American Art Journal*, IX-1, May 1977, 15-25.

- KRIZ Kay Dian, *Slavery, Sugar, and the Culture of Refinement: Picturing the British West Indies, 1700-1840*, New Haven : Yale UP, 2008.
- MACKENZIE Henry, *The Man of Feeling*, 2nd ed., 1771, Brian Vickers (ed.), Oxford : Oxford University Press, 2001.
- MANNINGS David (ed.), *Joshua Reynolds: a Complete Catalogue of his Paintings*, 2 vols., New Haven : Yale University Press, 2000.
- MULLAN John, *Sentiment and Sociability : the Language of Feeling in the Eighteenth Century*, Oxford : Clarendon Press, 1988.
- PARKER Elizabeth and Alex KIDSON (eds.), *Joseph Wright of Derby in Liverpool*, New Haven : Yale University Press, 2008.
- PARKER Elizabeth, "Swallowing up all the Business : Joseph Wright of Derby in Liverpool", in Elizabeth PARKER and Alex KIDSON (eds.), *Joseph Wright of Derby in Liverpool*, New Haven : Yale University Press, 2008, 41-83.
- PARSONS Sarah, "A Conversation of Girls : Wright and British Visual Culture of Slavery 1760-1800", in Elizabeth Parker and Alex Kidson (eds.), *Joseph Wright of Derby in Liverpool*, New Haven : Yale UP, 2008, 105-120.
- PAULSON Ronald, *Hogarth's Graphic Works*, London : The Print Room, 1989.
- POSTLE Martin (ed.), *Joshua Reynolds : the Creation of Celebrity*, London : Tate Publishing, 2005.
- REYNOLDS Joshua, *Works*, 2nd ed., 3 vols., London, 1798.
- ROSCOE William, *The Wrongs of Africa : a Poem*, London, 1787.
- ROSCOE William, *A General view of the African Slave Trade*, London, 1788.
- ROSENTHAL Michael and Martin Myrone, "Thomas Gainsborough : Art, Society, Sociability", in Michael Rosenthal and Martin Myrone (eds.), *Gainsborough*, London : Tate Publishing, 2002.
- SANCHO Ignatius, *Letters*, 2 vols., London, 1782.
- SPENCE Joseph, *Crito*, London, 1752.
- STAITI Paul, "Accounting for Copley" in Carrie Reborá and Paul Staiti (eds.), *John Singleton Copley in America*, New York : Metropolitan Museum of Art, 1995, 25-51.
- STEIN Roger B., "Copley's *Watson and the Shark* and Aesthetics in the 1770s", in Calvin Israel (ed.), *Discoveries and Considerations : Essays on Early American Literature and Aesthetics*, Albany : State University of New York Press, 1976.
- STERNE Laurence, *The Life and Opinions of Tristram Shandy, 1759-1767*, Harmondsworth : Penguin, 1991.
- TROMANS Nicholas (ed.), *The Lure of the East : British Orientalist Painting*, London : Tate Publishing, 2008.
- UGLOW Jenny, *The Lunar Men : the Friends who Made the Future 1730-1810*, London : Faber and Faber, 2002.
- UHRYS ABRAMS Ann, "Politics, Prints, and John Singleton Copley's *Watson and the Shark*", *The Art Bulletin*, 61, n°2 (June 1979) : 265-276.

## NOTES

1. David Dabydeen, *Hogarth's Blacks : Images of Blacks in Eighteenth-Century English Art*, Kingston upon Thames : Dangaroo Press, 1985, 36.
2. See Nicholas Tromans (ed.), *The Lure of the East : British Orientalist Painting*, London: Tate Publishing, 2008, 72.
3. Beth Fowkes Tobin, *Picturing Imperial Power : Colonial Subjects in Eighteenth-Century British Painting*, Durham and London: Duke UP, 1999, 21.
4. David Bindman, "A Voluptuous Alliance between Africa and Europe: Hogarth's Africans", in Bernadette Fort and Angela Rosenthal (eds.), *The Other Hogarth*, Princeton : Princeton UP, 2001, 264.
5. Ronald Paulson, *Hogarth's Graphic Works*, 3rd ed., London : The Print Room, 1989, 344.
6. Aphra Behn, *Oroonoko* [1688] in *Oroonoko and Other Writings*, Paul Salzman (ed.), Oxford : Oxford UP, 1994, 13.
7. Joseph Spence, *Crito*, London, 1752.
8. Alexander Cozens, *Principles of Beauty Relative to the Human Head*, London, 1778, 7.
9. Henry Mackenzie, *The Man of Feeling*, 2nd ed., 1771, Brian Vickers (ed.), Oxford : Oxford UP, 2001, 13.
10. *Ibidem*, 73.
11. John Mullan, *Sentiment and Sociability : the Language of Feeling in the Eighteenth Century*, Oxford : Clarendon Press, 1988, 30.
12. James Boswell, *Life of Johnson*, 1791, R.W. Chapman (ed.), Oxford : Oxford UP, 1998, 878.
13. Ignatius Sancho, *Letters*, 2 vols., London, 1782, vol. 1, II.
14. *Ibidem*, XV.
15. *Ibid.*, IX.
16. *Ibid.*, 99.
17. *Ibid.*, 91.
18. *Ibid.*, 9, 111-113, 117.
19. *Ibid.*, 174-175.
20. Laurence Sterne, *The Life and Opinions of Tristram Shandy*, 1759-1767, Harmondsworth : Penguin, 1991, 518.
21. Michael Rosenthal and Martin Myrone, "Thomas Gainsborough: Art, Society, Sociability", in M. Rosenthal and M. Myrone (eds.), *Gainsborough*, London : Tate Publishing , 2002, 19.
22. Thomas Gainsborough, *Ignatius Sancho*, 1768, National Gallery of Canada, Ottawa. See M. Rosenthal and M. Myrone (eds.), *Gainsborough*, *op. cit.*, 210.
23. Quoted by M. Rosenthal and M. Myrone, *ibid.*, 13.
24. *Ibid.*, 183.
25. *Ibid.*, 211.
26. *Ibid.*, 128.
27. *Ibid.*, 127, 187, 195.

28. *Ibid.*, 128, 211.
29. Sarah Parsons, "A Conversation of Girls: Wright and British Visual Culture of Slavery 1760-1800", in Elizabeth Parker and Alex Kidson (eds.), *Joseph Wright of Derby in Liverpool*, New Haven : Yale UP, 2008, 105-120, 108.
30. E. Parker and A. Kidson, *Joseph Wright of Derby in Liverpool*, *op. cit.*, 4, 135, 147, 150.
31. The name "lunar" means that the members met once a month on the Monday nearest to the full moon. About Wedgwood's role see Jenny Uglow, *The Lunar Men: the Friends who Made the Future 1730-1810*, London : Faber and Faber, 2002, 411-412.
32. Thomas Day, *The Dying Negro*, London, 1773, 4.
33. T. Day, *The Dying Negro*, 1793 edition, 73.
34. *Ibidem*, 76.
35. James Beattie, *An Essay on the Nature and Immutability of Truth, in Opposition to Sophistry and Scepticism*, 2nd ed., Edinburgh, 1776, 509, 512.
36. William Roscoe, *The Wrongs of Africa: a Poem*, London, 1787, 2.
37. William Roscoe, *A General view of the African Slave Trade*, London, 1788, 8.
38. Joseph Wright of Derby, *A Conversation of Girls*, 1769, Private Collection. See E. Barker and A. Kidson, (eds.), 155.
39. Stephen Daniels, *Joseph Wright*, London : Tate Gallery Publishings, n.d., 32.
40. E. Parker and A. Kidson (eds.), *Joseph Wright of Derby in Liverpool*, *op.cit.*, 150.
41. *Ibidem*, 108.
42. E. Parker, "Swallowing up all the Business: Joseph Wright of Derby in Liverpool", in E. Parker and A. Kidson (eds.), *Joseph Wright of Derby in Liverpool*, *op.cit.*, 62.
43. E. Parker and A. Kidson, *ibidem*, 160-161.
44. *Ibid.*, 164-165.
45. The kneeling black man is a topos of anti-slavery literature.
46. The urn is an element of classicism such as those used in Reynolds's portraits, aiming at giving portraiture some of the dignity of history painting.
47. Joshua Reynolds, *Idler*, 82 (1759) in *Works*, 2nd ed., 3 vols., London, 1798, vol.2, 235-243, 240-241.
48. See David Mannings (ed.), *Joshua Reynolds: a Complete Catalogue of his Paintings*, 2 vols., New Haven : Yale University Press, 2000.
49. Martin Postle (ed.), *Joshua Reynolds: the Creation of Celebrity*, London: Tate Publishing, 2005, 138. As David Bindman puts it, "the chattel slave in grand portraits is both savage and ceremonial object, who might notionally return to nature if the trappings of civility were removed". See D. Bindman, *Ape to Apollo: Aesthetics and the Idea of Race in the Eighteenth Century*, Ithaca (NY): Cornell UP, 2002, 42.
50. Joshua Reynolds, *Omai*, c.1776, Private Collection. See Martin Postle, *The Creation of Celebrity*, *op. cit.*, 218.
51. See David Mannings, *A Complete Catalogue*, *op. cit.*, vol. 1, 357.
52. James Boswell, *Life of Johnson* [1791], R.W. Chapman (ed.), Oxford : Oxford University Press, 1998, 723.
53. Georg Forster, *A Voyage round the World*, 2 vols., London, 1777, vol.1, 388-389.



54. Martin Postle, *The Creation of Celebrity*, *op. cit.*, 215.
55. David Mannings, *A Complete Catalogue*, *op. cit.*, vol.1, 408.
56. Harriet Guest, "Curiously Marked: Tattoing, Masculinity and Nationality in Eighteenth-Century British Perception of the South Pacific", *Paintings and the Politics of Culture : New Essays on British Art 1700-1850*, John Barrell (ed.), Oxford : Oxford University Press, 1982, 101, 106.
57. G. Forster, *A Voyage*, *op. cit.*, vol.1, 388.
58. *Ibidem*, vol.1, 389.
59. David Mannings, *A Complete Catalogue*, *op. cit.*, vol.1, 357.
60. *Ibidem*, vol.1, 357.
61. G. Forster, *A Voyage round the World*, *op. cit.*, 389.
62. Quoted by Paul Staiti, "Accounting for Copley", in Carrie Rehora and Paul Staiti (eds.), *John Singleton Copley in America*, New York : Metropolitan Museum of Art, 1995, 40.
63. Ann Uhry Abrams, "Politics, Prints, and John Singleton Copley's *Watson and the Shark*", *The Art Bulletin*, LXI-2, June 1979, 265-276, 268.
64. John Singleton Copley, *Watson and the Shark*, 1778, National Gallery of Art, Washington. See Emily Ballew Neff (ed.), *John Singleton Copley in England*, London : Merrell Holberton Publishers, 1995, 105.
65. Roger B. Stein, "Copley's *Watson and the Shark* and Aesthetics in the 1770s", *Discoveries and Considerations: Essays on Early American Literature and Aesthetics*, in Calvin Israel (ed.), Albany : State University of New York Press, 1976, 122.
66. E. Ballew Neff, *John Singleton Copley*, *op. cit.*, 107.
67. *Ibidem*, 141.
68. R. Stein, "Copley's *Watson and the Shark* and Aesthetics in the 1770s" in *Discoveries and Considerations*, *op. cit.*, 112. This is emphasized by the horizontality of the picture, which is no longer the case in a later, vertical version.
69. Quoted in E. Ballew Neff, *John Singleton Copley*, *op. cit.*, 81.
70. Albert Boime, *The Art of Exclusion: Representing Blacks in the Nineteenth Century*, Washington : Smithsonian Institution Press, 1990, 21.
71. Irma B. Jaffe, "John Singleton Copley's *Watson and the Shark*", *The American Art Journal*, IX-1, May 1977, 15-25, 19.
72. Hugh Honour, *L'Image du noir dans l'art occidental*, Marie-Geneviève de La Coste Messelière (trad.), Paris : Gallimard, 1989, 38 ;
73. David Dabyden, *Hogarth's Blacks : Images of Blacks in Eighteenth-Century English Art*, Kingston upon Thames : Dangaroo Press, 1985, 44.
74. Kay Dian Kriz, *Slavery, Sugar, and the Culture of Refinement : Picturing the British West Indies, 1700-1840*, New Haven : Yale University Press, 2008, 99.
75. David Bindman, *Mind-Forg'd Manacles: William Blake and Slavery*, London : Hayward Gallery Publishing, 2007, 39.
76. William Gaunt, *Turner*, London : Phaidon Press, 1971, 43.

---

## ABSTRACTS

In the middle of the eighteenth century a shift in the artistic representation of black people became perceptible in England. Several paintings illustrated a new attitude to the question of identity and differences between the races. Gainsborough's portrait of Ignatius Sancho shows a gentleman as well as a man of feeling, who nevertheless is kept at a distance from the viewer. Wright of Derby's *Two Girls with a Black Servant* hints at a possible equality between the children while reminding us of the black girl's current inferior status. In his portrait of Omai Reynolds fuses signs of exotic alterity and classical cultural references. In Singleton Copley's *Watson and the Shark* the black man's heroic status is undermined by suggestions of passivity. Thus otherness was made acceptable by the use of occidental cultural models, sentiment and noble savagery, but difference was never completely erased.

Au dix-huitième siècle la représentation des Noirs dans la peinture anglaise connut un changement, comme en attestent plusieurs tableaux qui manifestent une attitude nouvelle quant à la question de l'identité et des différences entre Blancs et Noirs. Gainsborough fait d'Ignatius Sancho un « gentleman », un homme de sentiment qu'il faut néanmoins garder à distance du spectateur. Wright of Derby dans *Two Girls with a Black Servant* suggère la possibilité d'une égalité entre les enfants tout en rappelant l'actuel statut d'infériorité de l'enfant noire. Dans son portrait d'Omai, Reynolds mêle signes d'altérité exotique et références à la culture classique. Enfin, dans *Watson and the Shark* de Singleton Copley, la figure héroïque incarnée par l'homme noir est contredite par la passivité du sujet. Ainsi si l'altérité fut rendue acceptable grâce au recours à ces modèles culturels occidentaux que sont le sentiment et le mythe du bon sauvage, les différences ne furent jamais totalement effacées.

## INDEX

**Keywords:** Gainsborough, Wright of Derby, Reynolds Joshua, Singleton Copley, portrait, slavery, sentiment, noble savage

**Mots-clés:** Gainsborough, Wright of Derby, Reynolds Joshua, Singleton Copley, portrait, esclavage, sentiment, bon sauvage

**Chronological index:** 18th century / XVIIIe siècle

**Geographical index:** Boston, Caribbean / Caraïbes, Liverpool, Tahiti, Africa / Afrique, England / Angleterre, West Indies

## AUTHOR

### ÉLISABETH MARTICHO

Élisabeth Martichou, maître de conférences à l'université Paris 13, membre du centre de recherche PLEIADE (ex CRIDAF) travaille sur l'art britannique au dix-huitième siècle. Ses publications portent en particulier sur la théorie des arts visuels (Reynolds, Spence, Barry), sur les représentations picturales (représentations de l'esclavage, présence du théâtre chez Zoffany) ainsi que sur la sociabilité artistique en France et en Angleterre (salons et expositions, académies).